

# hopala!

débats  
création  
littératures

## La Bretagne au monde

### Culture invitée

#### Les Basques

Avec A. Arkotxa, B. Atxaga, I. Borda, D. Caraës, X. Carrere,  
T. Lekunberri, A. Moneyron, G. Prémel et J. Sarrionaindia

#### Arts plastiques

Jacques Villégé et Raymond Hains  
À propos de Patrice Moreau



#### Mémoire

Paul Ricœur  
Hervé Bellec

#### Poésie

Gérard Le Gouic  
Ève Lerner  
Olivier Cousin

4<sup>e</sup> concours de haïku  
de la revue *hopala!*

Artiste invité

François Dilasser

n° 18

novembre 2004  
février 2005

|   |                                     |
|---|-------------------------------------|
| <p><b>h o p a l a !</b></p> <p>débats<br/>création<br/>littératures</p> | <p><b>La Bretagne au monde</b></p>  |
| <p>n° 18</p>  | <p>novembre 2004 – février 2005</p> |

*« La pire des choses est l'indifférence. »*

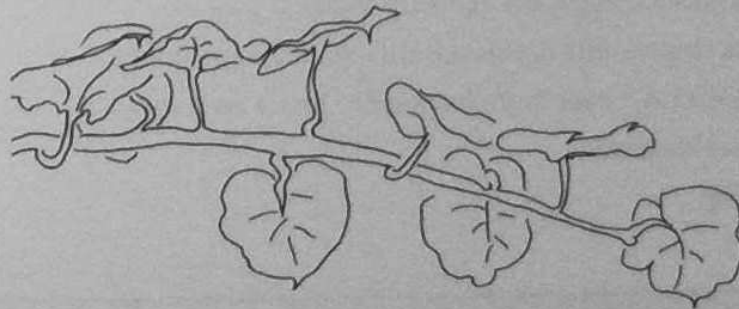
Ned Thomas

*« Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits, point ne l'émeut l'échec  
quoiqu'il ait tout perdu. »*

René Char

*« Le monde est tout ce qui a eu lieu.  
Le monde est l'ensemble des faits et non des choses. »*

Ludwig Wittgenstein





## Qui fait quoi ?



Ancien directeur de la publication : Jean-Yves Le Disez

**Directeur de la publication :** Gérard Prémel

### COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Caraës : Paris, diaspora, cinéma  
Manuel Cortella : rédacteur en chef, maquettiste et illustrateur  
Anne-Marie Kervern-Queffélecant : littérature  
Alain-Gabriel Monot : recensions, littérature  
Gérard Prémel : poésie, sociologie

### COMITÉ DE LECTURE

Jean-Yves Bauge, Mary-Ann Constantine, Jean Heurtel, Philippe Jarnoux,  
Alain Kervern, Brigitte Kloareg, Nicole Laurent-Catrice, Anne-Denes Martin,  
Roland Michon, Yann Orveillon, René Péron, Annaïg Renault, Thierry Sellin,  
Annette Vazel

**Webmaster :** Julien Poireau

**hopala !** – La Bretagne au monde

Édité par l'Association HOPALA !

hopala !, Maison pour tous, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau.

Tél. : 06 83 08 31 05 – **Notre courriel a changé :** [hopala.buro@wanadoo.fr](mailto:hopala.buro@wanadoo.fr)

Site : [www.hopala.asso.fr](http://www.hopala.asso.fr)

hopala ! est publiée avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication - DRAC de Bretagne.

hopala ! est publiée avec le soutien du conseil régional de Bretagne, des conseils généraux du Finistère, des Côtes-d'Armor et du Morbihan, de la ville de Brest et de la ville de Landerneau.

Nous tenons à remercier tout particulièrement le conseil général du Finistère pour son soutien.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.

© Association HOPALA ! pour la traduction des textes en français.

© Les auteurs pour les textes.

ISSN 1296-2031

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier, disquette ou CD.

La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis.

Les auteurs ne seront pas rémunérés.

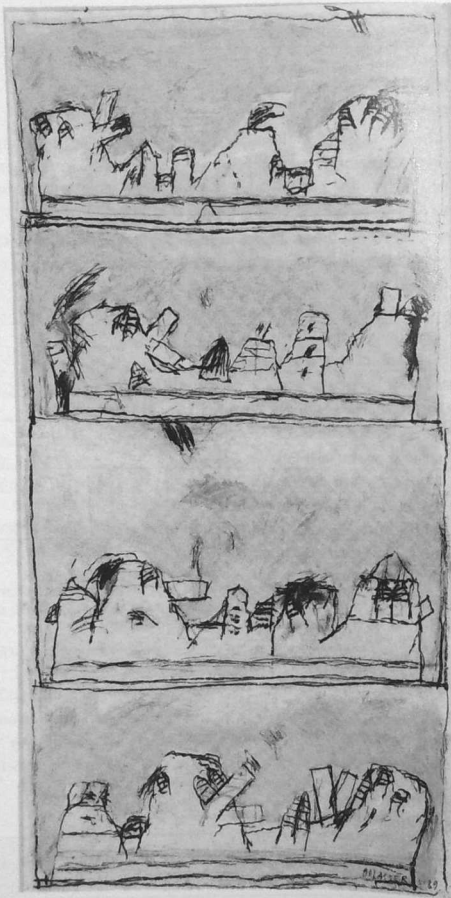
hopala !

## Sommaire

|  |    |                        |
|--|----|------------------------|
| <b>Gérard Prémel, En l'honneur des oiseaux pélagiques</b>                  | 5  | Éditorial              |
| <b>LES BASQUES</b>   |    | <b>CULTURE INVITÉE</b> |
| <b>Itxaro Borda, Écrire en basque</b>                                      | 6  | Littérature basque     |
| <b>Didier Caraës, La continuité de la langue basque III</b>                | 10 | État de la langue      |
| suivi de « Les langues régionales dans la statistique publique française » |    |                        |
| <b>Terexa Lekunberri, Euskal Herria, le pays de la langue basque</b>       | 18 | Histoire de la langue  |
| Poésie basque, avec <b>Joseba Sarrionandia, Aurelia Arkotxa</b>            | 23 | Poésie                 |
| <b>Bernardo Atxaga et Itxaro Borda</b>                                     |    | Vidéo                  |
| D'Aldudarrak Bideo à Kanaldude, entretien avec <b>Ximun Carrere</b>        | 28 | Témoignage             |
| <b>Anne Moneyron, Berger-éleveur transhumant « sans terre »...</b>         | 31 | Reportages             |
| <b>Gérard Prémel, Brève rencontre à Arcangues</b>                          | 34 | Littérature            |
| <b>Paul Ricœur, La ville où j'ai appris à marcher</b>                      | 39 | Artiste invité         |
| <b>François Dilasser</b>   | 41 | Poésie                 |
| <b>Gérard Le Gouic, Poèmes inédits</b>                                     | 47 | Paroles d'image        |
| <b>Gérard Prémel, Agda al Moulok au pèlerinage des Sept Saints</b>         | 52 | Paroles d'image        |
| <b>Jean-Claude Blaise et Olivier Cousin, Petit royaume de pierre</b>       | 54 | Essai                  |
| <b>Liliane Riou, Entre collage et décollage, J. Villéglé et R. Hains</b>   | 56 | Hommage                |
| <b>Bertrand Bracaval, Salut Patrice</b>                                    | 65 | Littérature            |
| <b>Hervé Bellec, Carnet de croquis</b>                                     | 67 | Traduction             |
| <b>Kaoseadenn gant Fañch Morvannou</b>                                     | 70 | Littérature bilingue   |
| <b>Anne-Marie Kervern, La Bretagne d'un jeune prêtre allemand</b>          | 71 | Poésie                 |
| <b>Ève Lerner, Qu'est-ce que la poésie ?</b>                               | 73 | Haïku                  |
| <b>Alain Kervern, Concours de haïku : jamais trois sans quatre !</b>       | 75 |                        |
| <b>IMPRESSIONS</b>   |    | Comptes rendus         |
| <b>Pêle-mêle, la chronique d'Alain-Gabriel Monot</b>                       | 79 | Comptes rendus         |
| <b>Impressions</b>   | 80 | Comptes rendus         |
| <b>Passage en revues</b>   | 82 | Comptes rendus         |
| <b>Vu, entendu</b>   | 86 | Comptes rendus         |
| <b>Brèves de brèves ou si vous...</b>                                      | 90 | Comptes rendus         |
| <b>À venir</b>   | 93 | Comptes rendus         |
| <b>Librairies</b>  | 94 | Distribution           |
| <b>Abonnement et commandes</b>   | 95 |                        |

Ont également participé à ce numéro : Gérard Alle, Gille Barras (corrections), Philippe Doray, Hervé Le Bihan, René Péron et Marie-José Tenaud.

Yok, février-mars 1989,  
fusain et acrylique sur papier,  
90 x 45 cm © François Dilasser.



«Les bruits de nos vies» dit-il.  
Antoinette Dilasser

## En l'honneur des oiseaux pélagiques

Amis lecteurs, le voyage continue. Il vous conduira cette fois au Pays basque. Il y sera peut-être un peu plus question d'Iparralde, (le Pays basque Nord) que de celui du Sud (Euskadi). Pour autant, c'est l'ensemble de l'aire culturelle basque qui est évoqué dans ces pages, que ce soit à travers la question de la transmission de la langue (telle qu'elle se donne à lire dans les statistiques, mais aussi telle qu'une brève rencontre nous la montre vécue au quotidien), l'histoire récente de sa littérature, ou encore l'origine même de cette langue étrange à la structure et aux sonorités si peu indo-européennes, mais si propices au chant et à la poésie. Le problème que pose une telle singularité culturelle et accepter *de concert* qu'elle se dote des moyens de son existence et de son épanouissement. Dans l'Europe démocratique qui se dessine, il n'y a plus de place pour la frontière qui divise ; la frontière séparant le Nord et le Sud d'un même Pays n'a plus aucun sens dans la perspective d'une Europe des Régions, conviviale, tolérante, plurielle et solidaire. C'est dans une telle Europe que la Bretagne historique doit trouver sa place au même titre que toutes les régions. Cette position est au principe même de notre existence et nous ne devons pas la laisser oblitérer par les fantômes, dérives ou exactions de petits groupes pour qui l'exclusion de l'autre est le seul mode d'existence envisageable. Mais nous devons encore moins la laisser disqualifier par toute une vulgate du « politiquement correct » agitant le spectre du *communautarisme*. Nous connaissons tous le vieil adage suivant lequel « quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage ». Aujourd'hui, dans certains milieux politiques et médiatiques, quand « on » veut disloquer une communauté, « on » la déclare atteinte de *communautarisme*...

L'autre thème qui prend un singulier relief dans ce numéro est la création contemporaine. Cela s'est fait presque à notre insu, chemin faisant : il y a d'abord eu François Dilasser, qui nous a fait l'honneur d'accepter notre invitation, et dont certains découvriront dans ces pages l'univers paradoxal, fait d'extrême et pathétique intimité en même temps que de dépayssante immensité ; puis est arrivé l'essai de Liliane Riou sur ce haut moment de l'art contemporain que furent, que sont toujours, Raymond Hains et Jacques Villégé ; Bertrand Bracaval nous a ensuite communiqué son hommage à un artiste méconnu, le Vendéen Patrice Moreau qui, miné par une vie trop difficile, a choisi l'ultime refus ; enfin, il nous était impossible de ne pas évoquer les hommages récents rendus à cette grande artiste qu'aurait pu être la Rennaise Clotilde Vautier si sa vie n'avait été interrompue pour cause de barbarie de notre société.

La présence de la poésie est assurée cette fois par les voix de Gérard Le Gouic et Ève Lerner, ainsi que par les perspectives offertes par *hopala !* à l'art du haïku (dans les trois langues de la région) grâce à Alain Kervern. Le grand Paul Ricœur, ainsi que notre ami Hervé Bellec, nous livrent quant à eux de précieux pans de mémoire. Fañch Morvanou, à travers l'évocation en breton de la traduction du livre de Franz Stock, assure la présence de la langue bretonne dans ce numéro. À cet égard, que les amis bretonnants se rassurent : si la revue est francophone, il est prévu d'y renforcer la présence du breton et de faire au gallo la place qui lui revient.

Comme à l'accoutumée, une fois le numéro bouclé, nous avons dû nous rendre à l'évidence : nombreux sont les amis fidèles dont nous n'avons pas parlé. Qu'ils sachent que nous ne les oublions pas. Nous n'oublions pas non plus le poète Claude Vaillant, l'une des voix rauques de Bretagne, mort au début de cet automne, à qui nous rendrons hommage dans le prochain numéro, ni le caporal Lechat, natif du Ferré, en Ille-et-Vilaine, fusillé « pour l'exemple » en 1915 avec trois de ses camarades, et réhabilité comme eux en 1934. Pour le soixante-dixième anniversaire de cette réhabilitation, le citoyen maire du Ferré a pu mesurer la lourde réticence de l'administration française à rendre hommage à un martyr du front du refus... C'est donc à ces deux disparus, surgis, tels des oiseaux pélagiques, des profondeurs de notre mémoire, que nous dédions ce numéro.

*hopala !*

## Écrire en basque

Itxaro Borda

*Longtemps*, les lecteurs ont pu lire tout ce qui se produisait en langue basque. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les lecteurs sont devenus des consommateurs avisés qui choisissent les œuvres qu'ils vont acheter d'après les critiques qui paraissent dans les journaux ou les commentaires des présentateurs d'émissions littéraires de la télévision en basque ETB, ou bien des radios libres. Ces dernières années, il y a un marché pour les livres, des écrivains nombreux des deux côtés de la frontière et des auteurs-phares qui animent cet ensemble culturel que constitue la littérature en basque.

La littérature est la vitrine de la vitalité d'une langue, son ouverture au monde et sa raison d'être, souvent. Pourtant, si nous analysons les statistiques concernant la langue basque, celle-ci n'est pas au mieux. Son utilisation commune est en net recul, surtout en Pays basque Nord et en Navarre. Elle se maintient, grâce aux efforts du gouvernement basque, dans les trois provinces dont est constituée la communauté autonome d'Euskadi. La langue basque est enseignée dans les ikastolak mais les bascophones qui sortent de ces écoles ne suffisent pas partout à remplacer les locuteurs âgés qui disparaissent chaque année. Les ikastolak forment le gros de la clientèle de la littérature en basque, ce qui pourrait relativiser les effets de son développement actuel. Il y a quand même des lecteurs, des passionnés qui poussent les auteurs jusque dans leurs derniers retranchements, des lecteurs exigeants qui lisent autant en français qu'en espagnol.

Le Pays basque n'est pas l'ensemble uniforme que se plaisent à montrer à longueur de reportages les journalistes et les nationalistes de la gauche abertzale. Il y a une multitude d'attitudes autant politiques que culturelles qui proviennent des espaces linguistiques sous influence, d'aucuns diraient domination, francophone et hispanophone. La langue basque elle-même porte ces différences, puisqu'elle se parle autrement en France et en Espagne. Les écrivains portent ces différences dialectales, malgré la prééminence de la langue unifiée utilisée par les médias depuis trois décennies maintenant. Dans ce contexte, le Pays basque Nord, eu égard à sa longue histoire littéraire, forme une réserve linguistique inestimable pour les écrivains du Pays basque Sud.

Le premier livre en langue basque fut publié en 1545 après le concile de Trente. Bernat Etxepare, curé à Eiheralarre près de Saint-Jean-Pied-de-Port écrivit une cinquantaine de poèmes en défense et illustration de l'euskara, contemporains à ceux de Joachim Du Bellay. Pour des raisons toujours obscures, il fut emprisonné à Pau d'où il fit jaillir les premières belles pages de notre littérature. À l'époque, les langues étaient égales face au latin et les courants culturels européens traversaient le Pays basque aussi facilement que les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, en dépit de la vision apocalyptique des Basques donnée par Aymeric Picaut au 13<sup>e</sup> siècle.

Après la conquête de la Navarre par le roi d'Aragon, la cour d'Olite près de Pampelune se replia en 1522 à Pau. La reine Jeanne d'Albret (1555-1572), fille de Marguerite de Valois connue sous le nom de poète Marguerite de Navarre et mère du futur Henri IV, devint protestante. Durant cette longue période de troubles et d'escarmouches sur le territoire du Pays

basque Nord, la reine commanda à l'abbé Leizarraga de Briscous la traduction de la Bible en euskara (1571), un texte fondateur pour la langue basque. Luther œuvra de la même façon pour l'allemand. Jeanne d'Albret maintenait des relations suivies avec les centres protestants disséminés en France et en Europe et l'édit de Nantes plus tard renforça un sentiment de tolérance religieuse. Pas pour longtemps, puisque la Contre-Réforme ainsi que ses procès de sorcellerie vinrent dès 1610, dirigés par le juge bordelais De Lancre. Des centaines de femmes dont les maris pêchaient la baleine au large de Terre-Neuve furent brûlées vives à Saint-Pée-Sur-Nivelle.

La Contre-Réforme catholique suscita une abondante littérature religieuse en basque, dont le fer de lance fut Axular (1556-1644), curé et théologien de Sare. Il publia en 1643 *Gero / Futur*, qui rassemblait les textes de ses prédications aux fidèles. À la même époque, Etxeberri, un médecin auteur de *Noelak / Noël* (1631), rédigeait des poèmes à la gloire de Dieu et des marins de Saint-Jean-de-Luz, textes qui constituent un corpus riche de termes maritimes en langue basque jamais imité depuis. On peut dire qu'alors la littérature en euskara s'est enlisée dans une religiosité janséniste. Une exception pourtant : en Soule, Allande Oihenart, avocat à la cour, produisit une œuvre importante dont une histoire du peuple basque sous le titre de *Noticia Ultrasque Vasconiae* (1638), complétant celle de Garibai (1571), et un recueil de poèmes aux accents troubadoursques et aux sensibilités italiennes. Puis un long sommeil parsemé de textes prônant l'imitation de la vie de Jésus Christ et de méthodes pour apprendre à bien mourir s'ensuivit. En Pays basque Sud, au 18<sup>e</sup> siècle, une flopée de linguistes et de grammairiens jetaient les bases de ce que seront plus tard les études basques : Larramendi, Kardaberatz, Barutia ou Munibe.

L'émergence du roman comme forme littéraire prédominante au 19<sup>e</sup> siècle a croisé plusieurs autres facteurs qui ont permis l'éclosion des littératures en langues régionales en France ou en Espagne. D'une part, l'urbanisation croissante et l'exode rural ont ouvert la voie à une volonté de conserver les éléments culturels des sociétés vouées à la disparition : ainsi, les traditions orales ont été recueillies de la bouche de ceux que l'on croyait être les derniers survivants, et des linguistes ont mis en livre, sous l'impulsion du prince Lucien de Bonaparte (1813-1891), la structure de la langue basque. Ainsi, une culture régionaliste, provincialiste dirons-nous, émergea sous l'impulsion des jeux floraux tels que les animait en Pays basque Nord Antoine d'Abbadie d'Arrast (1816-1897), un savant géographe d'origine souletino-irlandaise, qui, dans les années 1830, parcourut l'Éthiopie en balisant la route d'Arthur Rimbaud. D'autre part, à Bilbao, au sein du mouvement du réveil des nationalités après l'abolition des Fueros (1870), Sabino Arana Goiri (1865-1903), tout en fixant les principaux axes du nationalisme basque, travailla à la réactualisation de la langue basque en créant de nombreux néologismes tel *urrutizkina*, « parler de loin », pour le téléphone qui venait d'être inventé. Mentionnons ici les œuvres de Mogel Peru Abarka (1802 ?), de Duvoisin (1828-1891) ou les poèmes bucoliques d'Elizanburu, dont le chant *Etxe Ttipitto / Petite Maison* résonne encore dans nos contrées.

La création du journal bonapartiste antirépublicain *Eskualduna*, en 1889, permit l'apparition de maints écrivains majeurs en Pays basque Nord : Jean Etxepare, le docteur des Aldudes, Elissalde, dont les reportages en direct des tranchées de Verdun sont extraordinaires, Monseigneur Saint Pierre, futur archevêque d'Alger, Hiriart-Urruty (1859-1915), son directeur, maître à penser local, ou d'Oxoby, qui publiait de délicates imitations des fables d'Ésope. Ces écrivains antirépublicains vont faire la connaissance des écrivains du Pays basque Sud, nationalistes en règle générale. C'est ainsi que la littérature « en basque » est devenue... basque. Tous ces auteurs journalistes, prêtres pour la plupart, se rassemblaient autour de l'as-

sociation Eskualzaleen Biltzarra, dont les réunions se poursuivent toujours. Une académie de la langue basque avait vu le jour en 1919 sous la houlette d'Azkue (1864-1951), le lexicologue, qui pour la diriger, avait évincé Unamuno qui ne le lui pardonna jamais.

Jusqu'à la guerre civile espagnole et la Seconde Guerre mondiale, il y eut une intense activité littéraire des deux côtés de la frontière. On retiendra le nom de Lauaxeta (1905-1937), commissaire politique du PNV en Biscaye, ami de Garcia Lorca ; ce dernier fut fusillé par les franquistes le 25 juin 1937 à Vitoria-Gasteiz. On soulignera aussi le travail original de Jean Etxepare, le médecin de campagne cité plus haut, qui toucha beaucoup de domaines culturels et commit un délicieux *remix* du *Banquet* de Platon, que le système de l'époque jugea par trop licencieux. Les textes de cette période sont publiés dans une collection réactualisée et agrémentée de notes dans la série Euskal Klasikoak / Classiques Basques.

La victoire franquiste en Pays basque Sud provoqua l'exil de nombreux écrivains, qui publièrent des livres et des revues telles que *Eusko Gogoa* pendant près de vingt ans à Caracas ou à Buenos Aires. Le poème « Arantzazu » de Salbatorre Mitxelena vit le jour au Guatemala en 1949. En Pays basque Nord, après l'épisode de la collaboration culturelle qui entacha les cultures régionales, les écrivains se réunirent dans l'hebdomadaire *Herria*, qui prit la suite du journal *Eskualduna*, interdit à cause de ses sympathies vichystes. Pierre Lafitte (1901-1986) prit la direction d'*Herria* entouré d'auteurs qui avaient écrit leurs premiers textes avant guerre dans les colonnes d'*Eskualduna* ou de la revue *Aintzina*, tels que Diharce (1920), Charriton-Gasteiz (1921), Madeleine De Jauregiberri (1884-1977) ou Larzabal, celui qui en compagnie de Telesforo De Monzon, exilé à Saint-Jean-de-Luz, fera revivre le théâtre populaire en langue basque, avant que Daniel Landart (1946) ne le politise. Enfin, au cours des années 1950, Txillardegui importait l'existentialisme dans son roman *Leturiaren Egunkari Ezkutua / Journal caché de Leturia* (1957), Gabriel Aresti publiait *Harri eta Herri / Pierre et Pays* (1964), Bitoriano Gandiaga (1928-2001) ses plus belles pages poétiques et Manex Erdozainzi-Etxart, le franciscain d'Ibarolle en Pays basque Nord, collaborait à la revue *Jakin*, tandis qu'Enaut Etxamendi d'Ezterenzubi (1935) tentait, dès 1965 par ses chants élogiques, de réveiller une conscience basque supposée endormie chez les jeunes. Il faudrait sortir de cet ensemble la figure emblématique et discutée, autant que discutable, de Jon Mirande, né à Paris en 1925, qui écrivit des textes résolument anticléricaux, pornographiques et d'inspiration clairement nazie. Dans un contexte politique progressiste, Jon Mirande n'avait pas de place, et son roman *Haur Besotakoa*, construit sur le modèle de *Lolita* de Nabokov, ne fut publié qu'après son suicide à Paris en 1972. Il eut une courte œuvre poétique en breton, avec son ami Gouelven Penaod. Une célèbre photo les montre participant à un repas druidique en compagnie de Markale et Jean-Marie Le Pen.

En 1968 à Arantzazu (Guipúzcoa), les premiers jalons sont posés de ce qui sera la langue basque unifiée et normalisée, dorénavant utilisée par les écrivains des deux côtés de la frontière. En 1969, Ramon Saizarbitoria (1944) publie *Egunero Hasten Delako / Puisque cela commence chaque jour*, un texte moderne sous l'égide du nouveau roman français, l'histoire d'une femme qui va avorter en Allemagne. Ce roman annonce le début d'une période faste de la littérature en basque. Sur sa lancée paraissent les œuvres d'Andu Lertxundi (1948), d'Ibon Sarasola (1946), d'Arantxa Urretabizkaia (1947), de Koldo Izagirre (1953), de Joan Mari Irigoien (1948) et de poètes comme Xabier Lete (1944), Josean Artze (1939), Jose Auxtin Arrieta (1949), Mikel Lasa (1938) et Amaia Lasa (1948). Les années 1980 furent encore plus prolifiques puisqu'en même temps que la mise en place de maisons d'édition puissantes telles que Elkar et Erein, des écrivains majeurs virent le jour : Bernardo Atxaga (1951) et Joseba Sarrionandia (1958), en cavale depuis son évasion spectaculaire en 1986 de Martutene où il

était emprisonné pour sa collaboration avec l'ETA. Des revues littéraires permirent à des écrivains en herbe de fourbir leur plume : Maiatz à Bayonne, Pott et plus tard Tu-ttu à Bilbao, Korrok à Pampelune, Kandela à Vitoria et Susa à Saint-Sébastien. Tere Iraztorza (1961), Laura Mintegi (1955), Maddi Pelot (1947), Josu Landa (1960), Aurelia Arkotxa (1953), Jon Casenave (1957), Aingeru Epalza (1960), Xabier Montoia (1958) et bien d'autres encore ont noirci les pages de ces publications avant de publier leurs propres livres.

Bernardo Atxaga est le (stéréo)type de l'écrivain en langue basque. Son œuvre en basque unifié traite d'un Pays basque brumeux, gris et mythique très éloigné des canons nationalistes, ce qui a eu le mérite de les irriter. Obabakoak (1986), puis Behi Euskaldun Baten Memoriak (1991) et Gizona Bere Bakardadean (1995) connurent le succès sur place avant d'être traduits en de nombreuses langues dont le français (aux éditions Bourgois). Il est le seul à vivre de sa plume. Il représente l'écrivain basque, cosmopolite et respecté aussi bien en Pays basque qu'à l'étranger. Nous assistons également ces deux dernières décennies à une féminisation de la littérature en basque parallèlement à un rajeunissement de ses auteurs en vogue. Les éditeurs peuvent dorénavant compter sur Jasone Osoro (1968), Arantxa Iurbe (1964), Ana Urkiza (1969), Miren Agur Meabe (1963), Harkaitz Cano (1975), Kirmen Uribe (1978) ou bien Jon Benito (1981) pour doper leurs ventes. Ces écrivains, contrairement aux anciens, prêtres puis majoritairement enseignants, gagnent leur vie en travaillant dans le domaine des médias.

Ces phénomènes, dans une moindre mesure, touchent le Pays basque Nord où dominent les auteurs de théâtre populaire tels que Mattin Irigoien (1963), Antton Luku (1959) ou bien Pantzo Hirigarai (1960), et d'où les jeunes Ur Apalategi (1972) et Gorka Torre (1978) tentent avec leurs romans d'infiltrer le marché littéraire global.

Pour conclure, nous ajouterons que les tirages *maxima* ne dépassent pas les trois mille exemplaires, sauf dans le cas d'Atxaga ou de Sarrionandia, ce qui démontre quand même la présence d'un lectorat fidèle. Il faut passer immédiatement à la traduction en langue espagnole pour augmenter la sphère des lecteurs. Faute de financement, traduire coûtant cher et la littérature n'entrant pas dans le cadre d'une conception patrimoniale de la culture basque, les écrivains du Pays basque Nord sont très peu traduits, ne serait-ce qu'en français. Au nord comme au sud, pourtant, la traduction est la condition *sine qua non* pour que les auteurs se professionnalisent et continuent à écrire en basque.

On assiste donc ces dernières années à un changement de la figure de l'écrivain en basque, et ce grâce aux prix littéraires tel le prestigieux Euskadi Saria et à l'association des écrivains en langue basque, qui comprend dans ses rangs la plupart des écrivains des deux côtés de la frontière. Cette association organise une série d'actions pour la promotion de l'écrivain et propose ses services juridiques. Elle prend part également aux rencontres annuelles entre écrivains basques, galiciens et catalans, ce qui permet des échanges fructueux mais ne débouche pas sur une traduction systématique des œuvres. L'écrivain au final n'est plus un militant, sauf exception, et le contenu de ses romans ou poèmes se rapproche de plus en plus de celui des écrivains européens qui produisent en des langues plus répandues.

Baiona 2002

Itxaro Borda est écrivaine en langue basque.

## Euskararen jarraipena III – La continuité de la langue basque III

Une enquête sociolinguistique exemplaire

Didier Caraës

Dans le cadre de sa politique linguistique, le gouvernement basque de la Communauté autonome (formée par les trois provinces du Pays basque Sud : Gipuzkoa, Alaba, Bizkaia) a réalisé une enquête sociolinguistique pour apprécier la situation de la langue basque et du bilinguisme au Pays basque. C'est une enquête d'une très grande richesse. Son premier volet sur les compétences linguistiques – langue basque et bilinguisme – est, à lui seul, un état des lieux très fin de la langue basque au Pays basque.

La première enquête, « Euskararen jarraipena », a eu lieu en 1991. Elle a été reconduite en 1996, puis en 2001. Cette enquête s'étend sur l'ensemble du territoire basque. Dans le Pays basque Nord, elle a été relayée par le Conseil de la langue basque avec l'appui méthodologique de l'INSEE-Aquitaine. L'enquête a été réalisée sur un échantillon de 1 717 personnes dans le Pays basque Nord, 3 600 dans la Communauté autonome et 1 504 en Navarre. Les personnes interrogées ont plus de quinze ans.

### Une situation linguistique très encourageante dans la Communauté autonome basque

Dans la Communauté autonome, la fréquence du bilinguisme est la plus élevée de toutes les régions basques. En 2001, près de 30 % des habitants étaient bilingues basque / espagnol. Mieux, cette fréquence a augmenté depuis la première enquête de 1991 où elle atteignait 24 %. Le nombre de bascophones progresse aussi en nombre absolu : 531 000 en 2001 contre 419 000 en 1991. Cette progression est bien le signe qu'une langue, même longtemps minorisée sur son territoire, peut accroître le nombre de ses locuteurs dès lors qu'une politique linguistique positive accompagne son évolution.

| Compétence linguistique - Communauté autonome basque |      |                         |      |                         |
|--|------|-------------------------|------|-------------------------|
|  | 1991 |                         | 2001 |                         |
|  | en % | en milliers d'habitants | en % | en milliers d'habitants |
|  | 100  | 1 747                   | 100  | 1 807                   |
| Bilingues  | 24,1 | 419                     | 29,4 | 531                     |
| Bilingues passifs <sup>1</sup>                       | 8,5  | 149                     | 11,4 | 206                     |
| Monolingues hispanophones                            | 67,4 | 1 174                   | 59,2 | 1 070                   |

Source : Euskararen jarraipena III

Mieux encore : le bilinguisme est désormais plus fort parmi les jeunes que parmi les aînés. En 2001, parmi les 16-24 ans, on comptait 48,5 % de parfaits bilingues, contre 25 % lors de la première enquête ! De même, les locuteurs les plus nombreux, en nombre absolu, n'appartiennent plus aux classes d'âge les plus élevées, puisque ce sont les 35-49 ans qui fournissent le plus gros contingent de bascophones (479 000 personnes).

| Compétence linguistique en fonction de l'âge - Communauté autonome basque |               |       |       |       |       |               |
|---|---------------|-------|-------|-------|-------|---------------|
|   | Classes d'âge |       |       |       |       | 16-24 en 1991 |
|   | + de 65       | 50-64 | 35-49 | 25-34 | 16-24 |               |
| Effectif des classes d'âge (en milliers)                                  | 355           | 378   | 479   | 347   | 248   |               |
| Fréquence du bilinguisme en %   |               |       |       |       |       |               |
| Bilingues   | 27,5          | 22,1  | 25,1  | 31,6  | 48,4  | 25            |
| Bilingues passifs   | 5,1           | 5,4   | 11,6  | 17,8  | 20,2  | 21            |
| Monolingues hispanophones   | 67,4          | 72,5  | 63,3  | 50,6  | 31,4  | 54            |

Source : Euskararen jarraipena III

Mais la pratique du basque et du bilinguisme est inégale sur le territoire de la Communauté autonome. Cela tient à des raisons historiques anciennes et à des évolutions socio-linguistiques récentes. En tout cas, le bilinguisme basque / espagnol est aujourd'hui le plus fort en Guipuzcoa<sup>2</sup>.

| Compétence linguistique dans les régions - Communauté autonome |       |         |           |
|--|-------|---------|-----------|
|  | Alava | Biscaye | Guipuzcoa |
| Nb d'habitants (en milliers)                                   | 248   | 979     | 580       |
| Fréquence du bilinguisme en %                                  |       |         |           |
| Bilingues  | 13,4  | 22,4    | 47,9      |
| Bilingues passifs  | 11,1  | 12,6    | 9,5       |
| Monolingues hispanophones                                      | 75,4  | 65,9    | 42,6      |

Source : Euskararen jarraipena III

### La langue basque résiste au monolingue francophone institué en France

Dans le contexte de désarroi linguistique français, la situation du basque est forcément plus difficile au nord des Pyrénées qu'au sud. D'une part, comme pour toutes les langues minorisées en France, la transmission institutionnelle (école, médias...) est faible et, d'autre part, la transmission familiale a été mise à mal... Pourtant, la langue

basque résiste. Et le bilinguisme reste fort dans le Pays basque Nord : 24,7 % des personnes interrogées dans l'enquête sont parfaitement bilingues (basque / français). Mais ce bilinguisme régresse : en 1991, on comptait 33,1 % de bilingues.

|                          | 1991 |                         | 2001 |                         |
|--------------------------|------|-------------------------|------|-------------------------|
|                          | en % | en milliers d'habitants | en % | en milliers d'habitants |
|                          | 100  | 209                     | 100  | 222                     |
| Bilingues                | 33,1 | 69                      | 24,7 | 55                      |
| Bilingues passifs        | 7,1  | 15                      | 11,9 | 26                      |
| Monolingues francophones | 59,8 | 125                     | 63,4 | 141                     |

Source : Euskararen jarraipena III

Même auprès des jeunes, le bilinguisme résiste : 12 % des 16-24 ans sont bilingues. Même si là encore, la fréquence s'érode car ils étaient 19,7 % de cette classe d'âge à être bilingues en 1991. Le Pays basque Nord subit un vieillissement de sa langue – de ses locuteurs, en tout cas. Mais c'est le sort de toutes les langues régionales en France... Cela dit, ce vieillissement n'est pas une fatalité car, comme on l'a vu, il a été enravé de l'autre côté des Pyrénées...

|  | Classes d'âge |       |       |       |       | 16-24 en 1991 |
|--|---------------|-------|-------|-------|-------|---------------|
|  | + de 65       | 50-64 | 35-49 | 25-34 | 16-24 |               |
| Effectif des classes d'âge (en milliers) | 57            | 46    | 58    | 35    | 26    |               |
| Fréquence du bilinguisme en %            |               |       |       |       |       |               |
| Bilingues                                | 35,5          | 29,8  | 23    | 12,1  | 12,2  | 19,7          |
| Bilingues passifs                        | 5,6           | 11,6  | 14,3  | 12,8  | 19,8  | 14,2          |
| Monolingues francophones                 | 58,9          | 58,6  | 62,7  | 75,1  | 68    | 66,1          |

Source : Euskararen jarraipena III

Enfin, la langue basque n'est pas présente uniformément dans le Pays basque Nord. Sa pratique et celle du bilinguisme franco-basque sont particulièrement fortes dans la Basse-Navarre et la Soule (les deux provinces rurales) et, à un degré moindre, dans le Labourdin (zone urbaine et péri-urbaine).

|                               | BAB (Bayonne Biarritz Anglet) | Labourd | Basse-Navarre - Soule |
|-------------------------------|-------------------------------|---------|-----------------------|
| Nb d'habitants (en milliers)  | 95                            | 94      | 32                    |
| Fréquence du bilinguisme en % |                               |         |                       |
| Bilingues                     | 8,8                           | 28,5    | 60,9                  |
| Bilingues passifs             | 8,3                           | 14,5    | 15,1                  |
| Monolingues francophones      | 82,9                          | 57      | 24                    |

Source : Euskararen jarraipena III. BAB : Bayonne-Biarritz-Anglet.

#### La situation particulière de la Navarre

Le territoire de la Navarre n'appartient que pour partie à la « bascophonie ». C'est pourquoi les auteurs de l'étude distinguent les résultats de la zone bascophone, de la zone mixte et de la zone non-bascophone ; ces zones étant clairement territorialisées. Compte tenu de cette singularité, la fréquence du bilinguisme hispano-basque en Navarre est la plus faible observée : 10,3 %. Mais le nombre de locuteurs basques progresse néanmoins depuis 1991 grâce à l'évolution du bilinguisme chez les jeunes – comme en Communauté autonome – et en particulier chez les « nouveaux basco-phones », ceux dont aucun des parents ne parle basque.

|                           | 1991 |             | 2001 |             |
|---------------------------|------|-------------|------|-------------|
|                           | En % | En milliers | En % | En milliers |
|                           |      | 420         |      | 468         |
| Bilingues                 | 9,5  | 40          | 10,3 | 48          |
| Bilingues passifs         | 4,6  | 19          | 6,6  | 31          |
| Monolingues hispanophones | 85,9 | 361         | 83,1 | 389         |

|  | Classes d'âge |       |       |       |       | 16-24 en 1991 |
|--|---------------|-------|-------|-------|-------|---------------|
|  | + de 65       | 50-64 | 35-49 | 25-34 | 16-24 |               |
| Effectif des classes d'âge (en milliers) | 102           | 95    | 121   | 87    | 63    |               |
| Fréquence du bilinguisme en %            |               |       |       |       |       |               |
| Bilingues                                | 9,4           | 8,4   | 9,4   | 10,7  | 15,8  | 10            |
| Bilingues passifs                        | 3,1           | 6,6   | 11,5  | 3,8   | 6,8   | 7,2           |
| Monolingues hispanophones                | 87,5          | 85    | 79,1  | 85,5  | 77,4  | 82,8          |

Source : Euskararen jarraipena III

## Compétence linguistique dans les régions-Navarre

|                                      | Zone bascophone | Zone mixte | Zone non-bascophone |
|--------------------------------------|-----------------|------------|---------------------|
| <i>Nb. d'habitants (en milliers)</i> | 51              | 243        | 174                 |
| Fréquence du bilinguisme en %        |                 |            |                     |
| Bilingues                            | 59,2            | 6,5        | 1,3                 |
| Bilingues passifs                    | 7,5             | 9,6        | 2,2                 |
| Monolingues                          | 33,3            | 83,9       | 96,5                |

Source : Euskararen jarraipena III

## Une enquête d'une richesse exemplaire

Il y a quelque chose de foncièrement juste dans cette enquête à mesurer non pas le nombre de bascophones au Pays basque, mais le nombre de bilingues basco-français et basco-espagnols. Parce que la réalité actuelle et future de la langue basque (comme des autres langues minorisées en France), c'est le bilinguisme. De même qu'il est foncièrement juste de tenir compte des singularités régionales au sein même du Pays basque, en matière linguistique. Tout le Pays basque n'est pas bilingue. Et par exemple, en Navarre, la langue basque n'est pas partout dans son territoire « naturel ». Cette singularité n'est pas occultée. En fait, l'enquête mesure la situation linguistique d'un Pays basque décentralisé ou plutôt pluricentralisé.

Nous n'avons ici détaillé que le premier volet de l'enquête – les compétences linguistiques des habitants du Pays basque. Mais l'enquête mesure la situation linguistique au Pays basque dans toutes ses dimensions. Elle comporte trois autres volets : conditions de transmission de la langue, typologie de l'usage du basque (dans quelles circonstances et avec quel interlocuteur ?) et attitude des Basques vis-à-vis de leur langue et des politiques de promotion qui l'entourent... À chaque fois, tous ces volets sont analysés dans chaque région, en fonction des catégories d'âge, des parcours personnels (nés au Pays basque ou non, de parents bascophones ou non...), et des comparaisons avec les enquêtes précédentes (1991 et 1996) sont toujours possibles.



La lauburu : emblème basque, zone solaire, symbole de la puissance, de la fécondité et du renouveau. Empreinte d'un fragment de banc sculpté à Arcangue (Euskadi).

Pour le Pays basque Nord, l'enquête conclut en appuyant sur un des faits nouveaux qu'elle a mis en évidence : déjà écarté de la sphère officielle, la langue basque disparaît du cercle intime. Elle est moins parlée en famille et moins transmise des parents aux enfants. Fait nouveau, dans une longue tradition de résistance. Mais l'espoir est que, en dépit de la baisse de la transmission familiale, on perçoit chez les jeunes les signes d'une ré-appropriation de la langue. Au vu de ces évolutions récentes, les auteurs de l'enquête encouragent d'une part l'établissement de la langue basque au cœur du système éducatif (en tant qu'enseignement et en tant que langue de communication) et d'autre part l'accélération de l'officialisation de la langue basque au nord des Pyrénées... Deux actions de politiques linguistiques appliquées depuis longtemps dans la Communauté autonome et qui ont largement porté leurs fruits.



Les crêtes d'Iparla.  
Photo, M. Cortella.

1. Par bilingue passif, on désigne une personne qui comprend le basque sans pouvoir le parler.
2. L'enquête mesure aussi le bilinguisme de l'Enclave de Treviño, située dans le Pays basque mais qui relève administrativement de Castilla-Leon (*Diputacion de Burgos*). Sur le millier d'habitants de l'Enclave, 10 % sont bilingues basque / espagnol.

On peut consulter l'enquête sur le site du gouvernement basque ([www.euskadi.net](http://www.euskadi.net), à la page : [www.euskadi.net/euskara\\_inkestak/ini\\_eu.pdf](http://www.euskadi.net/euskara_inkestak/ini_eu.pdf))

## Les langues régionales dans la statistique publique française

On aura du mal à trouver les termes d'une comparaison entre la situation de la langue basque décrite dans l'enquête basque et celle des autres langues minorisées en France. En effet, dans la statistique publique française, il n'y a pas d'enquête régulière et spécifique sur les pratiques linguistiques. La dernière mesure en date a été faite en 1999 lors de l'enquête « Étude de l'histoire familiale » (abrégée par : enquête « Famille ») qui comportait un petit volet linguistique de trois questions :

A- En quelle langue, dialecte ou « patois » vos parents vous parlaient-ils d'habitude quand vous étiez enfant, vers l'âge de 5 ans ?

B- En quelle langue, dialecte ou « patois » parliez-vous à vos jeunes enfants quand ils avaient 5 ans ?

C- Et actuellement, vous arrive-t-il de discuter avec vos proches (conjoint, parents, amis, collègues, commerçants...) dans une autre langue que le français ?

Ce questionnaire a été soumis à un échantillon de 380 000 adultes. Son champ intègre toutes les langues de France (langues régionales, ou issues de l'immigration, ou apprises durant la scolarité). L'INED a déjà publié une courte synthèse des résultats globaux<sup>1</sup>. Et quatre directions régionales de l'INSEE ont publié une petite analyse pour leur région (Alsace, Aquitaine, Bretagne, Corse)<sup>2</sup>. Mais on peut regretter que la publication de l'ensemble des résultats de l'enquête « Famille » par l'INSEE ait complètement omis le volet linguistique<sup>3</sup>. Ce qui empêche un examen d'ensemble homogène.

Le champ de l'enquête « Famille » est plus étroit que celui de l'enquête basque. Surtout, elle exclut les bilingues passifs – ceux qui comprennent une langue régionale mais ne la parlent pas. En effet, l'enquête « Famille » ne compte au nombre des bilingues que ceux qui ont été en situation concrète de parler une langue régionale. Et puis, il y a une difficulté d'interprétation liée au fait que les zones linguistiques des langues régionales ne correspondent pas au découpage administratif des régions. Et c'est le cas pour le breton et le gallo. Faire le rapport des personnes qui parlent le breton ou le gallo sur le nombre d'habitants de la Bretagne administrative n'a pas grand sens. Ces deux éléments conduisent à sous-estimer la prégnance des langues régionales en France.

**L'alsacien est parlé par 545 000 personnes** dont 500 000 vivent en Alsace, ce qui représente 39 % de la population de la région Alsace. La langue vieillit car 6 locuteurs sur 10 ont plus de 54 ans. Mais la transmission est importante : plus de 40 % des habitants âgés de 25 ans et nés en Alsace ont reçu l'alsacien de leurs parents.

**Le basque est parlé par 80 000 personnes** en France dont 63 000 dans le Pays basque administratif (arrondissement de Bayonne, et les cantons de Mauléon-Licharre et Tardets-Sorholus), ce qui représente 29,5 % de la population. La transmission est importante : plus de 30 % des habitants du Pays basque administratif âgés de 25 ans ont reçu la langue basque de leurs parents.

**Le breton est parlé par 295 000 personnes** dont 257 000 vivent dans les quatre départements de la Bretagne administrative. Ces 257 000 britophones représentent 12 % de l'ensemble des quatre départements. On compte 20 % de britophones dans le Finistère, 15 % dans les Côtes-d'Armor et 11 % dans le Morbihan. Un britophone sur deux a plus de 60 ans. La transmission

est faible : moins de 10 % des habitants de l'ensemble des trois départements des Côtes-d'Armor, Finistère et Morbihan, âgés de 25 ans en 1999, avaient reçu le breton de leurs parents. Et, pour le gallo, la seule chose qu'on apprendra dans l'enquête, c'est que **le gallo était parlé par 28 300 personnes** en 1999 dans les quatre départements de la Bretagne administrative.

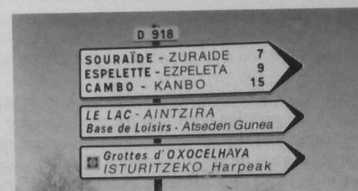
**Le corse est parlé par 133 000 personnes** en France, dont 90 000 vivent en Corse, ce qui représente 45 % de la population de l'île. Le corse résiste au vieillissement : 33 % des jeunes de 20 ans en 1999 parlaient corse. Et la transmission est importante : 40 % des habitants de la Corse âgés de 25 ans ont reçu la langue corse de leurs parents.

**L'occitan est parlé par 786 000 personnes** en France dont 340 000 en Occitanie (Aquitaine et Midi-Pyrénées). Seule la direction régionale d'Aquitaine a publié une analyse de l'enquête « Famille ». En Aquitaine, on compte 160 000 personnes qui parlent l'occitan. Et les deux tiers de ces locuteurs ont plus de 65 ans. La transmission est faible : moins de 5 % des Aquitains de 25 ans (hors Pays basque) ont reçu l'occitan de leurs parents.

Pour l'instant, les autres langues régionales (occitan ailleurs qu'en Aquitaine, catalan, provençal, picard et autres langues d'oïl, créoles...) n'ont fait l'objet d'aucune publication. Même chose pour les langues de l'immigration et les langues non territorialisées (romani, yiddish...).

Didier Caraës

© Institut  
culturel basque.



### Bibliographie :

1. Héran F., Filhona., Déprez C., « La dynamique des langues en France au fil du 20<sup>e</sup> siècle », *Populations et sociétés* n° 376, 2002.
2. Amrane E., Deguillaume C., « Langues parlées en Aquitaine : la pratique héritée », *Le quatre pages* n° 110, INSEE, Aquitaine, 2002 ; Duée M., « L'alsacien, deuxième langue régionale de France », *Chiffres pour l'Alsace*, revue n° 12, INSEE Alsace, 2002 ; Janik R., « Langue corse : réception, transmission et pratique », *INSEE Corse* n° 105, 2004 ; Le Boette I., « Langue bretonne et autres langues : pratique et transmission », *Octant* n° 92, INSEE Bretagne, 2003.
3. Barre C., Vanderschelden M., « Enquête étude de l'histoire familiale de 1999 », *INSEE Résultats* n° 33, 2004.

## Euskal Herria, le pays de la langue basque

Terexa Lekunberri

Dans le fond, le basque est la langue la plus européenne des langues européennes. Elle était langue européenne avant tout le monde. Elle était probablement déjà là avant que les Indo-Européens ne pointent le bout de leur nez, le bout de leur langue, sur le continent... Et paradoxalement, c'est ce qui la rend déconcertante. Langue européenne non-indo-européenne, le basque peut dérouter ceux qui s'y intéressent par sa forme atypique ; et l'apparentement du basque à d'autres langues nous fait voyager vers tous les confins du monde. Aujourd'hui, l'euskara est la langue de plus de 1,6 millions d'habitants de l'ensemble du Pays basque (y compris bilingues passifs).

Didier Caraës

### Les origines de l'euskara

La question de l'origine de l'euskara et de ses possibles apparentements suscite encore aujourd'hui beaucoup de curiosité, aussi bien auprès des locuteurs que du public en général. Régulièrement, depuis les premiers pas de la linguistique historique au 19<sup>e</sup> siècle, des hypothèses sont avancées en vue de rattacher la langue et le peuplement basques à une famille linguistique ou à un peuplement par ailleurs identifiés.

Il est vrai que l'histoire de l'euskara nous fait remonter loin dans l'histoire du continent européen. L'Europe a été peuplée par l'homme moderne il y a 40 000 à 50 000 ans, à la période paléolithique. Les données génétiques indiquent que les Basques ont conservé des traits caractéristiques de ces populations paléolithiques qui habitaient le Sud-Ouest de la France et le Nord de l'Espagne avant l'installation des populations néolithiques porteuses des langues indo-européennes (il y a environ 8 000 ans). On peut donc penser que la langue basque existait bien avant l'arrivée des Indo-Européens, même si nous ignorons à quoi elle ressemblait alors (les premiers témoignages de sa présence datent d'il y a 2 000 ans).

Les données génétiques montrent également que, pendant la dernière glaciation (entre 13 000 et 20 000 ans), la région basque a été utilisée comme refuge par les populations européennes. Celles-ci se sont, dès la fin de la glaciation, répandues à nouveau dans toute l'Europe, emmenant avec elles leur patrimoine génétique, voire une partie de leur patrimoine linguistique et culturel. C'est peut-être pour cette raison que l'euskara présente des ressemblances grammaticales ou lexicales avec des langues non-indo-européennes d'Europe ou d'autres continents, sans avoir pour autant de parenté attestée avec elles...

L'apparentement de la langue basque à d'autres familles linguistiques est toujours une question ouverte. Benat Oyharçabal, linguiste et membre de l'Académie basque, l'a résumée dans une conférence intitulée « Langue et gène : les Basques, un cas à part », organisée par l'Institut culturel basque dans le cadre des Journées du patrimoine en septembre 2003 à Bayonne. Nous reprenons ici quelques-unes de ses conclusions... Les premières thèses formulées au début de la linguistique moderne sont restées populaires auprès du grand public même si elles ont été abandonnées par les linguistes depuis. C'est le cas de l'hypothèse basco-ibérique qui postulait une parenté entre le basque et l'ibère. Le basque et l'ibère sont les deux langues non-indo-européennes qui étaient parlées sur la péninsule à l'arrivée des Romains. C'est le cas aussi de l'hypothèse basco-chamito-sémitique qui prolongeait la première hypothèse en supposant que le basque comme l'ibère seraient venus d'Afrique du Nord et qu'à ce titre elles seraient toutes deux des ramifications possibles des langues chamito-sémitiques, qui deviendraient pour le coup les langues basco-chamito-sémitiques. La troisième hypothèse un peu célèbre est celle d'une parenté entre le basque et des langues du Caucase qui sont, elles aussi, des langues « isolées », c'est-à-dire sans apparentement linguistique connu – l'hypothèse basco-caucasique. Ces trois hypothèses ont été abandonnées car aucun de leurs tenants n'a pu apporter d'éléments assez probants pour permettre un consensus au sein de la communauté scientifique. Enfin, une quatrième hypothèse est souvent évoquée, celle d'un substrat eurasiatique et vieil-européen. Ici, on ne suppose plus une origine commune du basque avec d'autres langues, comme dans les précédentes hypothèses, mais on cherche à établir comment le basque aurait conservé des éléments issus du paysage linguistique européen ou eurasiatique ancien. Mais cette hypothèse n'a pas non plus recueilli un minimum de consensus parmi les linguistes... Enfin, il faudrait parler de l'hypothèse na-déné-caucasique qui souligne les proximités linguistiques du basque et des langues du Caucase du Nord, des langues de Sibérie, des langues sino-tibétaines et, enfin, des langues indiennes na-déné d'Amérique du Nord. Cette hypothèse récente a connu un certain succès éditorial au Pays basque mais, sur le long terme, elle n'a pas non plus apporté la preuve consistante de sa plausibilité.

D. C.

### Une langue déconcertante

Parce que l'euskara n'est pas une langue indo-européenne, elle déconcerte, de prime abord, ceux qui s'y intéressent. Ainsi, dans la langue basque, les genres féminin et masculin n'existent pas, sauf dans le tutoiement. Et le verbe a une construction originale : l'auxiliaire peut contenir à lui seul des informations sur le sujet, le complément d'objet direct et le complément d'objet indirect. Ainsi pour dire « Je lui ai donné », on dira en basque « *Eman diot* » où « *dio* » signifie « donné » et où « *eman* » est l'auxiliaire « avoir », mais qui rassemble en un seul mot le verbe conjugué (« j'ai ») et le complément d'objet auquel il est lié (« lui »). « *Eman* » signifie donc l'ensemble « je lui ai ». Ce type de conjugaison, connu sur d'autres continents, n'est pas employé ailleurs en Europe.

Son alphabet comporte 22 lettres : a, b, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, ñ, o, p, r, s, t, u, x, z... où le « e » se prononce « é » ; le « u » : « ou » ; le « j » : « i » ; le « s » : « sh » et le « x » : « ch ». Les lettres « c, q, v, w et y » ne sont utilisées que pour transcrire en basque des noms propres étrangers.

La patronymie est souvent un des premiers accès à la langue de l'autre. Le grand public a été un peu familiarisé au basque à travers les noms de famille de Basques illustres. La patronymie basque fait souvent référence à la maison, un haut-lieu symbolique, s'il en est. « Etxe », c'est la maison, prononcé « éché ». D'où les Etxegaray (la maison du sommet), Etxeverry (la maison neuve), Etxegoien (la maison la plus élevée) ou Hirigoyen (le hameau le plus élevé). C'est parfois une singularité du lieu où est la maison qui fait patronyme comme dans Lizaraza, lieu où il y a abondance de fresnes.

D. C.

Les dialectes les plus usités sont au nombre de 6 (labourdin, bas-navarrais, souletin, guipuzcoan, biscayen, navarrais). L'Académie de la langue basque s'attache depuis 1968 à construire un basque littéraire unifié. Cette langue standard sert désormais de trait d'union aux Basques des sept provinces.

#### Une histoire mouvementée

À l'approche de la fin de la préhistoire (à partir de l'an 1 000 avant J.-C.), les Basques établissent des liens avec leurs voisins : les Ibères et différents peuples de langue indo-européenne dont les Celtes arrivés par vagues successives (les Celtibères au sud, les Gaulois dans la zone de la Garonne) et les Romains. L'euskara intégrera, surtout dans son vocabulaire, les premières influences de la langue latine. Ses anciennes langues voisines (ibère, celtibère, gaulois, lusitanien) disparaîtront toutes au profit de nouvelles, issues du latin (aragonais, castillan, occitan). Plus tard, avec le christianisme, un vocabulaire religieux très étendu passera du latin d'église dans la langue basque.

Au Moyen Âge, la langue basque connaît un certain recul pour plusieurs raisons. D'une part, la romanisation de l'Aquitaine entamée sous l'armée romaine se poursuit. D'autre part, au sud des Pyrénées, les langues romanes s'étendent jusqu'à la conquête de la Navarre par les rois de Castille, au début du 16<sup>e</sup> siècle. Et enfin, la langue administrative (civile et religieuse) est partout le latin, pour devenir, à partir du 13<sup>e</sup> siècle, le castillan et le gascon.

L'époque moderne (1545-1798) est un moment de renaissance pour l'euskara, en tout cas de reconnaissance. En 1545, une littérature prend forme au Pays basque Nord (il faudra attendre le 18<sup>e</sup> siècle au sud des Pyrénées). Et la Réforme protestante et la Contre-Réforme offrent une chance historique aux langues populaires dont le basque : en 1571 paraît le Nouveau Testament traduit en basque par Joannes Leizarraga (commande de Jeanne d'Albret) et, en 1643, c'est l'œuvre classique *Gero* de Axular qui paraît. C'est l'époque aussi de l'apparition de cercles de bascophiles qui cultivent la langue écrite : entourage de Joanes Leizarraga, mais aussi l'école de Saint-Jean-de-Luz / Sare et le cercle de Larramendi en Pays basque Sud (18<sup>e</sup> siècle). Des laïcs apparaissent aussi dans le monde des lettres basques : l'historien et poète d'origine souletine Arnaud d'Oihenart (1657) et Joanes d'Etxeberri de Sare (1716).

Au 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup> siècles, la situation sociolinguistique de l'euskara est profondément bouleversée : guerres successives (Révolution française, invasion napoléonienne, guerres carlistes), avènement de l'ère industrielle, migrations, exode rural et urbanisation, scolarité et service militaire obligatoires. À partir de 1870, l'engouement suscité par la culture basque traditionnelle (période qualifiée de « Renaissance basque ») ne suffit pas à enrayer le recul de la langue basque. Celui-ci sera considérable en Pays basque Sud.

l'époque moderne (1545-1798) est un moment de renaissance pour l'euskara, en tout cas de reconnaissance. En 1545, une littérature prend forme au Pays basque Nord (il faudra attendre le 18<sup>e</sup> siècle au sud des Pyrénées). Et la Réforme protestante et la Contre-Réforme offrent une chance historique aux langues populaires dont le basque : en 1571 paraît le Nouveau Testament traduit en basque par Joannes Leizarraga (commande de Jeanne d'Albret) et, en 1643, c'est l'œuvre classique *Gero* de Axular qui paraît. C'est l'époque aussi de l'apparition de cercles de bascophiles qui cultivent la langue écrite : entourage de Joanes Leizarraga, mais aussi l'école de Saint-Jean-de-Luz / Sare et le cercle de Larramendi en Pays basque Sud (18<sup>e</sup> siècle). Des laïcs apparaissent aussi dans le monde des lettres basques : l'historien et poète d'origine souletine Arnaud d'Oihenart (1657) et Joanes d'Etxeberri de Sare (1716).

Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'euskara a traversé des périodes fastes et néfastes. Jusqu'en 1960, le Pays basque Sud connaît la persécution de l'après-guerre civile : l'usage officiel de la langue basque est prohibé et il est interdit de tenir des réunions publiques ou de s'associer (directives de la dictature franquiste). À partir de 1960 s'organisent, sur les deux versants des Pyrénées, des initiatives en faveur de la langue basque : création des premières ikastola et des cours d'alphabétisation des adultes, édition littéraire, congrès historique de l'Académie de la langue basque à Bayonne, qui décide la création d'un basque unifié, débuts de la nouvelle chanson basque, organisation de nombreuses manifestations artistiques et festives. Aujourd'hui, la langue basque est officielle sur le territoire de la Communauté autonome d'Euskadi et d'une partie de la Navarre. En Pays basque Nord, elle ne dispose pour le moment d'aucun statut légal. Malgré certaines avancées et faute d'une véritable politique d'aménagement linguistique, la situation de l'euskara ne cesse de se dégrader de manière préoccupante, alors que l'érosion semble stoppée au Pays basque sud.

#### L'euskara, langue de la vie d'aujourd'hui

La langue basque est enseignée depuis 1954 en Pays basque Sud et depuis 1969 en Pays basque Nord. Les ikastola (système immersif dans lequel l'euskara est langue d'enseignement) ont été les pionniers en la matière ; les filières bilingues publiques et privées sont apparues plus tardivement. Ajoutons que dans les écoles publiques et privées, il existe un enseignement facultatif du basque à raison de trois heures par semaine.

Malgré ces moyens mis en œuvre, soulignons qu'en Pays basque Nord, par exemple, 72 % des enfants du primaire restent encore sans aucun enseignement du basque. La tendance est presque similaire en Navarre (65 % des 3-15 ans sont également dans ce cas), mais complètement inverse dans la Communauté autonome basque où le modèle d'enseignement sans euskara ne touche que 1 % des 3-16 ans.

Dans l'ensemble du Pays basque, les études basques universitaires existent depuis les années 1980. Et grâce aux structures d'apprentissage et d'alphabétisation comme AEK, HABE, IKA, près de 32 000 adultes apprennent aujourd'hui le basque sur l'ensemble du Pays basque.

D'autre part, depuis une vingtaine d'années, la présence de la langue basque s'est nettement affirmée au sein des mass-media du Pays basque.

La chaîne de télévision basque Euskal Telebista (émettant à partir de la Communauté autonome basque) a aujourd'hui conquis un public important, même en Pays basque Nord. Elle possède une antenne à Bayonne qui réalise une émission quo-

tidienne de sept minutes, diffusée à deux reprises. De son côté, France 3 Euskal Herri produit un journal quotidien de 6 minutes (8 % ont été traités en langue basque en 2003) et un magazine hebdomadaire sur l'actualité du Pays basque (cinq magazines sur quarante ont été traités en basque avec sous-titrage en français).

En plus des stations de service public bascophones Euskadi Irratia et Euskadi Gazte en Pays basque Sud, une vingtaine de radios associatives émettent entièrement en euskara. C'est le cas des trois radios du Pays basque Nord : Gure Irratia (1981) en Labourd ; Irulegiko Irratia (1982) en Basse-Navarre, et Xiberoko Botza (1982) en Soule. France Bleu consacre cinquante-cinq minutes par jour à l'actualité traitée en basque.

Depuis 1990, il existait un quotidien d'informations générales, *Egunkaria*, rédigé en basque et distribué sur l'ensemble du Pays basque. L'activité d'*Egunkaria* fut arbitrairement interrompue en février 2003 sur ordre du juge Baltazar Garzon. La mobilisation populaire fut telle qu'un autre quotidien du nom de *Berria* prit son relais quelques mois plus tard. Au niveau de la presse hebdomadaire en langue basque, deux titres méritent d'être signalés pour leur longévité et leur aire de diffusion : *Herria* (1944, Bayonne) et *Argia* (*Zeruko Argia*, 1963, devenu *Argia* en 1988).

### Une langue officielle au Pays basque Sud

Dans la constitution espagnole, la langue basque est, avec le castillan, langue officielle dans toute la Communauté autonome basque depuis 1979 et dans une partie de la Navarre depuis 1982. Grâce à son officialisation dans une grande partie du Pays basque Sud, l'euskara est présent dans l'administration, l'enseignement et la signalisation publique. Actuellement, des efforts sont faits pour encourager sa pratique dans la vie familiale et sociale et renforcer sa présence dans le paysage linguistique.

Au Pays basque Nord, à l'instar des autres langues dites « régionales » parlées sur le territoire français, la langue basque ne bénéficie pas de reconnaissance constitutionnelle spécifique, malgré la revendication de plus en plus ouvertement exprimée d'une officialisation. Beaucoup d'efforts sont entrepris pour donner à l'euskara une place dans la vie publique (mairies, grands commerces, signalétique routière, services publics importants). Toutefois, beaucoup reste encore à faire dans les domaines de la transmission familiale, de l'enseignement et de l'environnement linguistique.

#### Bibliographie :

Allières Jacques, *Les Basques*, P.U.F., collection Que sais-je ?  
 Davant Jean-Louis, *Histoire du peuple basque*, éd. Elkarlanean.  
 Intxausti Joseba, *Euskara, la langue des Basques*, éd. Elkar, 1992.  
 Laborde Denis (sous la direction de), *La Question basque*, éd. l'Harmattan, Paris, 1998.  
 Oyharcebal Benat, « Au sujet de la langue basque et de ses apparentements », *Dictionnaire thématique de la civilisation et de la culture basques*, éd. Pimientos, 2002.

## Aspaldian utzitako zelda

«...et je n'entendrais plus  
 Les verrous se fermer sur  
 L'éternel reclus. »  
 Alfred de Vigny

### Joseba Sarrionandia

Jakin nahi nuke norik betetzen duen orain  
 nik utzitako zelda.  
 Ea entelegatzen duen hormako izkribu tipia:  
 « eroria burrukara »  
 Ea alboko zeldatik inork hots egiten dion  
 komuneko plastikozko tuberia soltatzu  
 telefonoz bezala mintzatzeko.  
 Ea bango egunak eternal dirauen, gauak izotzeko,  
 egoasentiak esne garratza diren.  
 Ea errekuentoan mirilatik soegiten duen begiak  
 (surveiller et punir)  
 Asoz ikusten duen edo iadanik inor ere ez  
 (denak ala inor ez).  
 Jakin nahi nuke ihes egin genuenok  
 benetan ihes egin genuen

Ala ihes egitearena zelda hartan jarraitzeko  
 atxakia hutsa izan zen.

1991

## Cellule depuis longtemps quittée

*Je voudrais savoir qui occupe maintenant  
 La cellule que j'ai quittée,  
 S'il comprend le petit graffiti écrit sur le mur :*  
 « Tombé au combat »  
*Si un individu l'interpelle depuis la cellule mitoyenne  
 En libérant la tuyauterie en plastique des toilettes  
 Pour parler comme au téléphone.*  
*Si le jour là-bas est encore éternel, la nuit glaciale,  
 Si les aurores ont le goût de lait amer.  
 Si l'œil de la ronde qui observe par l'ouverture de la porte  
 (Surveiller et punir)*  
*Voit quelqu'un ou personne désormais  
 (Tous ou personne).*  
*Je voudrais savoir si, nous qui avions fui  
 Avons vraiment fui*

*Ou bien si notre évasion ne fut qu'un simple prétexte  
 Pour continuer à demeurer dans cette cellule.*

## Outportua 4

Aurelia Arkotxa

*Sçaches que pour cognoistre les isles de Chibaux il sont grands Groye Berilles y sont est oest les deus isles & cestuy là qui est deuers l'est, il est plus grand que nôpas l'autre. & se faict côme la pointe du Figuier. & y a 2 petites isles tout razibus de la pointe de l'est, & sur la pointe de l'est iusques a deus tiers d'une lieue, il y a force baches & gardes toy d'elles.*

Martin de Hoyarsabal (1778)

Ilunabarra. Izai ikaragarriak bide gorriaren bi aldeetarik. Hoxten hasia den aireak Lapurdiko itsas hegiko udazkenetako arratsak gogorarazten ditu. Itsasoaren bertaldean.

Lurrezko errege-bidean, autoa emeki eta jauzika doa. Reddington eta Concheren artean den 434 errege-bidea ez dela gudroinatua ez da mapan agertzen. Oihan izugarria. Hogeita hamar bat kilometroren buruan bidea goiti hasten.

Azkenean, maldaren gainera heltzean, bat batean han azpian etxe multxo bat : Concheko herrixka.

Conche edo Laconche, ipar sortaldeko Ternuan, gaurko Hare Baytik hurbil.

Altzairuzko ozeano infinitua.

Herria kurutzatu behar, ezkerretik den mendixkatik, Groy eta Belilako irlen ikusteko. Parean, Irla de Groyaren zama blu iluna. Eta, hitsago, urrunago, han eskuinetik : Belilarena.

Haizea gelditu gabe.

Primaderan, Labradorretik heldu diren hartz zuri handiek, Strait of Belle Isle – XVI eta XVII mendeetako Granbaya edo Belila Baya – Ternuako iparrekoi leihoretaraino igerika gurutzatzen dute eta ardura Groya eta Belilaraino jaisten. Itsas hegi hauetara itsas urde edo foken bila.

Aurtengo neguan, jatekoaren bila zebilela, hartz zuri gose hamikatu bat, Groyako etxolak puskatu ondoan, Conchera arribatu da igerika. Bestiak herria izugarriko lasterlean trebesatu du, gelditu gabe.

Izieldura.

Belila eta Groyako uharteetan nehor ez bizi. Bakarriz arrantzaleen cabins edo etxolak.

Concheko jende helduen oroitzan, Irlandako aitaxi amatxien eta birraitaxi-birramatxien miseria eta gosea.

Eta berek bizitzeko dituzten nekeak.

Jainkoak ere ahantziak dituen leku hauetan.

## Outport 4

Aurelia Arkotxa

*Crépuscule. Les grands sapins bordent la route ocre. L'air frisquet rappelle les soirées d'automne de la côte labourdine. Outre-Atlantique.*

*La venue en avance avec peine sur le chemin de terre. Sur la carte, aucun signe indiquant que la 434 passe Reddington et Conche n'est pas goudronnée. Interminable forêt. Au bout d'une trentaine de kilomètres, la route monte.*

*Depuis le haut de la côte, en contrebas, un rivage conchoïdal. Des habitations. Conche.*

*Conche ou Laconche, au nord-est de l'île de Terre-Neuve, sur l'actuelle Hare Bay.*

*Un océan aux teintes métalliques à perte de vue.*

*Il faut traverser le village pour voir, depuis le haut de la colline à gauche, les îles de Groye et de Belle-Isle.*

*En face, la masse bleu sombre de Groye. À droite, celle plus pâle, plus lointaine de Belle-Isle.*

*Le vent incessant.*

*Personne ne vit sur Groye et Belle-Isle. Juste des cabins de pêcheurs.*

*Au printemps, les grands ours blancs descendent du Labrador, traversent Strait of Belle-Isle – Granbaya ou Belila Baya des Basques des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles – atteignent ensuite les côtes de la péninsule Nord à la nage, descendent souvent jusqu'aux deux îles à la traque des phoques. L'hiver dernier une bête, énorme, a d'abord saccagé plusieurs cabanes de Groye à la recherche de nourriture. Elle est arrivée ici à la nage.*

*A traversé en trombe le village.*

*Effroi et silences.*

*Dans la mémoire des gens de Conche, la misère et la faim de leurs aînés. Grands-parents, arrière-grands-parents venus d'Irlande.*

*Et la dureté de la vie d'ici.*

*Sur ces rivages oubliés de Dieu.*

## Negukoa

## Hivernal

Bernardo Atxaga

Holaxe amaitu zen hamaikagarren hilabetea,  
hazila ;  
Hegora zihozaren basa antzaren kantuarekin.

Eta jarri zinen zeruari begira, eta esan zenidan :  
Hegorik banu, ni ere saiatuko nintzateke  
Lur berrien bila, jasoko nuke neure kanpamen-  
dua  
Bandera beilegiz seinalatutako kostan;  
Hobeto egin dezan denborak bere lana,  
Ahantz nadin betirako  
Hiri honetako murraila eta jendeaz.

Eta oroit zaitez, nik galdera bakarra egin nizun:  
Zergatik ote gara hain zorionik gabeko?  
Sikira apur bat beranduago hil izan balitzaigu  
Ikusiko zukeen edurra atarian pausatzen.

Eta bien bitartean, aingeru ilunak etorri,  
Eta eraman egin zuten arratsaldea bera ere.

Holaxe amaitu zen hamaikagarren hilabetea,  
hazila;  
Hegora zihozaren basa antzaren kantuarekin.

*Ainsi se termina le onzième mois, novembre  
Avec le chant des oies sauvages volant vers le  
sud.*

*Tu regardais le ciel, debout, et tu me dis :  
Si j'avais des ailes j'essaierais moi aussi de  
chercher  
De nouvelles terres, je poserais mon campement  
Le long des côtes balisées par des drapeaux  
beiges ;  
Que le temps accomplisse son oeuvre, au mieux,  
Et que j'oublie à jamais  
Les gens et les murailles de cette ville.*

*Souviens-toi, je t'ai posé une question unique :  
Pourquoi sommes-nous à ce point malheureux ?  
Peut-être que s'il était mort un peu plus tard  
Il aurait vu la neige se déposer à l'entrée.*

*Entre les deux surgirent des anges noirs  
Qui emportèrent même l'après-midi.*

*Ainsi se termina le onzième mois, novembre :  
Avec le chant des oies sauvages volant vers le  
sud.*

1990

## XIV

Itxaro Borda

Elkar ezagutzen ikasi dugu.  
Eta minen azaltze poetikoa  
Ez zuten gure mintzairen soinu hain ezber-  
dinek.

Nehondik ere mugatzen.  
Bazterekin  
Bazterekin hitz egiteko, urratscan  
Bazterekin ets obeditzeko  
Bazterekin zeukan :  
Bazterekin baztertasunaren muskila.  
Bazterekin  
Bazterekin, bazterekin, desiratzeko, batera  
Bazterekin, erreusitzeko  
Bazterekin  
Bazterekin ez zeukan  
Bazterekin iraketsa nintzen :  
Bakartasunaren oinarria.  
Ene begi-ninietan  
Argizpiaren ezinbesteko txertatzea  
Segitu duzu

**Li Bai eta Rilke** ustegabetarik  
Berriz kausitu nituenetik.  
Lehen lerroko ikuslea zinen.  
Bakartasunaren baiespena.  
Ibai urdin bat itsasora zihohan.  
Maite nuen so galdu hura.  
Omphalosa nola agertu zitzaidan  
Kontatzen nizunean  
Malkoak hazten zitzaizkizun :  
Bakartasunaren egiastatzea.  
Ulertezina. Onartezina.  
Alta,  
Bideari ekin diot oraino,  
Ene pentsa-ohiturak inarrosi ditut,  
Hautsi ditut kate ideologikoak :  
Zuk baino hobeki nork  
Zekien hori ?  
Itsasturi bilakatzen ikasi dugu :  
Bakartasunaren geografia.

*Nous avons appris à nous connaître.  
Nos langues aux sonorités si différentes  
Ne limitaient en rien l'échange  
Et la description poétique  
De nos maux.*

*Tu le savais  
J'étais incapable de vivre  
De parler,  
De marcher au pas et d'obéir :  
Prémices de ma solitude.  
Tu le savais  
J'étais cet oiseau malhabile,  
Incapable de voler,  
De réussir,  
De chanter à l'unisson, de vouloir*

*Et de dire non :  
Fondement de ma solitude.  
Depuis ma rencontre fortuite  
Avec Li Bai et Rilke,  
Tu as suivi l'inevitable fixation  
De la lumière sur la rétine  
De mes yeux :  
Tu étais aux premières loges.  
Confirmation de ma solitude.  
Un fleuve bleu s'écoulait vers la mer.  
J'aimais ce regard éperdu.*

*Le récit  
De ma découverte de l'Ombilic du Monde  
Te touchait aux larmes :  
Révélation de ma solitude.  
Incompréhensible. Inacceptable.  
Et pourtant  
Je me suis remise en route.  
J'ai secoué mes habitudes de penser.  
J'ai brisé mes chaînes idéologiques :  
Qui mieux que toi  
Le savais ?  
Nous avons appris à naviguer :  
Géographie de ma solitude.*

Se poème appartient à *La Symphonie en Bleu / Sinfonia Urdina*, écrite en hommage à Luisa Villata (1957-2004), amie poète galicienne disparue le 6 mars 2004. Cette longue poésie a une version allemande (et une autre galicienne) dont quelques extraits ont été lus à Salzbourg en octobre 2004.

## D'Aldudarrak Bideo à Kanaldude

Entretien avec Ximun Carrere

**Ximun Carrere est membre fondateur d'Aldudarrak Bideo et directeur de Kanaldude, télévision associative située au Pays basque.**

Depuis quelques années, les médias dits alternatifs se multiplient à travers l'Hexagone, grâce notamment à des volontés individuelles ou à des initiatives associatives. En tant que région détenant un potentiel identitaire incontestable, le Pays basque s'est lancé dans l'aventure, dans le but d'offrir à une population et à sa culture un moyen d'expression jusque-là quasiment réservé aux chaînes de télévision nationales.

À la fin des années 1980, un habitant des Aldudes, village d'environ 400 âmes, commence à se promener en tenant dans sa main son caméscope personnel et filme çà et là des tranches de vies. Le regard authentique qu'il porte sur le quotidien amène les gens à s'intéresser à son travail. On commence d'abord par lui demander des copies de ses sujets, puis, de fil en aiguille, on lui apporte des idées de projets à réaliser.

Au cours des années 1990, de jeunes diplômés fraîchement sortis du BTS Audiovisuel de Bayonne viennent irriguer le projet de sang neuf et d'expérience. Les programmes se multiplient, s'affinent et l'équipe se fait connaître. C'est donc logiquement qu'en 1997 l'association Aldudarrak Bideo est créée. Pour célébrer cette officialisation, nouvelle étape dans le développement d'un média local, la structure édite une cassette vidéo destinée à la vente et intègre la Fédération française des vidéos de pays et quartiers.

L'objet principal de l'association est de fournir des programmes audiovisuels se situant entre information et divertissement (tout en restant éloigné de l'infotainment des chaînes nationales). L'idée est celle d'une télévision partici-

pative, où les bénévoles s'impliquent, et qui doit donc rester adaptée à un rythme de vie associatif. Il ne s'agit pas d'envoyer quotidiennement des escouades de reporters silloner la région. Les « news » sont de toute façon déjà traitées par plusieurs médias audiovisuels, dont deux radios locales (Irrouleuiko Irratia et France Bleu Pays basque) et deux télévisions (France 3 Euskal Herria et Euskal Telebista). Le but d'Aldudarrak Bideo n'est pas d'entrer en concurrence avec eux, mais bien de traiter des infos locales à sa manière, sous la forme d'un programme hebdomadaire, où l'équipe revient sur l'actualité pour tenter de compléter, avec le recul, les news des autres médias. L'environnement, la vie sociale, économique et culturelle sont également des thèmes abordés chaque semaine ou chaque mois par les « optiques éclectiques ». Avec, toujours en ligne de mire, le désir d'intégrer aux projets les images, textes, passions et réflexions que chacun peut apporter à la communauté, afin d'assurer la diversité et la découverte dans les programmes.

Après l'édition d'une nouvelle cassette en 1998, ce projet est mis au second plan pour des raisons financières. Puis, l'association se concentre sur le captage d'événements courts, qui demandent moins de temps au montage, dans une optique d'archivage et de témoignage. En 2000, l'association veut entrer dans un univers audiovisuel plus concret et demande au conseil supérieur de l'Audiovisuel (CSA) une autorisation pour émettre (et donc être captée par les habitants des environs). Le jour où l'émission doit débiter, l'autorisation arrive par la poste, ce qui permet à Aldudarrak Bideo de diffuser ses programmes durant sept jours en octobre, à l'occasion d'une foire locale.

Une grande avancée est réalisée au niveau du contact entre le public et l'équipe de quatorze personnes, composée de techniciens et de journalistes, qui mettent pendant cette semaine

toute leur énergie dans le projet. Cette équipe continue de travailler, de réaliser des programmes événementiels et des « captas » (sujets courts), ce qui la conduit à sortir un mensuel édité en cassettes VHS, de février à octobre 2002.

Le 15 novembre, les efforts développés par la structure commencent à porter leurs fruits et la télévision Kanaldude est créée, sans l'autorisation du CSA, qui refuse deux semaines avant le démarrage de l'émission l'utilisation de la fréquence demandée (alors que le dossier était déposé depuis septembre 2001). Ne pouvant plus compter à une si courte échéance de l'accomplissement de deux ans de travail, l'association choisit un courrier au CSA, pour expliquer aux juges que le projet sera tout de même réalisé, non dans l'intention d'en faire une télé pirate, mais dans celle de tenir l'engagement de l'équipe envers le public, qui se révèle en demande de ce service local. Elle émet donc depuis la station du Jara, ce qui lui permet de couvrir une zone plus large de téléspectateurs que durant leur première expérience. Cette zone représente à peu près la taille du canton de Garazi (Saint-Jean-Pied-de-Port). Le CSA suit l'affaire de son côté mais n'intervient pas. Pendant six semaines, cinquante personnes s'investissent pour diffuser du mercredi au dimanche, de sept heures du matin à minuit. Chaque semaine, Kanaldude offre au public sept à huit heures de programmes « frais », c'est-à-dire nouveaux, et environ trois heures d'archives, les programmes qu'Aldudarrak Bideo avait glanés jusque-là. Le style des programmes s'inspire de ceux des radios associatives, avec une approche réfléchie des sujets et, forcément, le petit plus visuel. L'écho des téléspectateurs est positif, mais à la fin de l'aventure, le 28 décembre, l'équipe et le budget en ont pris un coup. La passion, l'envie, le courage sont toujours là et, en novembre 2003, Kanaldude se lance de nouveau dans la bataille, en annonçant pour fin 2004 la reprise de la diffusion, pour cette fois six mois, et une zone de couverture élargie avec d'autres émetteurs, en espérant enfin obtenir l'autorisation pour émission temporaire du CSA.

**Bixent Peltier : Comment définirais-tu Kanaldude, entre toutes les appellations données à ce type de média (télé associative, citoyenne, de proximité, de quartier, libre, locale, participative) ?**

Ximun Carrere : On a assez de mal à se définir. En basque, on dit « herri telebista », et la traduction en français englobe un peu tout. On ne fait pas de la télévision pour ailleurs, mais plutôt pour les gens que tu côtoies, que tu vois tous les jours ou presque. La technique permet d'émettre plus loin (les deux principaux émetteurs voisins couvrant une large partie du Sud-Ouest) et c'est vrai qu'on se pose des questions à ce sujet.

**B. P. : Par exemple, si avec la Télévision Numérique Terrestre (TNT), une chaîne de télé associatives est créée, Kanaldude pourrait fournir des programmes, voire assurer un décrochage local ?**

Ximun Carrere : Le problème qui se pose est technique. Les décrochages numériques locaux seront placés sur les points hauts, pour toucher le plus grand nombre de foyers (et pas le plus grand territoire). Le résultat, c'est que le local va pouvoir être capté jusqu'au Sud-Est de la France, ce qui ne représente plus une échelle de proximité. Et de toute façon, les groupes de presse régionale vont vite se jeter sur ces émetteurs pour y diffuser leurs télé locales, qui deviendront sans doute les NRJ audiovisuels. Ici, on est plus intéressés par les canaux analogiques qui vont être libérés grâce à la TNT, parce que c'est une étape plus raisonnable pour nous, et par rapport au public, qui devra se procurer du matériel supplémentaire pour la TNT.

**B. P. : Est-ce que tu as une idée du point de vue des autres médias dits alternatifs ici (TV Pi, Baiona TV) ?**

Ximun Carrere : Oui, TV Pi a une logique purement commerciale, et Baiona TV, qui est une association, se rapproche plus de notre projet. Des partenariats peuvent réellement être envisagés avec cette structure, parce qu'on a davantage de points communs quant à l'utilisation du média.

**B. P. : Pour le financement, comment fonctionnez-vous ?**

Ximun Carrere : Les subventions viennent avec les projets. Pour l'instant, celui de la télé locale n'est pas financé, mais par exemple, pour notre émission de six semaines en 2002, on a reçu une subvention européenne qui nous a permis de financer la moitié du projet. Ensuite, sur des projets précis, comme des collaborations avec une télé de Navarre, on travaille avec le fonds Aquitaine-Navarre qui nous aide un peu. On a également une subvention de fonctionnement du conseil général (2 200 €) depuis deux ans et une autre de l'Institut culturel basque. À présent, notre but est d'entrer en partenariat de façon durable avec la communauté de communes, ce qui sera une étape clé pour la réalisation du projet de télé locale.

**B. P. : Envisagez-vous de diffuser de la publicité, et si oui, à quelles fins ?**

Ximun Carrere : Pour nous, qui sommes dans une logique de promotion d'un territoire dans ses aspects sociaux, économiques et culturels, il nous paraît bénéfique de valoriser les savoir-faire locaux et de faire évoluer l'image des petites entreprises. Donc, dans cet esprit-là, oui, nous accepterons la publicité. Mais la pub où on montre une jolie femme pour vendre une voiture, non, ça ne nous intéresse pas. Il faut rester cohérent, être capable d'expliquer notre démarche, parce que le public va comparer, et il zappe facilement.

**B. P. : Les médias de proximité sont parfois critiqués pour leur participation à un possible repli identitaire. Penses-tu que la langue et l'identité basque favorisent davantage le partage que l'enfermement ?**

Ximun Carrere : Si une culture est riche, l'échange est possible. L'uniformisation le rend par contre impensable. Au-delà des débats sur la langue et la culture, on considère que c'est un patrimoine, qui nous appartient, qui est en nous, et qui vit et évolue chaque jour, et qui ne peut être que source de richesses. Le repli... On dit bien que les télé locales sont des télé miroirs, et, oui, c'est pour ça qu'elles existent et se développent. Si tu montres tout le reste du monde sans penser à ce qui se trouve à côté de

toi, tu ne fais rien de nouveau, tu imites juste les chaînes nationales. Regarde comment les gens essayent de s'identifier à la télévision, qui ne fait que leur montrer une réalité qu'ils ne connaissent pas, avec paillettes, promo à gogo et vie de star... Les mêmes visages des présentateurs, les mêmes invités, les mêmes discours. Pour moi, c'est ça l'enfermement et la standardisation. Après, tout est en réalité question de moyens. Si on accuse les télé locales de ne traiter que du local, c'est aussi parce qu'un tournage de trois semaines au Mali pour un documentaire est impossible à financer pour ce type de média. Ensuite, au niveau pratique de la langue basque, il y a environ 40 % de basophones sur le territoire à couvrir (à peu près 24 000 personnes), et ce chiffre va en diminuant. En tant que média dédié à la population locale, on se doit de faire une place à notre langue, pour la faire perdurer, mais aussi pour le public en demande aujourd'hui. Avec Kanaldude, 80 % des programmes étaient en basque, mais notre intention n'est pas de faire une télé exclusivement en langue basque. C'est pour cela qu'on essaye de sous-titrer un maximum de sujets, pour n'écarter personne, et les projets de chacun sont toujours les bienvenus.

**B. P. : Avez-vous eu des éléments concernant l'audience du public lors de vos diffusions ?**

Ximun Carrere : On a fait faire une enquête par le BTS Action-Co de Saint-Anne à Anglet. Sur un panel de 140 personnes réparties sur une quinzaine de villages : 98 % connaissent le projet, 88 % ont regardé les programmes et environ 70 % ont regardé Kanaldude au moins deux fois par semaine. Le public était donc au rendez-vous et ça ne peut que faire plaisir, même si on doit travailler à plus long terme, pour faire passer le syndrome de la nouveauté.

Propos recueillis par Bixent Peltier

Bixent Peltier est un ancien étudiant en gestion culturelle à Dijon. Actuellement, il est projectionniste de cinéma à Orthez.

**Berger-éleveur transhumant « sans terre » en montagne basque**

Anne Moneyron

En 1982, je découvre littéralement le Pays basque et j'ignore à cette époque tout de ce que l'on nomme « l'identité basque », bien que pour ma part, je préfère parler de culture plutôt que d'identité. En effet, cette notion d'identité est trop floue. Elle minimise la complexité de la réalité, caractérise une pensée figée, ce qui n'est pas le cas, me semble-t-il, de la culture basque. Ma venue dans cette région était motivée par la possibilité de reprendre une formation de technicien agricole. Cette formation (BTS<sup>1</sup>) dure deux ans et comprend un stage pratique sur une exploitation agricole. Durant la première année de formation, au cours de ballades et de rencontres, j'apprends que des « bergers sans terre » pratiquent la transhumance. Ayant été bergère transhumante dans le Sud-Est de la France durant plusieurs années, cela m'intrigue. Les responsables de la formation me disent que mon idée d'aller faire un stage pratique en estive chez un « berger sans terre transhumant » n'est pas la meilleure qui soit. Ce mode de production est loin de faire partie des archétypes d'une agriculture digne de ce nom. Peu importe, je n'ai aucune envie de passer deux mois sur une exploitation vaches allaitantes / maïs, encore moins élevage de porcs en batterie. C'est ainsi que je fais mon stage pratique, de juin à septembre 2003, en Pays basque, au-delà d'Esterrençuby, chez Ttale et sa famille, bergers sans terre.

**Ttale, Janine, Extebe, Amaya, une famille de transhumants en montagne basque**

Je rencontre une première fois Ttale, et lui dis mon souhait de venir faire mon stage pratique sur son « exploitation ». Au début, il n'est pas très partant, étant donné les conditions de vie au « cayolar<sup>2</sup> ». La promiscuité, déjà importante pour eux, fait qu'accepter une personne étrangère à la famille, cela demande à être réfléchi. Finalement, quelque temps après, il me fait savoir qu'ils sont d'accord. Je vais donc vivre et travailler au cayolar, durant les trois mois de l'été 1983, avec eux.

Ttale est berger sans terre depuis huit ans, fils d'agriculteurs de Suhescun, près de Saint-Jean-Pied-de-Port. Janine, sa femme, est fille d'agriculteur de Pagolle, en Soule. À cette époque, ils ont deux enfants, Extebe, l'idole des bergers en estive, et Amaya, un an et demi, qui va faire ses premiers pas cet été-là en montagne. C'est dur d'apprendre à marcher dans les pentes ! Pour pouvoir monter en estive avec leurs enfants, il leur a fallu demander une dérogation qu'ils n'ont obtenue qu'avec beaucoup de difficultés. Pourtant Ttale, ancien prêtre, et Janine, ayant suivi des études secondaires, sont certainement à même d'assurer la scolarisation de leurs enfants en très bas âge.

Ils estivent à « Kontrasaro », estive située en pays de Cize, depuis six ans. La concession n'est faite qu'à titre de simple tolérance pour une durée de neuf ans. Selon



© Photo Anne Moneyron.

tri et un couloir de traite couvert. Il a également creusé un saloir en contrebas du cayolar. Dans ce contexte de précarité que vivent les « sans terre », malgré une installation très difficile et des conditions de vie et de travail pénibles, Ttale et Janine font partie de ces personnes qui ont choisi ce mode de vie et qui ne le renient pas. Néanmoins, à cette époque déjà, ils demandaient que leur mode de travail, en tant que double transhumant, c'est-à-dire l'été en montagne et l'hiver sur des parcours ou des locations d'herbe, soit reconnu de l'administration. En effet, leur activité n'entre pas, *a priori*, dans une catégorie référencée, leur statut d'exploitant agricole « sans terre » n'est que difficilement reconnu du fait de l'inadaptation des dispositions réglementaires aux systèmes d'élevage des « sans terre ».

#### Berger sans terre aujourd'hui ?

En 1984, je notais dans mon rapport de stage à propos de Ttale et Janine : « ce sont aussi et surtout des agriculteurs conscients de l'ambiguïté de leur situation : ils ne vivent que de l'élevage, mais ne sont pas considérés comme des agriculteurs à part entière ».

En 2002, vingt ans après, à la demande de l'association des bergers sans terre des Pyrénées-Atlantiques, une commission d'enquête est désignée. Cette enquête, menée par le COPERCI<sup>1</sup>, a pour mission « d'étudier la faisabilité des demandes de l'association des bergers sans terre du Pays basque portant sur (I) la reconnaissance de leur

une tradition qui remonte au 19<sup>e</sup> siècle, les terres indivises des communes de montagne sont regroupées en « commissions syndicales » de vallée pour gérer l'ensemble des terres collectives. Au Pays basque, les trois commissions syndicales les plus importantes sont celles du pays de Cize, du pays de Soale et de la vallée de Baïgorry. Chacune a ses propres usages et règles de fonctionnement. En pays de Cize, un berger transhumant peut acheter un cayolar. Ainsi, le cayolar peut appartenir au berger, mais le terrain sur lequel il se trouve appartient au syndicat. Les deux tiers des éleveurs ovins des Pyrénées-Atlantiques transhument en estive l'été, soit environ 700 éleveurs. Pour les bergers sans terre du Pays basque, la période de transhumance s'étire de la mi-mai à la mi-novembre, soit cinq à six mois contre deux à trois mois pour les éleveurs.

Depuis son arrivée, Ttale a dû reconstruire le cayolar, faire un parc de

qualité d'exploitant agricole, (II) la possibilité de déclarer le cayolar en tant que siège de l'exploitation et (III) l'accès aux aides publiques dont bénéficient les agriculteurs de montagne en général ». Les inspecteurs mandatés par le ministère de l'Agriculture<sup>4</sup>, après avoir étudié point par point la spécificité du mode d'exploitation du système des « sans terre », reconnaît que ce mode d'élevage transhumant, bien qu'ayant évolué, ne semble toujours pas correspondre au « régime statutaire et [aux] critères d'octroi des aides publiques attachés aux modèles de production dominants<sup>5</sup> ».

Néanmoins, ce travail d'enquête de terrain, mené conjointement avec le service des affaires juridiques du ministère compétent, conclut : « (I) les caractéristiques de leur activité permettent de qualifier les bergers sans terre d'exploitants agricoles au sens de l'article L 311-1 du code rural ; la définition donnée par le régime de protection sociale permet de qualifier les bergers sans terre d'exploitants agricoles (op-cit) ; (II) que les bergers sans terre soient propriétaires ou locataires, le cayolar peut être le siège de l'exploitation sous certaines conditions » (citées dans le rapport). Quant aux indemnités octroyées à l'élevage de montagne (III), les principales lui sont accessibles. Par contre, pour certaines d'entre elles, liées à l'usage et à la propriété de la terre, si l'existence de baux verbaux permet au berger de faire une déclaration de surface, par le fait même que le berger sans terre se déplace avec son troupeau en utilisant des parcours, « une déclaration du temps passé sur différents prés n'est pas possible » (op-cit).

#### Épilogue

Cet article se veut simple témoignage d'une courte expérience de transhumance en Pays basque, chez des bergers « sans terre ». Depuis, je n'ai jamais revu Ttale, Janine, Extebe et Amaya. Je sais qu'ils sont toujours bergers-éleveurs transhumants, militants pour la culture et la langue basques, mais aussi pour la reconnaissance des bergers-éleveurs transhumants. Je me permets de vous offrir ces photos qu'ils m'avaient données en 1983.

Après avoir été bergère transhumante dans les Alpes et la Crau, ce qui m'avait intéressée à cette époque en allant chez Ttale et Janine, c'est que des « bergers sans terre » vivent dans les différents massifs et Piémont français, que leur existence est peu connue, que leur système d'élevage reposant sur le déplacement n'est pas reconnu en tant que pratique agricole à part entière.

Et aujourd'hui, je me demande si nous ne pourrions pas considérer le savoir du transhumant, « savoir du déplacement de pente », comme une part de notre patrimoine immatériel ?

septembre 2004

1. BTS : brevet de technicien supérieur.

2. Cayolar : cabane du berger en estive.

3. COPERCI : comité permanent de coordination des inspections.

4. Plus exactement ministère de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche et des Affaires rurales.

5. Rapport du COPERCI, décembre 2002, p. 3.

## Brève rencontre à Arcangues

Gérard Prémel

Arcangues est une petite commune de 2 850 âmes, dans la province du Labourd « dont Biarritz est la banlieue », ainsi que se plaisent à dire ses habitants. C'est à Arcangues qu'a été créée, en 1985, sous l'impulsion d'un *pelotari* renommé, défenseur de l'identité régionale, la première Ikastola (formation primaire immersive en langue basque) d'Iparralde, le Pays basque Nord. Le bourg à proprement parler se résume, au sommet d'une colline, à l'église, l'école, la mairie, un préau communal, le fronton (le terrain de pelote basque), une fontaine, un restaurant et quelques maisons. Au pied du cimetière en terrasses qui s'étage sur le flanc sud-ouest de la colline (où nombre de plaques sont rédigées en basque) s'étend un vaste terrain de golf, l'un des subterfuges par lesquels le châtelain local, héritier de la seigneurie d'Arcangues et principal propriétaire foncier de la commune, a bloqué son urbanisation. La population se répartit donc pour l'essentiel dans les hameaux et zones d'habitat qui se sont établis sur tout le territoire, le long des voies de communication, au gré des opportunités foncières.

C'est dans l'un de ces « quartiers » d'Arcangues, chez Danielle et Joël, que la rencontre aura lieu. Danielle est une fille du pays ; elle a parlé basque avec *amatxi* (la grand-mère), mais c'est en français qu'elle a été élevée dès sa sixième année lorsque ses parents ont décidé de quitter le Pays pour aller travailler dans la région parisienne. Et c'est dans la région parisienne qu'elle grandit, fait ses études, devient ergothérapeute, puis rencontre Joël, un collègue « kiné », avec lequel elle se marie. À la naissance du second enfant (vingt-cinq ans après « la coupure »), le couple décide de venir s'installer à Arcangues, le pays de la grand-mère. C'est là qu'ils vivent depuis une quinzaine d'années. Dès les premières années de ce retour, Danielle suit des cours de basque pour adultes, organisés par EAK, émanation de l'ensemble du mouvement culturel basque. Joël quant à lui s'intègre dans la société locale et noue des relations durables avec les acteurs du renouveau culturel basque. C'est d'un commun accord que tous deux choisiront pour leurs deux fils une école publique bilingue (*Eskola Ikas-bi*), où l'on enseigne le basque par immersion à mi-temps. Ainsi les fils apprendront-ils au père à compter en basque, et ne manqueront pas de le reprendre lorsqu'il s'essaiera à construire des phrases... Et ainsi la mère renouera-t-elle le fil rompu de sa culture pour accompagner ses fils. Lors des cours pour adultes de l'Institut culturel, Danielle a participé à des stages linguistiques intensifs, entre autres auprès du berger bascofonne et ancien prêtre de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la compagnie duquel Anne Moneyron un peu plus tard effectuera le stage professionnel d'éleveuse qu'elle évoque dans ce même numéro. Si Anne Moneyron n'a retenu aucun des termes basques utilisés par le berger dans l'exercice de son métier, Danielle en revanche évoque avec un plaisir teinté de nostalgie son *ardia* (brebis) préférée et son très honorable *gasna* (fromage).



Jeunes locuteurs basques © Institut culturel basque.

C'est sur la terrasse de leur maison que nous rejoignons trois de leurs amis : Filgi C., président pour le Pays basque Nord de la fédération des Ikastola Seaska, puis Jean-Marc C. et Félix M., anciens parents d'élèves d'Ikastola Seaska (*seaska* : le berceau, fédération associative créée au nord des Pyrénées par le mouvement basque en 1969 pour donner vie aux écoles immersives de langue basque ; équivalent de Diwan en Bretagne) ; plus tard le fils de Félix, Antton, qui a été scolarisé en basque et qui vient de terminer une licence de sociologie, viendra se joindre à nous.

Filgi rappelle que les Ikastola ont été créées en Pays basque Sud bien avant Seaska et qu'il existe une Confédération des Ikastola depuis de nombreuses années. Cependant, c'était une association de droit espagnol jusqu'à il y a deux ans. La création d'Euskal Herriko Ikastolen Konfederazioa-EHIK, un groupement de droit européen (AEIE : Association Européenne d'Intérêt Économique) a permis de fédérer les pratiques scolaires associatives de l'ensemble de l'aire culturelle basque et de développer des projets communs et novateurs, particulièrement sur le plan pédagogique. Cette fédération de compétences et d'objectifs permet d'avoir une stratégie de formation des maîtres basée sur la sélection de stagiaires, en fonction des postes à pourvoir sur une perspective de cinq ans. Seaska est par ailleurs impliqué dans le développement d'un institut commun aux cinq formations associatives en langues régionales de l'Hexagone : les Calendrettes occitanes, l'école Bressola en Catalogne française, ABCM l'alsacienne, notre Diwan et Ikastola Seaska. « *Le grand pari, dit-il, c'est de sortir d'une image d'école pour la minorité – minorité militante pour Seaska, élitiste pour Bressola, assez militante et un peu élitiste pour Diwan, et de conférer à l'enseignement en langue régionale une image populaire.* » Filgi recense trois points communs à ces cinq formations régionales : « *La volonté de donner toute leur place aux langues minoritaires de l'Hexagone, qui sont en réalité des langues régionales européennes ; le sens de l'innovation pédagogique ; et le refus du formatage jacobin de l'actuelle Éducation nationale.* » À cet égard, Filgi se réjouit de la collaboration avec Diwan sur les problèmes de formation dans le primaire et de formation continue. « *J'ai bon espoir, dit-il, que s'instaure aussi une collaboration fructueuse sur les questions de formation secondaire, maintenant qu'un vrai dia-*

logue s'est renoué entre Diwan et nous – Parce que le contact avait été rompu ? – Il avait été rendu très difficile par l'épisode de la négociation instaurée entre l'équipe d'Andrew Lincoln et Jack Lang, alors ministre, en vue de l'intégration de Diwan dans le giron de l'Éducation nationale. Nous estimions que la pérennité du système immersif n'était pas assurée par la charte qui avait alors été signée, et encore moins le contrôle démocratique des parents d'élèves, face au contrôle bureaucratique d'une telle administration. Mais au-delà de ces divergences stratégiques, nous vivions doucement la rupture d'un front associatif et interculturel commun, et encore plus mal la façon dont nos demandes d'informations et de concertation étaient ignorées, bottées en touche par l'administration française. La suite des événements a montré que les Basques n'avaient pas tort de se méfier, ainsi qu'un grand nombre de Bretons et d'ailleurs. Aujourd'hui, tout va bien entre les Bretons et les Basques, et les relations sont redevenues excellentes entre Seaska et Diwan. Nous sommes pleinement en accord sur le fait qu'enseigner nos langues régionales, ce n'est pas seulement enseigner le breton ou enseigner le basque, c'est aussi une autre manière d'enseigner. »

Félix, qui est originaire de l'intérieur des terres – et dont l'épouse est « française » –, a toujours parlé basque avec ses parents. Il a ensuite parlé basque avec ses fils dès leur plus jeune âge et continue à le parler avec eux maintenant qu'ils ont respectivement 17 et 21 ans. Son épouse, entre les cours du soir de l'AEK et son immersion dans ce milieu bascophone, s'est d'autant mieux acculturée que la famille est parfaitement bilingue. Les deux fils sont passés eux aussi par l'école Seaska, mais si le premier a connu celle d'Arcangues, la première construite en Iparralde, le second n'a connu que celle de Biarritz, plus grande, mieux équipée, construite par la municipalité en 1992 pour répondre à l'accroissement de la demande. Félix se plaît à dire qu'il appartient à la deuxième génération des parents d'élèves de Seaska. Et que lui et ses fils sont *euskaldun* (« vrais Basques » : ceux qui possèdent la langue). Au cours de la discussion qui s'engage, mes interlocuteurs insistent sur le fait que s'engager pour le développement de l'enseignement en basque, premier maillon d'une vitalité culturelle durable, c'est s'engager dans les enjeux de la démocratie locale. Joël décrit alors avec humour la surprise horrifiée d'élus ou responsables politiques locaux (donc basques) de droite devant la découverte de ses mauvaises fréquentations : « Vous fréquentez les Basques ? Vous ! ? ». Mais Félix, aussi bien que Jean-Marc et Filgi, pensent que cela ne suffit pas, et qu'il faut aussi occuper le terrain économique et social. Ainsi Félix est-il responsable d'une entreprise de 240 salariés (fabrication de sièges) à Hendaye, fonctionnant sur une base coopérative d'actionariat ouvrier, investie dans l'économie locale. « Dans notre entreprise, dit-il, le basque est la langue de communication interne, et à l'externe on utilise la langue aussi souvent que possible. Par ailleurs, nous apportons notre aide aux écoles basques, et nous ne sommes pas les seuls... » Entre autres exemples, la société Herrikoa, qui est une Société d'investissement économique locale du même modèle que les Cigales, propre au Pays basque français, fonctionne en basque ; le Crédit Mutuel et le Crédit Agricole produisent des chèquiers en langue basque ; plus récemment, ELB, syndicat des paysans basques rattaché à la Confédération paysanne, a décidé de créer, avec un appel au soutien populaire, une contre-chambre d'Agriculture, et donc, forcément, bilingue...

À ma question : « En dépit de ce dynamisme, entend-on chez vous comme chez nous, au sujet de la langue, des objections du genre ? "À quoi ça sert d'apprendre le basque ? L'anglais c'est bien plus utile" ? », la réponse est claire : « C'était un propos fréquent dans les années 1970-1980. Il est en grosse régression, on l'entend de moins en moins. L'intégration européenne y est sans doute pour quelque chose : des entreprises du Pays basque ibérique s'installent ou investissent de ce côté de la frontière, qui n'est plus désormais une barrière. Et la revendication de la langue est désormais massivement assumée, y compris par la majorité de la classe politique du Pays basque français. Ainsi, 70 % des élus, équivalant à 70 % de la population, sont en faveur de la création d'un département Pays-Basque, regroupant les trois provinces d'Iparralde : le Labour, la Basse-Navarre et la Soule... »



Titres de la presse basque © Institut culturel basque.

Jean-Marc, outre qu'il est lui aussi un ex-parent d'élève d'Ikastola, a quelque temps été un militant de la composante la plus radicale du mouvement basque nord (IPARE-TARAK) et a connu la répression (entre autre, un séjour de trois mois de préventive à Fresnes en 1981, soldé par un non-lieu). Tout en assumant pleinement son engagement d'alors, il condamne la lutte armée et l'usage de la violence dans le contexte européen d'aujourd'hui. Il considère désormais que le combat pour le respect et le droit à la vie des identités régionales est un combat global, à la fois culturel, politique et économique. Et que c'est à l'ensemble de la société – et non à une minorité agissante – de prendre en charge l'ensemble de la revendication culturelle. « En ce qui concerne le contrôle de la scolarisation, dit-il, il nous paraît normal que l'école appartienne aux parents et que, par conséquent, seuls les parents puissent être membres de l'association Seaska. Cela évite les conflits de pouvoir et le risque de voir la scolarisation des enfants récupérée par des enjeux idéologiques extérieurs à la question de la formation des enfants. Cela n'empêche pas les ex-parents de former une grande famille – réseau de soutien et communauté d'idées – qui se manifeste sur le plan culturel, sportif, festif, de toutes les manières possibles, ce qui bénéficie à l'école, y compris financièrement. »

Antton, le fils aîné de Félix, qui a passé sa licence de sociologie à Bordeaux, est un parfait bascophone. Il envisage de faire l'IUFM pour être enseignant et pouvoir dispenser un enseignement bilingue dans l'école publique (Iskas-bi). Comme je demande si ce n'est pas une perte pour l'enseignement immersif d'Ikastola, Filgi me répond, avec l'approbation d'Antton : « Pour l'instant, il n'y a pas de pénurie d'enseignants dans la filière Seaska, alors nous croyons judicieuse l'intégration, dans l'enseignement public, de bons bascophones, comme Antton, dont on sait qu'ils seront aussi de bons enseignants. Nous n'opposons pas systématiquement Seaska à l'école publique, dans la mesure où celle-ci s'ouvre à la langue régionale. » Si les copains d'Antton passés comme lui par Seaska (de la maternelle au collège) ont, dans leur majorité, poursuivi leurs études secondaires

ou supérieures en français (quelques-uns seulement les ont poursuivies en Euskadi), ils n'en constituent pas moins, eux aussi, une grande famille restée très soudée : « On est une soixantaine, dit-il, à se retrouver assez régulièrement dans les fêtes, au rugby, à la pelote... Ça ne vient pas seulement du ciment qu'est la lutte pour la défense de notre culture, ça tient aussi à la nature du rapport entre les élèves et les enseignants à Ikastola, complètement différent du rapport enseignant / élève dans le public. En fait, c'est ça qui nous a dépassés le plus quand on est arrivés au lycée. Par exemple, à Ikastola, enseignants et élèves se tutoient alors que là, attention ! : "Ici Monsieur on vouvoit le professeur." Mais il n'y a pas que ça. Par exemple, jusqu'en terminale, on était quatre dans ma classe à venir d'Ikastola ; on était les seuls à poser des questions aux profs, on était les plus participatifs. Et puis il y a quelque chose de plaisant à connaître les deux langues. Ça jongle, on joue avec les mots, on est plus inventif dans le chahut, par exemple, dit-il en riant, la pratique du basque dans le cours de français et du français dans le cours de basque... » Anton, qui a été moniteur en centre aéré avec des gamins de neuf ans et qui a pu mesurer, dans certaines circonstances, l'impact que pouvait avoir sur les enfants l'usage des deux langues (il donne l'exemple du petit abandonnique inconsolable qui se calme en entendant des paroles où il reconnaît la langue que parlait sa grand-mère) n'a pas seulement une vocation d'enseignant. Il a surtout, à travers son projet de devenir enseignant, une vocation de **transmetteur**.

Et c'est à la **transmission** de ces biens irremplaçables que sont la culture et la langue que nous levons notre verre pour boire le délicieux Txakoli, ce petit blanc du terroir de Getaria en Biscaye, si frais dans la bouche et si chaud dans le gosier. Plus tard, nous goûterons à l'Irouléguy, un rouge gouleyant et bien charpenté de Basse-Navarre, autrement dit de ce côté-ci des Pyrénées... Au sud, face à nous, se déploient les contreforts montagneux qui vont de Hartzamendi à l'est au plateau du Larrun à l'ouest, et plus à l'ouest encore, au-dessus d'Irun et de Fontarabie, juqu'au Jaizkibel. Filgi m'apprend que les pommes de par ici sont les meilleures de la région. Je lui dis – parce que soudain ça me paraît tellement évident – qu'un Breton ne peut pas se sentir étranger dans un pays où les pommes sont bonnes.



Mairie du Pays basque  
© Institut culturel basque.

## La ville où j'ai appris à marcher

Paul Ricœur

Je suis touché, au-delà des mots, de votre accueil et de vos paroles qui m'aident à garder, à la fin de ma vie, le sens de la longueur du temps en même temps que celui de la brièveté de la vie et de la persistance du sens. Je voudrais vous dire ce que je dois à la ville de Rennes.

Je dirais pour commencer très simplement, c'est presque une plaisanterie, que c'est d'abord la ville où j'ai appris à marcher. Je suis arrivé ici, orphelin de mère et peu de temps après de père, recueilli par mes grands-parents paternels qui habitaient Rennes. Mon grand-père était chargé de pouvoir du trésorier général et habitait le boulevard de Sévigné. Je parlais, tout à l'heure, d'autres quartiers de la ville.

Donc, j'ai appris à marcher et, dès l'âge de neuf ans, j'ai appris à marcher dans les études, dans les écoles.

J'ai été au « petit lycée », puis au « grand lycée », le lycée de Rennes. J'ai passé treize années, depuis les années primaires jusqu'à la Khâgne – les classes préparatoires – d'où je suis passé directement à la faculté des lettres, place Hoche. Là, j'ai été assidu non seulement des cours, mais de la bibliothèque que j'appréciais. La marche a donc été d'abord vers et dans l'école jusqu'à la fin de mes études de licence, avant d'obtenir du recteur de Rennes une bourse pour préparer l'agrégation à Paris.

Auparavant, j'ai enseigné la philosophie à Saint-Brieuc, aux lycées de garçons et de filles, alors séparés. Je me souviens d'avoir accompagné mes élèves à Rennes, pour les oraux du baccalauréat. Je garde un souvenir heureux d'innombrables promenades au Thabor. J'ai reçu encore récemment le témoignage de ma première bonne élève au lycée de filles de Saint-Brieuc, en 1934. C'est aujourd'hui une dame âgée comme moi, plus jeune seulement de quelques années. Elle me rappelait comment nous préparions l'oral au Thabor, sous les ombrages de ce grand arbre qui tenait avec des haubans. Je ne sais pas s'il y est encore... Puis l'Orangerie... tout cela était merveilleux.

Puis j'ai appris à marcher dans la ville. Pour moi, la ville, cela a été rapidement la découverte de la diversité des quartiers, car il s'est trouvé que mon amie d'enfance, qui devait devenir ma femme, habitait rue de l'Alma prolongée. À l'époque, on appelait « rue de l'Alma prolongée » cette partie de la rue de l'Alma, au-delà du boulevard Jacques-Cartier. Maintenant, il y a une ville entière au-delà. Nous allions dans les champs, à quelques centaines de mètres de la maison de ma future femme où je suis revenu voir mes beaux-parents jusqu'à leur décès dans les années 1965.

C'est comme cela que j'ai découvert ce que c'était une ville, en allant d'un quartier à l'autre : quartier bourgeois où mon grand-père habitait boulevard de Sévigné et ce quartier plus populaire de la rue de l'Alma.

Non seulement les quartiers mais aussi les genres de vie étaient différents, car l'apprentissage d'une ville, c'est de découvrir d'abord que c'est l'endroit où, à la fois, on travaille et l'endroit où l'on habite. C'est le lien de l'habiter et du travailler qu'assure d'abord la ville. La ville assure la circulation des personnes mais aussi des professions.

J'ai découvert, par la famille de ma femme, un métier admirable, si proche du mien en

un sens, celui de typographe exercé à ce qui était d'abord *Ouest-Éclair* et en particulier ce milieu anarcho-syndicaliste du livre qui est resté plus ou moins cela.

J'ai appris beaucoup de choses par la fréquentation de l'*Ouest-Éclair*. Je me rappelle aller prendre les nouvelles le soir qu'on affichait sur de grands panneaux qu'on mouillait avant d'y écrire à la craie. On attendait que la couleur blanche de la craie sorte de l'eau.

C'est là que j'ai fait, dans ce hall de *Ouest-Éclair*, mon apprentissage politique. D'abord mes premières indignations : l'affaire Seznec. J'ai vu que l'on en reparle encore dans les publications présentes. Indigné, j'étais pour Seznec (il y avait l'affaire de la machine à écrire de Quemener ; une affaire très compliquée). Et puis aussi, l'exécution à New York de Sacco et Vanzetti. Ma première grande indignation politique. Des anarchistes italiens qui ont été, à tort ou à raison, condamnés et exécutés.

J'ai découvert que c'est par l'indignation que l'on entre dans la question politique et dans le côté social de la question politique. Que l'on s'indigne, d'abord dans la famille, des partages illégaux, des punitions excessives, des choses comme cela, on s'indigne de l'injustice sociale, du mépris, car la justice s'accomplit dans l'estime. Et c'est le déni d'estime qui est le fond de l'injustice et c'est par l'indignation qu'on entre dans la question même de la reconnaissance comme justice reconnue, partagée.

Je ne dois pas oublier ce qu'il y a aussi dans une ville : le cimetière. Le cimetière, je me rappelle, c'est comme une image fondatrice pour moi, la Toussaint avec les armées de parapluies noirs ouverts. Moi aussi, j'ai pris le chemin du cimetière du Nord où sont les miens et ceux de ma femme. Le lien des générations, les vivants et les morts, c'est aussi la société, c'est aussi la ville.

Puis, voilà la guerre. Je suis parti pour six années.

Une année de drôle de guerre et cinq années de captivité où j'ai appris dans les livres que la véritable Allemagne n'était pas du côté de mes gardiens mais du côté des livres que j'ai lus, parcourus, toute la littérature allemande pendant cinq ans.

Cela m'a beaucoup servi quand j'ai été nommé en 1948 à l'université de Strasbourg où la moitié des étudiants avaient été soldats allemands puisque, ne l'oubliez pas, l'Alsace avait été annexée et donc ils étaient plein d'incertitudes, de remords. Est-ce que l'on peut encore lire de l'allemand ? J'ai dit oui. J'étais, à cette époque-là, spécialiste de la philosophie allemande. Cette expérience de guerre, de reconnaître dans l'ennemi l'ami possible, est préservée dans cette relation vacante par des livres.

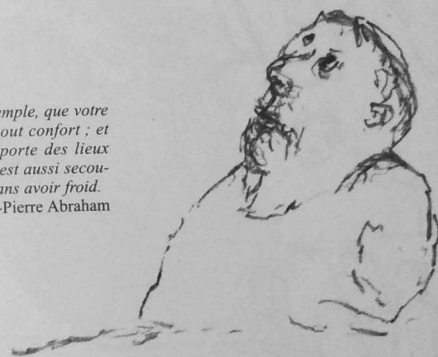
Pendant que j'étais absent, ma femme était ici, avec trois enfants, faisant les courses, cherchant le ravitaillement, du lait, du beurre. Je lui garde un respect infini pour avoir porté la famille en mon absence, pendant cinq années. Nous avons continué de fréquenter la ville avec ses parents, sa famille, jusqu'à leur décès. La ville de Rennes est aussi pour moi, je l'ai dit tout à l'heure en commençant, la ville où j'ai appris à marcher physiquement, marcher dans la ville, dans l'école, dans l'université, dans les quartiers, dans les professions, dans les métiers que je respectais, que j'adorais. Je dirais que c'est la ville où j'ai appris à vivre.

Paul Ricoeur, ancien Rennais, est un des plus grands philosophes de notre temps. Il a reçu en 1999 le prestigieux prix Balzan pour la philosophie. Parmi ses œuvres récentes, on citera *Le Juste* ; *La mémoire, l'histoire et l'oubli* et *Parcours de la Reconnaissance*. À l'occasion d'une réception donnée par Edmond Hervé à la mairie de Rennes en l'honneur de Paul Ricoeur, Yann Le Meur a rencontré le philosophe et lui a offert le numéro 16 d'*hopala* ! Paul Ricoeur a aimablement accepté que soit publié dans les colonnes d'*hopala* ! le texte de son allocution, dont la transcription, revue par ses soins, a été faite par les services de la ville de Rennes.

## François Dilasser

*Je crois bien, par exemple, que votre peinture est dénuée de tout confort ; et désarmée ; qu'elle comporte des lieux sauvages ; mais qu'elle est aussi secourable et que j'y campe sans avoir froid.*

Jean-Pierre Abraham



Personnage, crayon.

### Quelques expositions :

- 2004 : Fondation d'entreprise pour l'art contemporain, Caisse d'Épargne Midi-Pyrénées, Toulouse, et publication de *Journal hors temps*, éd. Le Temps qu'il fait & Pèlerines ;
- 2003 : galerie Frédéric Giroux, Paris ; galerie La Navire, Brest ;
- 2001 : L'Art dans les chapelles, chapelle Saint-Nicolas (pers.) ;
- 1995 : galerie Montenan, Paris ; Les Régentes, galerie La Navire, Brest (pers.) ;
- 1994 : galerie Pro Arte, Freiburg (RFA) et Foire de Cologne (groupe) ;
- 1993 : château de Kerjean, déc. 1993 - janv. 1994 (pers.) ;
- 1991 : collections de la BNP, école nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, mars-avril (pers.) ;
- 1987 : Gallery K, Washington (pers.)...

### Bibliographie (non exhaustive) :

- Jean-Pierre Abraham, *Lettre à François Dilasser*,

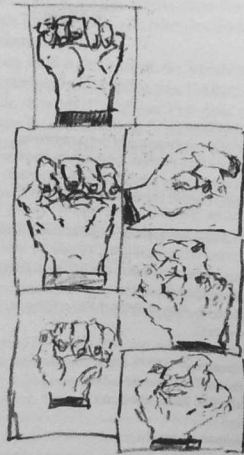
- Le Temps qu'il fait, Cognac, réédition 2003, tirage limité ;
- Antoinette Dilasser, D., éd. Le Temps qu'il fait, 2003 ;
- Jean-Marc Huitorel, *Dilasser*, éd. L'état des lieux, 1990 ;
- *Chez François Dilasser*, entretien avec Charles Juliet, L'échoppe, Paris, 1999 ;
- René Le Bihan, *Dilasser*, éd. Palantines, Quimper, 1999 ;
- *François Dilasser*, catalogue de l'exposition au musée Hébert, La Tronche-Grenoble, 1996.

Les paragraphes de ce dossier sont extraits de l'ouvrage d'Antoinette Dilasser, D. (Le Temps qu'il fait, 2003), sauf la citation de Dilasser ci-dessus tirée de la *Lettre à François Dilasser* de Jean-Pierre Abraham (Le Temps qu'il fait). Les autres paragraphes en italique sont des propos de François Dilasser rapportés par Antoinette Dilasser dans son ouvrage. Diplômée de l'école des Chartes, Antoinette Dilasser est l'auteur de *Nadar* (avec Jean Prinnet, Payot, 1966) et du *Passage* (Julliard, 1993). Elle a également collaboré à l'édition des *Œuvres* de Rabelais (CNRS).



« ... ma main que je dessinais, qui était une réalité du monde extérieur, devenait quelque chose d'aussi réel, mais qui n'était plus une main, qui était une peinture. De la peinture. »

Carnets, 1997.

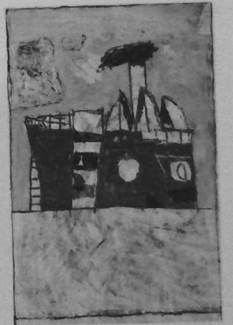


Et donc les Têtes avec des clenches, et les Veilleurs Bateaux Régentes et Mains, et les Personnages et Jardins et Planètes et Étoiles, et tout ce qui obscurément (bien qu'avec une étonnante détermination) s'achemine.



Main, été-automne 1997, acrylique sur papier marouflé sur toile, 80 x 75 cm.

Bateau-feu, août 1992, acrylique sur papier marouflé sur toile, 108 x 68 cm.

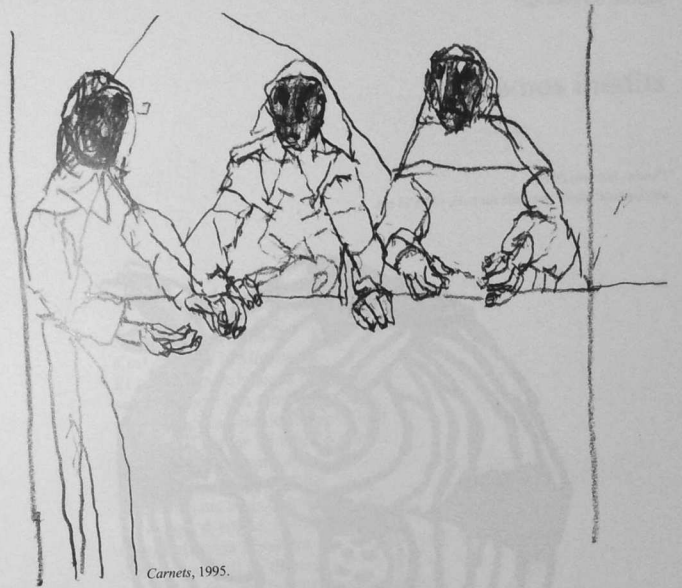


De même les architectures rouges (« Avant Bateaux-feu ») qui existaient avant que le peintre reconnaisse le Scarweather dans le port de Douarnenez.



*Régentes*, juillet 1995, acrylique sur toile, 2 x 41 x 33 cm.

Aussi proches aussi vraies que nos tables  
lampes maisons que cette route à nos  
pieds blanche elle aussi sous la même  
lumière



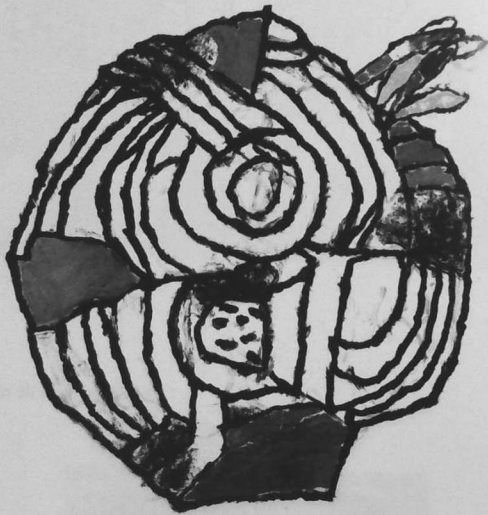
*Carnets*, 1995.

Pas de paix pas de répit, peindre.



*Les Régentes*,  
juillet 1995, acrylique  
sur toile, 78 x 112 cm.

Planète, mai-juin 2001,  
acrylique sur papier marouflé sur toile, 105 x 95 cm.



Cette idée qu'il a, que « tout co-existe ».

« Quand j'ai passé une journée à l'atelier  
et que je sors, tout me saute aux yeux. »

Gérard Le Gouic

## Poèmes inédits

À jamais dans le sable  
s'est enfoncé le *Migrateur*.  
Et je pense aux bateaux des ports  
serrés comme des tombes,  
celles du cimetière de Rennes-Nord  
où Henri Thomas loin de l'océan  
et comme le *Migrateur*  
sur la grande plage de l'île,  
disparaît sans nous quitter.  
Il voyage, il vogue, il vole,  
déposant sur sa sépulture  
des immortelles de dunes,  
inscrivant dans les limons de notre cœur,  
dans les sèves de notre fidélité,  
son amour de la vie pour l'éternité.

Un rideau qui bouge  
est-ce le paysage alentour  
qui frémit, qui fuit ?  
Ou le vent qui naît,  
ou la lumière qui meurt ?

Un rideau qui tremble  
est-ce une main derrière,  
un visage, un regard,  
est-ce une pensée, une âme,  
ou le souffle d'une vie promise ?

Le regard inconnu,  
aussitôt aimé derrière la vitre,  
il s'éteint à jamais  
avec le train qui s'éloigne.  
On ne le croquera plus,  
mais on sait qu'il existe,  
comme la terre de Baffin existe,  
et les îles Salomon,  
et le lac Xining,  
et les gants roses de la taupe.

Trois nœuds en forme d'ailes dans le bois du plafond, comme un envol au ralenti, ou un atterrissage. Je les découvre aujourd'hui, après trente années de lectures, de rêves, de sommeils sous elles, de veilles. Combien d'autres envols, ou d'arrivées que mes yeux captaient sans les voir ? Tout ce que je perçois est-il donc incomplet ? Tu le dis de ton amour.

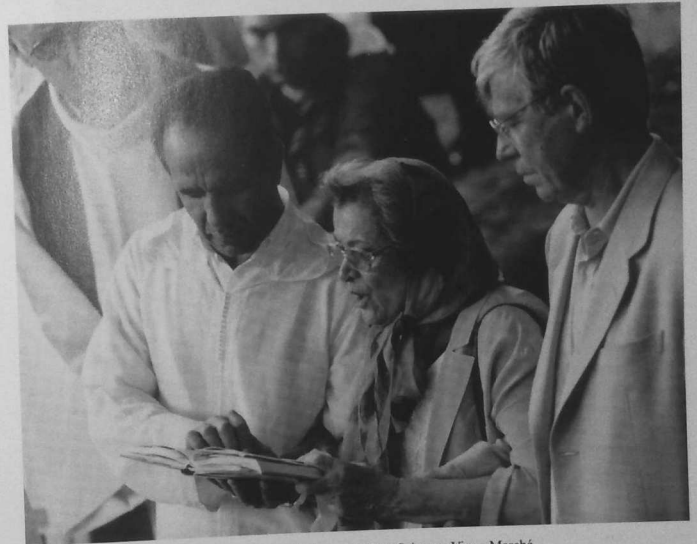
S'enfonce dans ma chambre une hirondelle qui me parle de son long voyage de cristal puis me confie qu'elle s'établirait volontiers sur l'étagère supérieure de ma bibliothèque. Elle y serait la bienvenue, lui dis-je, si ce n'était la pièce souvent fermée. À ce mot, elle plonge dans la fenêtre comme dans une piscine qui ne contiendrait que de l'air. Elle réapparaît plus tard pour de nouvelles confidences amoureuses. Un jour, je découvrirai son nid secret et je penserai à ma chemise ouverte et à ta vie ailleurs.

## La présence d'Agda al Moulok au pèlerinage des Sept Saints

Gérard Prémel

Ses photos, arrivées trop tard pour passer dans le numéro précédent de *hopala* !, nous replongent au cœur des rencontres islamo-chrétiennes de Vieux-Marché. Agda al Moulok y est présente depuis 2000. En 2000, 2002 et 2003 (en 2001, l'année de la seconde Intifada, elle n'est pas venue pour cause de maladie), c'est elle qui lisait la sourate 18 à la fontaine des Sept Saints, sous les chênes du Vieux Pays, devant la pierre immémoriale aux sept veines par où sourd l'eau du Stiffel. Le souffle ténu – et si puissant pourtant, paradoxalement – de sa voix s'élevait, prenait son essor, et la légende des Sept Dormants prenait corps dans ce texte arabe des années 650. Sur cette terre de résistance et de transcendance, cette parole de résistance et de transcendance était chez elle, aussi étrangère qu'en fut la langue. Il faut savoir que l'irano-irakienne Agda al Moulok aura été, chez nous, avec l'assentiment et le soutien de nos amis imams musulmans de Rennes, l'une des rares femmes au monde à lire le Coran publiquement, lors d'une célébration. Cette année, c'est Hamid Tahiri (à gauche sur la photo) qui a, sobrement, intensément, lu la sourate des Sept de la caverne. Puis, Mohamed Loueslati a lu la traduction en français. Agda, malade et fatiguée, s'est contentée de psalmodier la Fâtiha, la sourate première, la plus courte, la primordiale. Autour d'eux, cinq ou six cents personnes, des musulmans, des chrétiens de toutes obédiences et des athées, unis dans la communauté de sens d'une aspiration à la paix partagée, unis dans la spiritualité d'un être au monde commun et fraternel.

À partir de 1945, Agda a été la première – et durant plusieurs années la seule – femme journaliste arabe au Moyen-Orient. En 1946, elle créait le magazine *Al Rahab*. Elle raconte comment, enfant, elle suivait l'école coranique parallèlement à l'école primaire : « *Mon maître était satisfait de mes études coraniques. Arrivée à la sourate 18, découvrant le mot chien, cela me fit chaud au cœur de savoir que les Sept Dormants rebelles s'étaient endormis avec leur chien. Mais le maître me dit "prononce à la place de chien le mot cœur". Je protestai vigoureusement : il est écrit chien, je dirai chien. L'imam céda devant ma rébellion et il me laissa psalmodier à ma façon...* »



Agda al Moulok au pèlerinage des Sept Saints en Vieux-Marché.

## Petit royaume de pierre

(extrait)



Que peuvent murmurer  
les saints du calvaire  
quand j'ai le dos tourné ?

L'un avec des haïku, l'autre avec des lavis d'encre, chacun arpente son *Royaume de pierre*. Jean-Claude Blaise et Olivier Cousin cheminent ensemble dans un livre d'artiste (prévu pour 2005).

## Lavis de Jean-Claude Blaise / Haïku d'Olivier Cousin



Estran sablonneux  
page d'un grand cahier  
où tout est délèbile

Jean-Pierre Blaise a son atelier à Lesconil. Récemment, il exposait à Kerhoas, au manoir de Plobannalec. Olivier Cousin a publié un premier roman en 2003, *L'Ombre des tableaux* (LIV' Éditions).

## Entre collage et décollage, deux Bretons novateurs

Liliane Riou

Quatre expositions récentes (rétrospective des œuvres de Jacques Villégé à la Cohue de Vannes en 2003, puis exposition récente aux Urbanistes de Fougères et hommage rendu cet été à Raymond Hains par le musée des Jacobins à Saint-Brieuc et la galerie du Dourven) ont rappelé la place considérable qu'occupent ces deux artistes dans l'art de notre temps. Liliane Riou, conférencière au musée national d'Art contemporain, retrace ici leur saga.

### Le droit de tout oser

Un jour de janvier 1947, Jacques Villégé et Raymond Hains marchent vers le pont transbordeur de Nantes. La lumière de l'hiver, le bruit des chantiers navals, l'architecture des hangars, le mouvement des grues « ... nous offrent un ensemble qui sans retouche formait un spectacle complet que nous pensions devoir filmer et enregistrer ». Ils renoncent toutefois à cette idée, pour ne pas « travestir l'essence de la surprise [...] le moment de réalité ».

Jacques Mahé de La Villégé, né à Quimper en 1926 (il renoncera vite à Mahé et à la particule), entamera des études d'architecture après la guerre. Auparavant, réfractaire au STO, il a participé à la Résistance dans les maquis vannetais ; il en restera plus politisé que son ami Raymond Hains. Celui-ci, né également en 1926, vit à Saint-Brieuc où ses parents ont une entreprise de décoration. Après un bombardement de la ville, le jeune homme entre dans l'un des magasins de verrerie familial. Une bombe a frappé. Tout est cassé. Il erre, relève au hasard quelques tessons de verre cannelé et voit le désastre à travers eux. Une force motrice est là, en puissance. Les ruines de Saint-Malo seront ses premières photographies. Désormais, dans les villes, tout évoluera pour Hains les ruines de la Seconde Guerre mondiale. Cinquante ans plus tard : « le nombre incroyable de SDF et de chômeurs qui nous abordent pour demander l'aumône nous font repenser aux événements de la fin de la guerre ». La guerre, ce déchirement premier.

Allant et venant entre Saint-Brieuc et Paris, avec Louis Guilloux comme exemple et Cripure en contre-modèle, Hains fait un Tro-Breiz à bicyclette. Villégé, qui le rejoindra à Paris en 1949, refuse de l'accompagner : « c'est la mort... Skeud an Ankou zo war ar maez ». Ils laissent derrière eux un pays dont rien ne permet de prévoir qu'il saura trouver un autre souffle. La déchirure devient alors – plus qu'un moyen d'expression – le prologue d'une œuvre singulière, liée « au monde libertaire de l'indéterminé » (Villégé).

Continuer à exalter la puissance et la grâce aurait été une falsification. Villégé renonce à la pierre, son intention première : « je ne pouvais que me détourner des maté-

riaux dits nobles pour organiser avec le commun une œuvre de choix ». Il ne s'agit pas de prolonger ce qui est fini, mais de rendre compte de la vie contemporaine et de ses transformations : se donner les moyens de la critiquer et de retourner contre elle son agressivité. Il collecte des fils d'acier, débris du mur de l'Atlantique ou des mécanismes portuaires trouvés sur la Chaussée des Corsaires. « Dessins dans l'espace, sans manipulation concertée », ces objets inaugurent le Nouveau Réalisme, mouvement fondé en 1960,

dont « le produit de l'activité de tous les hommes constituait le fondement ». Ce choix implique « le refus de toute échelle de valeur entre objet créé et objet trouvé, différent cependant du Ready-made manufacturé de Marcel Duchamp, ce haut moment du « droit de tout oser », mais dont Villégé récuse le dandysme. Il s'engage dans « un nouvel amour », une dynamique du ressaisissement et de la mise à distance de l'objet : « la colère brutale fait les ruines et sous cette colère est cachée l'intelligence qui jette parmi les ruines un nouvel édifice ».

Ni Hains ni Villégé n'ont connu durant leurs années de formation l'expérience dadaïste. Les images et les rumeurs circulent alors plus vite entre Paris et New York qu'entre Paris et Rennes où tous deux, en cet après-guerre, sont étudiants à l'école des Beaux-Arts, découvrant les gouaches découpées de Matisse, « La Fonction de l'objet » de Fernand Léger et les montages-photo d'Emmanuel Sougez.

À Paris, une jeunesse ombrageuse et inventive porte un regard sévère sur la vie artistique partagée en un faux dilemme entre la figuration, plombée par les tenants d'un réalisme dit socialiste – incapable de revivifier la figuration – et un art abstrait bientôt figé dans l'académisme de l'École de Paris. Une déception pour Hains et Villégé en cette période où tout semblait possible. Le « démon de midi tardif des surréalistes pour l'art abstrait » les déçoit tout autant. De leur point de vue, le geste automatique de l'arrachage, ce qu'ils appelleront le « lacéré anonyme », est une extension possible du « cadavre exquis ». Que « la poésie mange les murs », selon le mot d'ordre surréaliste.

Après la première exposition de Raymond Hains en 1948 à la galerie Colette Allendy, réalisée à partir d'éléments humains vus à travers le filtre et la trame de l'hypnagoscope, objectif en verre cannelé inventé par lui-même – « j'ai eu le choc de la lettre et du néant, du passage du lisible à l'illisible », Hains et Villégé, absolument à contre-courant, ne montreront plus leur travail avant 1957. Mais ils ont fait des rencontres capitales, dont celle de Camille Bryen, qui devient une amitié véritable. Bryen, né en 1907 à Nantes, « une ville absolument effrayante avec tous ses souvenirs surréalistes », quitte celle-ci à 20 ans, « avec plusieurs visages sous ses semelles » et fait le saut dans cette libération que représentait le mouvement dada. Il assemble des objets en relief, chargés d'érotisme et d'affectivité, avec l'intention de « faire de sa vie même l'instrument de sa libération » en supprimant le temps de latence entre le désir et sa réalisation, d'où un rapport direct avec l'objet, comme l'empreinte d'un pneu sur une feuille de papier abandonnée sur la

« Hypnagoscope : d'origine grecque (hupnos : sommeil ; agôpos : qui conduit ; skopein : observer). Désigne le procédé destiné à l'observation et à la fixation de l'éclatement des images et des lettres, ou à la création de formes obtenues par intercalage entre l'objet et la prise de vues (caméra ou appareil photographique) de un à trois verres cannelés superposés, fixés sur un appareil photographique. »

Guide des collections permanentes ou Mises en pli, Raymond Hains, centre Georges Pompidou, musée national d'Art moderne, 1990.

chaussée, et un parler sans discours : *Défense d'interdire*<sup>9</sup> (1937). En 1950, Bryen publie « Hépérile » (interaction entre l'image et le mot qui la nomme), poème phonétique en dé-lire, cri organique sans référence au vocabulaire, « cette police des mots ». Non sans humour, Hains s'interroge : « Camille Bryen, auteur de poèmes illisibles, a-t-il pensé qu'il était né à Nantes, la ville du Petit Beurre Lu ? » Le même Hains, en 1987, fabrique sa propre carte d'identité, *Armorican Express*, à partir des lettres hépérilées d'une carte de crédit américaine, passeport breton féroce-ment illisible...

Avec J. Villéglé, en 1953, ils présentent « Hépérile éclaté » dans le cadre de l'exposition C. Bryen, à partir des « ultra-lettres » de l'alphabet déformé au moyen de l'hypnagoscope. La réponse en forme d'« Hépérile éclaté » de J. Villéglé à l'enquête menée par *hopala* ! dans son n°13 (« La création contemporaine en Bretagne »), atteste le caractère initiatique de cette expérience.

La photographie est « une formidable école du regard », dit R. Hains, la rue est un tableau, l'atelier c'est la rue : « Je suis un centre artistique aéré qui a beaucoup fait l'école buissonnière. » En réalisant un film expérimental sur la création contemporaine et l'image publicitaire, *Loi du 29 juillet 1884*, ils passent à l'acte de lacération, rue de Rennes à Paris : « Entre photographe (ou filmer) un placard publicitaire et l'enlever, la différence est la même qu'entre une déclaration, le rapt et les épousailles. »

#### Du décollage d'affiche comme art...

Le terme d'« affichiste », ils ne l'emploient pas sans guillemets. Ils sont, en fait, les premiers décollagistes. De même, l'appellation « lacéré anonyme » ne peut être prise au pied de la lettre. La lacération est l'acte de déchirer à l'aide d'un objet tranchant... « Lacérateur anonyme est l'ensemble des lacérateurs, ravisseurs, voyeurs, collectionneurs, pour qui la poésie est faite par tous et non par un. » Au commencement, il y a le geste émotif de la main nue, coléreuse : « La vie d'un affichiste est une vie lacérée », dit Villéglé. Armé, le « lacérateur anonyme » passe à une conscience supérieure. Mais même armé, l'arracheur d'affiches garde vis-à-vis du « lacérateur anonyme » un caractère distinctif : le marouflage signé sur toile de « la peau des murs en lambeaux », qui exige un soin, une délicatesse de chirurgien.

« Lacéré anonyme » prend en compte un inconscient collectif, une « beauté brute et native » (Villéglé), les multiples superpositions, broderies, fibres rompues, bigarrures, érosion et foucades du temps. Afin de provoquer la rencontre fortuite, le ravisseur d'affiches aime déambuler dans les rues. Parfois, « tel le corsaire malouin, il sentira la prise avant de l'apercevoir ». Lorsque Villéglé décrit l'excitation de la prise, c'est avec la double conscience de ce qui le différencie de la flibuste – et de l'ambiguïté de la similitude. De même, « lacéré anonyme » s'intègre dans « les forces historiques de l'activité humaine », au contraire du « taggateur vandale » (Villéglé, 1977) qui s'en prend à l'outil sans détourner et mettre en cause l'agression publicitaire, ce « ... viol psychique des faibles par la propagande ».

Nommée bien souvent suivant le lieu où elle est cueillie, l'affiche lacérée, élément de base de la réalité urbaine, trace devenue signe, constitue un fait plastique aussi bien que social : « tout ce qui existe est situé », disait Max Jacob.

L'affichage, de plus en plus normalisé et inaccessible, surplombe et envahit l'es-

pace urbain. Celui-ci est, dit Villéglé, momentanément sauvé par l'affichage sauvage des groupes de rock et de reggae qui ont tissé leur toile sur les palissades et permis le prolongement d'une œuvre lyrique, « un métissage complet ». Le détournement d'affiches exige un ajustement au réel pour que l'esprit même de « lacérateur anonyme » soit sauvegardé.

Longtemps boudées par les collectionneurs, achetées d'abord par les musées européens puis, tardivement, par l'État en 1970, les œuvres de Villéglé et Hains, lorsqu'elles furent présentées au public en 1957, portaient le titre ironique de *Loi du 29 juillet 1881, ou le lyrisme à la sauvette*. Jusque-là, Raymond Hains avait vécu, à la limite clochard, dans la situation chaplinesque de passer parfois devant une galerie où était exposée une de ses œuvres, achetée à bas prix. Il travaille alors dans un deux-pièces prêté par sa tante, marchande de dentelles et de souvenirs bretons rue Delambre, à Montparnasse. En 1954, les deux amis ont cessé d'expérimenter en fratrie car, s'il faut « être deux pour faire une cordée », comme le dit Braque à propos de l'invention du cubisme avec Picasso, c'est tout seul qu'on prend son essor.

En 1961, Hains expose *La France déchirée*, trace d'un déchirement explicite : les partisans de l'OAS. et ceux de la gauche partisane de la paix en Algérie s'entre-déchirent par affiches interposées, quand ce n'est pas physiquement. À l'époque, la contestation s'exprimait dans les manifestes (dont celui des 121), sans que soit renouvelé le langage des formes. La France déchirée est donc aujourd'hui le marqueur d'un temps arraché à l'oubli : l'exposition révélait « le non-sens d'une position nationaliste et colonialiste » et démentait l'hypocrisie officielle suivant laquelle il n'y avait pas de guerre en Algérie. Raymond Hains refusera de vendre *La France déchirée* au nom de l'éthique, ce qui est un fait unique et pose radicalement la question du rapport de l'artiste au marché et à l'institution<sup>10</sup>.

#### ... et de l'humour comme méthode

À la Biennale de Paris en 1959, au musée d'Art moderne, l'artiste présente *La palissade des emplacements réservés*, l'une des plus marquantes manifestations d'un art fait par tous et non par un, 27 planches recouvertes d'affiches lacérées, dans la logique du « photographe qui emporte le motif au lieu de la photographe » et d'une œuvre condamnée à ne pas se répéter. L'œuvre avait fait scandale, était maculée de boue par des peintres informels. « Ce qui l'intéressait le plus dans les affiches, c'était les jeux de mots qu'il y avait dedans », dit C. Bryen. À partir du rapt de la palissade – qui inclut l'affiche lacérée –, le jeu de Hains a tout à voir et à entendre avec le jeu de mots lié à l'enlèvement. Les calembours en bourrasque attaquent la représentation et sapent le discours : « la plus grande vérité de La Palice, c'est que la logique ne peut être qu'humoristique [...] Nous pouvons nous occuper des relations cachées du monde. » Par la déréalisation du langage, il ridiculise, à l'instar de Lewis Carroll, non seulement la prétention de Humpty Dumpty (« je suis le maître, donc je suis le maître des mots »), mais la maîtrise du langage elle-même : « Depuis que l'art contemporain est devenu conceptuel, je rêve que chacun soit contaminé par la maladie du sens des mots et que celle-ci devienne une activité générale. »

La prolifération du sens met en échec l'usage du sens. Le double sens déjoue le

sens commun. La recherche d'un support à ce propos donne lieu à une démarche nomade, migratrice (il revient toujours en certains endroits, la Bretagne, Paris), qui cherche moins la trouvaille en elle-même que le rapprochement. L'intérêt des choses tient à la relation qu'elles entretiennent avec les faits. Dans *Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient*, Freud dévoile ce mécanisme, qui met en concordance des éléments non faits pour se rencontrer. Se retrouver en terrain connu dans un lieu étrange conjure l'inquiétante étrangeté, et renvoie au déplacement sans lequel les différentes significations du mot s'ignorent. Le cauchemar de la mémoire est tenu à distance mais, dans le même temps, sa réalité est confirmée. Raymond Hains n'oublie pas de s'endormir, ni de s'égarer. Il redécouvre ainsi un autre monde, comme le moine du conte breton qui, s'éveillant d'un sommeil en forêt, ne retrouve plus son monastère et part pour une reconnaissance décalée,

dans une dérive constellaire, ratant sa station pour en gagner une autre. Le mot d'esprit n'est pas une fin en soi. Sa valeur est d'ériger une protection, un garde-fou, une abolition de la contrainte psychique par allègement et reconstruction d'une structure fictive à l'aide d'éléments réels, comme le font les saints guérisseurs de Moncontour qui, selon « *Raymond l'abstrait* », sont « *des abstractions personnifiées* ».

Il navigue à l'ouïe et, lecteur de Jacques Lacan, fait tanguer les noms propres : Troyes, lieu de l'exposition Paris-Pâris, le conduit d'Ulysse à Perceval par Chrétien de Troyes interposé et cheval de Troie emballé. Ainsi la présentation de l'événement devient-elle un livre « *abondamment feuillu* ».

Propulsé par la déviance des mots hors de l'appartenance stricte au nouveau réalisme, poulain rétif de galerie, ironique « *sigisbée de la critique* », sachant à la fois que son travail ne peut être pris en compte sans l'intervention des pouvoirs publics (« *L'État, le plus grand collectionneur, marchand d'art, critique et mécène* »), et qu'il faut « *se desembourber de Beaubourg* », R. Hains se voudra, non sans difficulté, « *le ministre de sa propre culture* ».

Après Paris-Pâris à Troyes, il est le maître d'œuvre de l'exposition Les 3 Cartier à la Fondation Cartier, construite à Paris sur l'emplacement de l'American Center qu'il transformera en « *centre armoricain* ». Il convoque Jacques Cartier et sa découverte de l'embouchure du Saint-Laurent, clé de l'Amérique du Nord, l'image de « *La Grande Hermine* » et d'un village indien entouré de palissades, Cartier joaillier et mécène, un autre Jacques Cartier dans le bureau duquel, à Londres, De Gaulle rédigea l'appel du 18 juin, le photographe Cartier-Bresson, le magasin Les Trois Quartiers, une maison

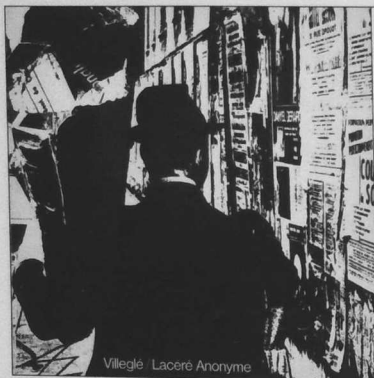


Raymond Hains, *J'ai la mémoire qui flanche*, sous la direction de Christine Marcel, éd. centre Georges Pompidou, Paris, 2001.

familiale rue Jacques-Cartier à Dinard et la fondation Cartier située dans l'ancienne propriété de Chateaubriand, où le cèdre planté par l'homme de la *Vallée aux Loups* nous mène à « *L'homme aux loups* » de Freud, « *ce qui nous ramène* » (expression clé), à l'espace où se récrée l'enfance, dans le jeu des brise-lames de Saint-Malo qu'il a intégré à son exposition, avant de les exhiber sur les Champs-Élysées.

L'humour de R. Hains reconstruit un tissu conjonctif. Le brise-lames, en tant qu'objet exposé, sujet à jeu de mots, débordé de sa fonction, et l'emblème de la protection participe à la perturbation et au dévoilement d'un ordre dont le règne masque le chaos. R. Hains cite alors un mot du jeune Lamennais : « *ils regardent ce que je regarde, mais ils ne voient pas ce que je vois* », qui préfigure l'une de ses remarques les plus souvent citées : « *Mes œuvres étaient là avant moi, mais on ne les voyait pas parce qu'elles crevaient les yeux* ».

Prendre les choses « *au pied de la lettre pour mieux retomber sur ses pieds [...] s'inventer soi-même avec ce que l'on regarde* », c'est faire de sa vie une vivante texture : « *la vie comme un roman, une dentelle bretonne, une toile d'araignée* », dit Raymond Hains, que P. Restany décrit ainsi : « *l'abstrait druide dévideur des fils d'Ariane, brillant brocarteur de Brocéliande* ». Une broderie sans dessin préalable, circumnavigations de la broderie bigouden, en coïncidence avec l'esprit de Gavrinis, image princeps, naissance d'une écriture abstraite « *illisible* », celle du lien entre la forme originelle et l'idée, signe même d'un temps et d'un lieu, au fondement de l'interrogation de R. Hains : « *Qu'est ce que la matière de Bretagne ?* » Parce qu'on n'écrit pas



Jacques Villégé, Villégé / Lacéré Anonyme, centre Georges Pompidou, Paris, 1977.

sur les ruines, il fait une « Recherche du temps perdu » et des « Mémoires d'outre-tombe » avec d'autres moyens, à l'époque du « poids des mots et du choc des photos ». Il n'impose pas de point de vue, mais vise à la dé-création du réel : « Devenant l'opérateur [...] de l'expression, l'artiste assume la transsubstantiation du réel en art [...] le sujet collectif succède au sujet individuel pour ce qui est de la production effective des signes<sup>13</sup> ».

Raymond Hains est l'artiste français dont l'œuvre rencontre le plus d'intérêt dans le champ international de l'art contemporain. Identifié comme *Breton fou* en Italie, où il vécut dix ans, captif comme Louis Guilloux du sortilège vénitien, il ne cesse de trimballer dans sa valise « tout un magasin de souvenirs bretons », se dit « artiste armoricain » et inscrit la matière de Bretagne comme l'instigatrice d'odyssées inaliénables, traitées parfois sur le mode de la plus salubre autodérision.

De la même manière, Jacques Villégé s'affirme « breton, compatriote des Jarry, Corbière, les sarcastiques ». Il n'est pas nécessaire d'insister sur une quête des origines explicitement revendiquée face au déni, sinon la démonisation des origines, qui est devenu l'une des marottes de la critique d'art en France, sans compter son approche souvent négligente du contexte historique. Ce n'est pas sans un sentiment de malaise qu'on relève, dans le catalogue de l'exposition des 3 Cartiers des termes comme « le bombardement de Dinard », ou dans celui du musée national d'Art moderne de 1990 : « les ruines causées par le débarquement » : les destructions ont longuement précédé et suivi celui-ci. Quant à « la beauté sévère des ruines modernes si proches de l'abstraction<sup>14</sup> » photographiées par Hains, on comprend que, travaillant *in situ*, il n'ait pas persisté dans ce qui serait devenu un esthétisme douteux. Lorsque, après la guerre, Villégé et lui réalisent, dans sa maison de Saint-Servan, le *Pénélope*, film expérimental, tissage de photos, fragments de corps et de moments, ils avaient, à portée du regard, Saint-Malo en partie ruinée. Entre ces ruines et une reconstruction qui a su sauvegar-



der l'essentiel (un certain maintien), il y avait un ensemble de faits qui exigeaient de la part des artistes qui les ont vécus une vision et un silence nécessaires à la compréhension globale de l'Histoire.

Et ne voilà-t-il pas que cette bourde anecdotique, « le bombardement de Dinard », retombe et se répercute sur le dossier de presse rédigé par le FRAC Bretagne pour l'exposition Raymond Hains<sup>15</sup> au musée d'Art et d'Histoire de Saint-Brieuc, hommage rendu à l'artiste par sa ville natale. Le texte évoque « ses premières photographies, marquées par une certaine abstraction, des ruines de Dinard après le débarquement<sup>16</sup> » (sic), ce qui témoigne d'une inquiétante méconnaissance des faits et des lieux. L'effet probable d'un tel brouillage est que la démarche de l'artiste

ne se réduise à un art de mémoire anesthésiée.

La dynamique du retour à (ou de) l'origine donne à l'acte son ressort et le rend prospère. D'après ses associations révélatrices entre la précarisation, l'exclusion et les champs de ruines de la Seconde Guerre mondiale, tout se passe comme si le système de R. Hains, imprégné des sources bretonnes les plus anciennes, relevait de « l'Éternel Retour » non comme « poids redoutable<sup>17</sup> », mais comme le refus d'une fixation sur une forme immuable : « La vie pour la vie », aurait dit Nietzsche. En ce sens, le rapprochement si fréquent opéré entre le « *work in progress* » présumé de Joyce et les épiphanies de l'artiste marque une difficulté à saisir « *Finnegan's Wake* » comme épopée dérisoire. Une saga « *non progress* » chez le Breton comme chez l'Irlandais, dans la circulation du temps.

En s'attaquant à l'arrogance publicitaire, en déchiffrant et défrichant les chantiers pour avoir « la peau des murs » (Villégé), les Affichistes ont participé, en éclaireurs, à cette ré-appropriation du réel où les générations de l'après-guerre ont engagé leurs forces. Cette critique de la civilisation industrielle annonce celle des situationnistes aussi bien que les recherches structuralistes et littéraires des années 1960. « C'est le langage qui, jetant un pont entre le monde et nous, instaure cette relation fondamentale entre l'individu et l'Histoire, d'où naît notre liberté<sup>18</sup>. »

Le parallèle avec l'image filmée s'impose, même si sa faculté de toucher un plus large public est manifeste. Contemporain des deux créateurs, Roberto Rossellini dit à propos du néo-réalisme italien : « il faut, avant tout, faire le point et, une fois le monde reconnu [...] passer à l'examen critique [...] La tragédie de la guerre était passée. Il fallait éviter d'être poète [...] et s'obliger à regarder strictement<sup>19</sup> ». Le temps du jeu surréaliste, où un Buñuel pouvait tour à tour scandaliser par les images merveilleuses et choquantes de *L'Âge d'or* et faire le constat sobre, mais tout aussi violent, de la misère espagnole dans *Los Hurdes*, touchant dans les deux cas un public restreint au

départ, mais s'élargissant dans la durée, ce temps-là était-il passé ? Le choix de Jacques Villégé et Raymond Hains, marchant en 1947 vers le pont transbordeur à Nantes, en faveur du « moment de réalité », s'orientait intuitivement vers la voie d'un « nouveau réalisme » qui donnait la primauté au traitement de l'image par les voies imaginaires. Cependant, la notion surréaliste de « hasard objectif » en tant que manifestation du désir inconscient du sujet ne tenait plus les désastres de la guerre en regard. Il ne s'agit pas de « réenchâter le monde », mais de le réinventer.

Dans le même temps, un jeune cinéaste breton, René Vautier, abordant la réalité la plus dure, la plus occultée de notre histoire, celle du colonialisme, en payant de sa personne (*Afrique 51*). Mais *Avoir vingt ans dans les Aurès* rappelle aussi, s'il en était besoin, qu'on ne peut voir ce qui est sans l'imaginer et, par là même, se mettre dans la peau de l'autre. La cavale du déserteur et du fugitif est une poétique. *Plagoff, des pierres contre les fusils* de Nicole Le Garrec, et *Cochon qui s'en dédie* de Jean-Louis Le Tacon<sup>20</sup>, marquent aussi la volonté délibérée des cinéastes bretons d'inscrire leur démarche dans un propos qui ne sépare pas le local de l'universel. Des choix esthétiques différents de ceux des Affichistes chez ces Bretons qui ont eu 20 ans après 1945, mais un trait commun : faire de sa vie une œuvre, sans la raconter, quel que soit le moyen d'expression. L'attention portée à cette convergence paradoxale offre peut-être un relais aux regrets exprimés par Donatien Laurent : « J'ai rencontré, lors de mes innombrables enquêtes, des personnalités qui auraient crevé l'écran<sup>21</sup> ». Pour l'heure, encore un impossible face-à-face, un incroyable abcès. De ces rapprochements s'aiguissent plaisir et douleur de mémoire pour ceux qui, à l'instar de Raymond Hains, sont « lancés de manière irrémédiable dans la recherche at home ».

Mars 2004

## Notes

1. Les citations de Jacques Villégé sont extraites de « Villégé, Lacéré anonyme », musée national d'Art moderne, 1977.
2. Roberto Orht, « Raymond Hains, un visiteur de passage », Museum moderner Kunst, Stigeng Zudwig Wien, septembre-octobre 1995.
3. « L'ombre de la mort est sur la campagne » Yann-Ber Piriou, « Planedenn » in *Ar Mallozhioù riz*, P.J. Oswald, 1974.
4. Pierre Restany, *L'autre Face de l'art*, Galilée, 1979.
5. Selon Gauguin, cité par Villégé.
6. Chateaubriand cité par J. Villégé in « Dans la rue », Cité de la Musique, Paris, 30 mai-3 septembre 2001.
7. Les citations de Raymond Hains sont extraites de : « Raymond Hains, les 3 Cartiers », « Fondation Cartier pour l'art contemporain », 1994, et de « J'ai la mémoire qui planche », centre Pompidou, Paris, 2001.
8. Michel Butor, « Entretiens avec Camille Bryen » in « Un rêve océanique », France-Culture, 1976, cité in « Raymond Hains et la photographie », CNAC, 1976.
9. « Camille Bryen, le rêve d'une ville » in « Nantes et le surréalisme », musée des Beaux Arts, Nantes, 1994.

10. Catherine Bompuis, « Les Affichistes face à l'Histoire » in « Face à l'histoire, 1933-1996 », centre Georges Pompidou, 1996, p. 285.
11. D'après le Catalan Raymond Lalle, cité par R. Hains (*Le développement de l'arbre*).
12. Pierre Restany, « Les Nouveaux Réalistes », galerie d'art contemporain des musées de Nice, 1982.
13. Nicolas Bourriaud, « La rhétorique vécue », langage et comportement dans l'œuvre de R. Hains, in « Les 3 Cartiers », opus cité note 7.
14. Ibidem.
15. « La boîte à fiches », décembre 2003, février 2004.
16. Raymond Hains, *La Boîte à fiches*, Éléments pour une biographie, p. 2.
17. In « Friedrich Nietzsche, Fragments posthumes sur l'Éternel Retour », éd. Aclia, 2003.
18. Georges Pérec, *L.G., une aventure des années 1960*, Seuil, 1992, p. 114.
19. « Entretien avec Roberto Rossellini », *Cahiers du cinéma*, juillet 1962.
20. Satire de l'élevage industriel.
21. Donatien Laurent, in *Le Peuple Breton*, septembre 1995, p. 15-16.

## Salut Patrice

Bertrand Bracaval

Le parcours de Patrice Moreau ne peut être ignoré du petit cercle d'amateurs ayant suivi la vie artistique dans l'Ouest depuis une trentaine d'années. Un catalogue accompagné de la manifestation organisée par Claude Choyeau en l'église de Sallertaine en 1973 mentionne ses activités dès 1968 (une exposition personnelle à Fontenay-le-Comte en 1971, une décoration à l'école municipale de musique, une toile de 20 m<sup>2</sup> pour la salle omnisports de sa ville...). D'autres occasions nous permirent de croiser nos chemins : les expositions organisées par l'ALPAP à la Maison Billaud (1985, Les poètes, le livre et les plasticiens, Le dessin aujourd'hui...), l'exposition réalisée à l'initiative de Jean Catin la même année aux Sables-d'Olonne (au prieuré Saint-Nicolas), enfin, en 1992, l'exposition au château des Ducs de Bretagne à Nantes : Mots en regards, sous l'égide du groupe Terre Bleue, dont il fut un membre actif.

Tout ceci est certes trop peu pour parler d'une carrière dont aurait rêvé cet autodidacte, ou pour lui permettre d'accéder à un public, mais assez pour rendre évidentes une motivation jamais démentie, une cohérence et une vision dont il ne se départit jamais. Le vide laissé par la disparition d'un artiste tient souvent moins au fait de la mort même, qui est le destin de tous, qu'à une frustration face à un épanouissement inachevé, qui n'aurait demandé que quelques perches pour atteindre la rive. Pourtant, ce fervent admirateur de Mondrian semblait construire l'espace avec une sereine maîtrise, selon l'avis unanime de ceux qui l'ont côtoyé.

Mais peut-on peindre à Fontenay-le-Comte ? Quelques années de recul pour juger des chantiers de la Décentralisation et du Développement culturel permettent de s'interroger : n'ont-ils pas agi comme un médicament dont l'effet secondaire aura été d'éliminer ceux qui ne rentraient pas dans le cadre, plutôt que d'épargner aux artistes distants de la capitale un isolement tant esthétique que géographique ?

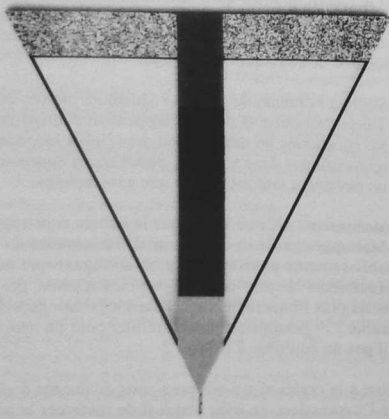
Ces dernières décennies ont affirmé l'idée que la culture contemporaine ne pouvait plus être régionale. Mais que signifie ce qualificatif d'« international » collé aux artistes soutenus par les établissements publics ? Veut-on souligner que notre époque s'est enfin ouverte aux sensibilités les plus diverses, ou bien n'est-ce pas plutôt une façon de se parer des noms les plus fréquemment cités dans les catalogues des biennales officielles, labels d'actualité ? Si personne n'entend militer pour un retour au régionalisme d'antan, n'y aurait-il pas un équilibre à trouver ?

Parler de « soutien à la création » a-t-il pour sens de donner à chacun une chance égale dans l'accès à l'expression, ou bien s'agit-il de renforcer le goût du Prince – et de sa cour ? Nous savons que la victoire de la seconde thèse marginalisa davantage

encore ceux dont le propos n'était pas au format, exclus qu'ils furent des réseaux, subissant en fait une forme d'ostracisme dévalorisant.

D'aucuns avanceront qu'un certain retrait protège des intrigues de la cour et des invectives médiatiques, qu'une démarche authentique parvient tôt ou tard à s'imposer, et que la Vendée a connu, de Chaissac à Planet, des exemples de peintres fameux, fidèles à leur terroir et à leur vision, cette dernière s'y étant trouvée gagnante. Nous souhaitons évidemment que le temps rende lisible cette vision. Faut-il cependant qu'un nouveau drame rappelle qu'un accompagnement plus équitable serait pour beaucoup une aide précieuse, notamment en élargissant le cadre ?

le 25.08.04



© Patrice Moreau.

## Carnet de croquis

Hervé Bellec

**CAFÉ DES ARTS...** carré des phares, café désert, cafard de bière, hasard des fées, fêtards casés, départ sans fard, carré noir, c'est en vain que je contrepète *in petto* en ce dimanche 26 septembre et chacun fait semblant de ne pas savoir que l'on danse la dernière valse, que l'on prend la dernière cuite et que l'on vide les fûts jusqu'à la lie. Ce soir, je suis chagrin. Je bougonne chez Ecoguenec. Ce n'est jamais drôle, un bistrot qui ferme, sauf pour ceux qui voulaient sa mort, et encore, je ne suis pas certain qu'ils en rigolent. Je ne suis pas certain que ces gens-là sachent rire. Ils ruminent sur leur prochaine proie. Raison de plus pour les ignorer.

Café bizarre. Ce soir, je prends une cuite avec des amis et je ne laisse à personne le droit de juger mes intempérances, pas plus que je ne chercherais à juger mon prochain pour abus de modération. Ceux qui claironnent qu'on peut parfaitement s'amuser sans forcément se vautrer dans la boisson comme une truie dans sa soue ont parfaitement raison, mais j'aimerais qu'ils me foutent la paix. Au moins pour ce soir. J'adore prendre une cuite de temps en temps et je le revendique. Une bonne cuite à condition d'être confortablement entouré, à condition que la bière soit buvable, que le comptoir soit solide et que je réussisse à comprendre les paroles du type qui chante devant le micro, là-bas sur l'estrade. Et le Café des Arts était l'un de ces endroits où celui qui avait quelque chose à dire ou à chanter pouvait le faire. Et même s'il n'avait rien d'essentiel à dire, qu'importe.

Hasard des fées, je me souviens d'un jeune musicien tzigane haut comme trois pommes qui se servait de son archet comme un dompteur de son fouet, à croire que son violon n'en faisait qu'à sa tête. Je me souviens de Guy Abgrall lisant entre rire et larmes des extraits d'un roman de Charles Bukowski. Je me souviens de Gérard Alle accordéonisant ses textes et du chevelu qui jouait de l'accordéon dans un groupe qui s'appelait C'est rien de le dire. Je me souviens de Pierre-Henri Juhel, enceinte jusqu'aux yeux, qui nous parlait de Monsieur Malaussène. Je me souviens d'Éric Marchand, l'homme à l'indéboulonnable casquette, quand il évoquait tout tremblant la musique des Balkans comme s'il s'agissait d'une mine d'or dont il gardait secrète l'entrée de la veine. Je me souviens des Basques, passant par là, presque par hasard, et s'y installant comme chez eux et peut-être étaient-ils chez eux, après tout. Je crois me souvenir également de François Villon, qui y déclamait ses tout nouveaux poèmes, de Django Reinhardt venu de Paris avec son quartet et aussi de Modigliani qui y a exposé ses premières toiles. Je ne peux pas tous les citer, bien sûr, car je n'en ai vu qu'une infime partie, de ces étonnants maraudeurs, mais on m'a dit qu'ils furent plus de trois cents comédiens, musiciens, magiciens à passer en seize mois du côté du Carré des phares.

Je les écoutais, je pouvais me saouler tout mon saoul, gentiment, et puis rentrer penaud-peinard à la maison, fêtard casé, fêtard cassé. Rideau. Oui, je sais, il y aura d'autres débits de par le monde qui resteront ouverts, d'autres fûts à percer et d'autres riverains à déranger, je sais cela aussi que je sais que j'irai boire ailleurs mais bon, café cafard, café désert, le Café des Arts n'est plus. Ne vous réjouissez pas, frères humains, frères riverains qui auprès de nous vivez et après nous vivez. Ne vous réjouissez pas, ayez plutôt pitié de nos coudes orphelins !

15 octobre

**La Belle INCONNUE DU TGV DE 4 h 53** : tous les honnêtes hommes (et je fais partie de ceux-là) rêvent à chaque fois qu'ils montent dans un train de s'asseoir juste en face d'une jolie créature. Un canon, quoi. Cette dernière se trouvait en effet au départ de Brest ce matin-là, mais hélas assez éloignée de moi. Pas suffisamment toutefois. À Saint-Brieuc, un homme avec un fort accent espagnol s'est assis à ses côtés. Et là, aucun des occupants du wagon n'a pu échapper à la vile, éhontée et trouillante tentative de séduction du bel hidalgo. Tous les honnêtes hommes présents risquaient maintenant de lui casser la gueule afin d'arracher cette pauvre fille des griffes de ce grand escogriffe.

6 février

**James JOYCE** (écrivain) : résolution pour 2004, lire *Ulysse*, cette fois-ci pour de bon (mes deux premières tentatives ont lamentablement échoué). Il y a un siècle que le livre a été publié et c'est un événement en Irlande, une année sainte. À moi d'y faire honneur, à défaut de nous rendre cette année encore sur le grand caillou vert.

4 janvier

**Nikita KHROUCHTCHEV** (homme politique) : rien que d'avoir à orthographier correctement son nom le jour de la rentrée sur le tableau blanc de la salle n° 305 ainsi que celui de ses vieux potes – Kennedy, de Gaulle, Mao Tse Toung, j'en passe et des pires – m'accable de découragement au moment même où j'amorce l'année 2004.

5 janvier

**MIMOSA** (artiste de variété) : il était né à Glomel, dans une famille de paysans pauvres parmi les pauvres. On est de la classe. Soixante-quinze. J'ai oublié son vrai nom. Il a fait ses études à Notre-Dame-de-Compostal et c'est là qu'on s'est plusieurs fois côtoyés, en tant que pensionnaires. Puis il est monté à Paris, comme on dit. Travesti notoire, il a fait toute sa carrière au Cabaret Chez Michou sous le pseudonyme de Mimosa. Lors d'une rencontre d'anciens élèves du lycée, il avait fait son numéro devant un public on ne pouvait plus raisonnable et bien-pensant. Je le trouvais un peu lourd de nous jouer la cage aux folles dans un tel endroit. Et pourtant, les bonnes sœurs qui se trouvaient là en pissaient dans leur froc. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Pathétique, oui, j'avais ce mot-là à la bouche. Le sida l'a emporté quelques mois plus tard. Il est mort à l'hôpital de Quimper. Dans une grande solitude, d'après ce qu'on m'a dit. Nous sommes en janvier. Je conduisais dans l'après-midi sur la route de la déchetterie de Saint-Éloi. Au détour d'un virage, j'ai vu apparaître un flamboyant mimosa jaune. Et j'ai soudain pensé à lui. Tout bêtement, tout simplement. Et je sais désormais que chaque hiver, au moment où fleurissent les mimosas, je penserai à lui.

31 janvier

**Harry POTTER** (personnage de fiction) : Enfin vu le film avec les gosses qui me tannaient le cuir depuis des mois. Le numéro un. Le soir de la Saint-Sylvestre, en attendant minuit pour déguster le gâteau. C'est bien ce que je pensais, c'est un véritable scandale. J.-K. Rowling est une voleuse qui a tout piqué à la mythologie grecque, au légendaire celtique et nordique, voire à la Bible. Son conte de fées devrait s'écrire comptes de fées, mais hélas, je ne peux m'insurger publiquement de peur de passer pour un mesquin, un aigri et un jaloux auprès de mes propres enfants. De toute façon, ça fait longtemps que ma liberté d'expression est devenue un leurre sous mon propre toit.

01 janvier

**Un PUB A QUIMPER** : j'y suis allé une seule fois après une émission de radio. Michaël Pagès m'avait invité à venir y prendre un verre. J'avais aimé le décor irlandais, l'originalité, les trouvailles, la floraison d'antiquités diverses, le portrait de James Joyce et le vieux piano bastringue. Je trouvais ça tellement... comment dire ? tellement « authentique ». J'avais remis ma tournée, m'étais promis d'y revenir pour épater Isabelle. Pas plus tard qu'hier, un ami irlandais m'explique que des entreprises de son pays vendent ce type de concept dans toute l'Europe et facturent au mètre cube. Il a bien dit : au mètre cube. Je me suis senti atrocement floué.

25 janvier

**RÊVERIES** (magasin de lingerie fine à Gourin) : ça faisait une pause, sur la route de Guémené, chaque fois que j'allais visiter mes parents. C'est le seul feu rouge sur plus de 100 kilomètres et quand le feu rouge était rouge, justement, et Dieu sait que je priais de toute mon âme pour qu'il le soit, la voiture s'arrêtait juste à côté du magasin de lingerie fine. On y voyait exposés dans la vitrine les derniers modèles de la collection Lise Charmel. On y voyait des affiches où jaillissaient des jambes longues et fines, des culs robustes et saillants, des décolletés étourdissants, le tout enrobé de dentelles et de soies savamment ciselées. C'était comme un écran rose posé au centre du Centre Bretagne, c'était LE centre de gravité de la Bretagne, le *Bagdad Café* de la route 66. Et puis un jour, sans prévenir, le magasin a fermé. Ne reste qu'une vitrine béante, comme une blessure indélébile, et peu me chaut aujourd'hui que le feu soit vert ou rouge puisque désormais, la route de Guémené-sur-Scorff paraîtra beaucoup plus longue et ennuyeuse.

13 février

janvier-octobre 2004

## Kaoseadenn gant Fañch Morvannou

### hopala ! : Piv e oa Franz Stock ?

Fañch Morvannou : Gwraet em eus don-noc'h anaoudegezh gant Franz Stock e fin mis gwengolo, en Alamagn, da geñver ar gouelioù a zo bet eno ewid merkañ 100 ed deiz-ha-bloaz e c'hanedigezh, er gêr m'eo deuet war an douar enni, Neheim, er Westfali. Bez 'e oa anezañ ur gwir Alaman, ganet ha savet el lodenn gatolik eus an Alamagn. Beleget e 1932, d'e 28 vloaz, bloaz araoz ma voe lakaet Hitler e penn an traou : kerkent e savas ar beleg yaouank a-enb dezañ, krenn.

### hopala ! : Penaos ez out aet eus an alamaneg d'ar brezhoneg ?

Fañch Morvannou : En diw yezh, galleg ha brezhoneg, ema al levr newez deuet er-maes ; n'ema ket e teir yezh avad : lakaad an alamaneg goude ne oa ket aes, ouzhpenn ma oa prest ar skrid alamaneg abaoe 1943. Gwir eo ez eo bet troet ar skrid eus an alamaneg d'ar galleg gant daou gelenner alamaneg ; ewidon-me, pa'm eus troet eus ar galleg d'ar brezhoneg, e vese ma sellou a-lies war an destenn a orin. Ur blijadur rust eo bet an eizh mis labour am eus ranket kemer ewid kass an erw da benn. Krediñ a ran am eus, en ur ober al labour-se, rentet un tamm d'an Alamagn an oll garantez bet maget gant unan eus he gwellañ bugale ewid hor bro Breizh ken karet.

### hopala ! : War da veno, da betra 'servij embann ul levr sort-se e diw yezh ?

Fañch Morvannou : Meur a respont a c'heller ober d'ar goulenn-se, ha gant unan e vefe trawalc'h : an ti-embann en deus

lakaet levr Franz Stock da zont er-maes ne embann nemed skridoù diwyezheg. Med bez' ez eus respontoù all an tu all d'ar respont kentañ-se. Kavoud a ra din ez eo eun dra vad lakaad an daou skrid galleg ha brezhoneg dindan daoulagad lennerien zo, ar re n'int ket oll gwall varreg war ar brezhoneg. Rag re wir eo e tremen a-wechoù dre ar galleg ar garantez ewid ar brezhoneg, hag al lamm war-raog e brezhoneg. A-hend-all, ne vefe ket bet un afer embann ul levr diwyezheg, alamaneg ha brezhoneg, med ewid ped a lennerien ?

Din-me, n'eo ket ur vezh tamm ebed lakaad diw yezh dindan daoulagad lennerien Vreizh, rag, ur wech c'hoazh, bez 'ez eus ase un tu ewid lennerien zo da wellaad o brezhoneg, heb bezañ merzheriet gant kement-se, rag ma ne gomprenet ket un dra bennag er skrid brezhoneg, un taol lagad war ar skrid galleg, hag e teu evel-se ar galleg war sikour d'ar brezhoneg.



Franz Stock, *La Bretagne, moments vécus / Breiz, pennadou-amzer tremenet enni*, Minihi-Levenez, 223 p.

## La Bretagne chevillée au cœur d'un jeune prêtre allemand, pendant les années noires (1942-1943)

Anne-Marie Kervern

Les éditions du Minihi éditent une intéressante collection d'ouvrages bilingues breton-français dont le catalogue révèle une ligne éditoriale axée sur la spiritualité bretonne. Cette petite maison d'édition, discrète mais active, vient de publier un essai traduit de l'allemand, une « curiosité » dont l'intérêt tient autant à la personnalité attachante de l'auteur – Franz Stock, une sorte de « *Franciscain de Bourges* » qui se serait entiché de la Bretagne – qu'à la singularité du regard porté sur les lieux et les gens de l'Armor et de l'Argoat.

### Un jeune prêtre allemand

Franz Stock naît en 1904 en Westphalie et meurt en 1948, à l'hôpital Cochin : quarante-quatre brèves années pour faire d'un jeune Allemand catholique un prêtre lucide sur le régime hitlérien, d'abord vicaire au service des ouvriers polonais de Dortmund, puis recteur de la paroisse Saint-Boniface de Paris (sorte de « mission » pour les catholiques allemands), aumônier de prison rusant avec la Gestapo (il soutient de sa bonté des centaines de résistants, accompagne un millier de condamnés à mort au peloton d'exécution), prisonnier des Américains, puis des Français, et enfin, responsable du « séminaire des barbelés » constitué de prisonniers allemands se préparant au sacerdoce.

### Une Bretagne vécue et rêvée

Franz Stock découvre la Bretagne en 1928 : il s'imprègne des paysages, dessine, peint, prend des photos, noue des contacts à chaque halte, étudie l'histoire, découvre la langue, le costume, les récits et légendes, les traditions populaires et se met à aimer profondément les gens qui habitent ce pays. C'est avec lyrisme qu'il évoque sa Bretagne vécue, ses paysans, ses marins, la mer dans tous ses états, les sommets du Menez Hom et du Méné Bré, le « bruissement originel » des forêts... Sous la plume de Franz Stock, la Bretagne devient un sanctuaire, une terre inviolée, un isolat d'humanité sensible, un « désert » (au sens de retraite spirituelle, lieu où l'on se met en retrait des obligations sociales) mais aussi une île utopique où le croyant qu'il est croit découvrir un refuge mystique, des hommes « capables d'apercevoir un pan d'éternité ».

La description qu'il fait de la Bretagne et des Bretons n'est pas exempte de stéréotypes : le pays et les gens sont marqués par la fidélité, l'idéalisme, la rêverie, l'irrationnel, le travail, l'austérité, un mélange d'énergie et d'extrême sensibilité, une ima-

gination à l'égal des espaces infinis de la mer et du ciel, et puis, bien sûr – inévitables dans la liste des stéréotypes – la soumission à la fatalité et une indicible tristesse.

Mais le jeune prêtre nous parle de choses vues, de moments vécus, d'impressions ressenties qu'il peint sur le vif comme un artiste « sur le motif » : « *Le vent file au galop comme un voleur ; il vous embrasse, puis vous repousse, gémit et chante, se lamente et hurle [...] sa voix est douloureuse, profonde comme un abîme, sifflante et persifleuse, et l'homme est secoué jusqu'à la moelle de ses os* ». Il a les mots justes pour ciseler « *la crête sèche du Kein Breiz* », les « *espaces sahariens* » de la baie d'Audierne, les « *phalanges galopantes* » des nuages, le suroît qui « *file au-dessus du plateau littoral en faisant tourbillonner le sable* ». Il communique et même communit avec le paysage au point de se sentir invité par le rivage à « *partager la joie du paradis* », au point de voir, dans une stupéfiante hallucination, la coupole du Menez Hom le saluer de loin.

Certes, Franz Stock a lu Michelet, Renan, Chateaubriand, et il est évident qu'il s'en inspire, comme il s'inspire aussi des légendes d'Anatole Le Braz, du *Barzaz Breiz* de La Villemarqué, des *Derniers Bretons* d'Émile Souvestre et même des peintures de Lemordant, mais l'érudition, chez lui, ne se substitue pas à l'expérience vécue, aussi aime-t-il à répéter : « *Il faut avoir visité [...], Il faut avoir bu [...], Il faut avoir observé [...], Il faut avoir écouté...* »

#### Une histoire incertaine et lyrique

On pourrait être déçu par la deuxième partie du livre dans laquelle Franz Stock entreprend de faire lire à ses lecteurs l'histoire de Bretagne, une histoire pas toujours certaine et qui paraît d'autant plus vieillie que la recherche historique fondamentale a bien progressé depuis cinquante ans. Mais on aurait tort de vouloir y voir un travail d'historien amateur ; ce qui accroche, c'est le lyrisme, la générosité, la capacité à faire corps avec les intérêts de la Bretagne et des Bretons. Il s'indigne avec Chomton qu'il cite : « *Comment, le vieux royaume de Conan Meriadek perdrait son indépendance !* » Il se réjouit de la levée en bloc des Bretons pour obtenir la libération du duc Jean V prisonnier des petits-fils de Charles de Blois qualifiés de « *rebelles* ». Il s'émeut de l'anéantissement de l'armée bretonne à Saint-Aubin-du-Cormier, s'apitoie sur la « *jeune Anne qui vit à Nantes le destin tragique de son pays* ». Bref, il vibre, et si ce n'est pas de l'histoire, c'est quelque chose comme de l'empathie avec le peuple breton.

*Die Bretagne-Ein Erlebnis* a été traduit en français par Cédric Flatrès, étudiant à Rennes II, puis par Marie-José Robert et Joël Goyat (UBO, Brest). La traduction bretonne de Fañch Morvannou prend appui sur ces deux traductions « *non sans de nombreux coups d'œil sur le texte allemand* ». Le texte bilingue breton-français est assorti de notes substantielles.

## Réponse à la question : Qu'est-ce que la poésie ?

André Frenaud

Ève Lerner

*Le poète n'est pas toujours visible  
À l'œil nu*

C'est un cristal aux multiples facettes  
une chaussette raccommodée, un souffle,  
un nettoyage de langue, un suspens,  
une partition, un frisson qui parcourt les reins  
une évasion du réel, un saut dans le vrai :  
d'une main ferme, elle nous invite  
à ne plus négliger nos rêves.

C'est une perverse polymorphe  
qui fait flèche de tout bois  
un balbutiement, une prière  
pour que l'âme existe encore  
sous les monceaux d'immondices,  
une symphonie discordante, une harmonie  
qui arrache les cloisons de la pensée  
un raccourci, un court-circuit,  
une traînée de poudre, un métier à tisser,  
la pépinière de l'inconscient :  
elle pique au vif les images qui dorment.

C'est un éclair de crépuscule  
une brèche dans la défense passive  
une église sans liturgie, sans dogme  
imprécation ou berceuse  
une alchimie passagère où la langue exulte  
un état de grâce  
un lion qui galope, une gazelle qui rugit  
le carrefour des virtuels  
une incitation à la désobéissance  
un écho d'éternité :  
l'évidence d'un jour clair.

C'est une fouille archéologique  
 une vierge aux mains sales,  
 un choc qui laisse dans nos diaphragmes  
 un sillage de douleur, une caverne initiatique  
 une parturiente instantanée  
 un oiseau blessé sur une grève souillée de naphte  
 une belle captive  
 la porte ouverte à l'incongru  
 un kaléidoscope enjoué, un clochard en délire  
 un phare battu par les vagues  
 un fourreau de satin, une lutteuse de foire :  
*une vache sacrée qu'on peut aussi manger.*

C'est une délivrance à plusieurs voix  
 un exil poreux et coupable,  
 une reine en lambeaux, une sirène en chaleur,  
 un rouleau ourlé par l'écume  
 une faim au ventre,  
 une amazone des steppes  
 une bouteuse de feu, une fauteuse de trouble,  
 le rire de Rabelais, une fontaine de jouvence,  
 une pluie bienfaisante, un paysage en solo  
 une mémoire en état d'ivresse  
 une huître perlière, un volcan en éruption,  
 les volutes du savoir à venir,  
 un lac poissonneux :  
*une amphore.*

## Concours de haïku : jamais trois sans quatre !

Alain Kervern

La soirée se passe à Dublin, dans un pub littéraire, en cette fin d'été 1998. La conférence sur le haïku vient de se terminer, et quelqu'un suggère que les quelques trente personnes restées bavarder fassent une lecture de haïku, pour prolonger l'atmosphère amicale de cette soirée. Un cercle se forme, et chacun, en toute simplicité, lit un poème court de sa composition. Mon voisin, poète d'une certaine notoriété, se lève et de sa belle voix grave nous livre un haïku dont il n'est pas peu fier (je le sais, il me l'a déjà lu !). Quand il a fini, une dame de l'assistance s'adresse à lui : « Pouvez-vous redire ce poème ? Il y a quelque chose qui ne va pas. » Et à ma surprise, sans s'offusquer, mon voisin s'exécute courtoisement. Et la dame de reprendre : « Oui, c'est bien ce que je pensais. Moi, je n'aurais pas mis ce mot en final, j'aurais conclu comme ceci... » Et de lui soumettre sa propre version du poème. « Que va-t-il se passer, me dis-je, comment mon voisin va-t-il réagir ? » Et tranquillement, le poète interpellé prend une gomme, modifie son haïku suivant les indications de la dame, se relit à haute voix, et répond à cette personne : « Vous avez raison, c'est meilleur ! » C'est ça, la magie du haïku !

Pour que de semblables scènes se déroulent aussi en Bretagne (et ailleurs), et pour casser l'image que les circuits marchands font des poètes et de la poésie (individualisme, vedettariat, règne de l'argent...), la revue *hopala !* a lancé, dès sa création, des concours annuels de haïku pour encourager non seulement un genre particulier de poésie courte, mais aussi les qualités humaines d'un nouveau type qu'engendre « l'esprit du haïku ».

Au travail ! Après un an de parenthèse, *hopala !* rebondit pour un nouveau concours de haïku.

### Qu'est-ce qu'un haïku ?

Pour ceux qui découvrent pour la première fois ce mot, le haïku est un poème court, inspiré du modèle japonais, traditionnellement composé de dix-sept syllabes, avec une césure et une allusion saisonnière obligée. Depuis que le poète Ban'ya Natsuishi a ouvert un genre poétique qui s'étiolait au Japon à tous les vents du monde, chacun est libre de suivre ou de ne pas suivre les sacro-saintes règles de la tradition néo-classique indiquées plus haut. Il s'agit d'exprimer en termes simples, en trois lignes, un moment privilégié de la vie quotidienne. En un style concret et concis, le haïku doit transmettre quelque chose de fort et d'indicible à travers quelque bref instant, une scène fugitive, un détail minuscule, une situation particulière et unique, toujours en liaison avec un événement naturel, fût-il le plus insignifiant. L'humour n'est pas absent du haïku, mais il se manifeste au détour d'une allusion, et de façon discrète.

### Le thème du concours

Il sera cette année celui de **la lune**, et je ne résiste pas au plaisir de citer cette série souriante de Jean Féron, extraite de l'anthologie du haïku contemporain en français, *Chevaucher la lune*, publiée par notre ami québécois André Duhaime, aux éditions David au Canada.

*Samedi soir  
la lune remontait aussi  
vers Paris*

*Fait le plein  
près d'Orléans  
la lune aussi*

*La pleine lune  
en panne  
sur l'autoroute*

### Les catégories

Comme les autres années, vous avez la possibilité d'envoyer un maximum de trois haïku dans une des trois langues de Bretagne, c'est-à-dire en gallo, en breton ou en français, qui sont aussi celles du concours. N'oubliez pas de préciser vos coordonnées sur chaque feuille où seront écrits vos haïku.

Chaque candidat devra également déclarer clairement dans laquelle des six catégories suivantes il souhaite concourir :

**Adulte en gallo**  
**Adulte en breton**  
**Adulte en français**

**Enfant en gallo**  
**Enfant en breton**  
**Enfant en français**

### Date limite

Les poèmes sont à envoyer à la revue *hopala !*, par courrier postal uniquement, à l'adresse suivante : **Concours de haïku hopala ! 2004-2005, chez Alain Kervern, 7, venelle Kerivin, 29200 Brest**. Aucun envoi par courriel ne sera pris en compte. La date limite du dépôt des haïku de chaque candidat est le jeudi 31 mars, minuit, dernier délai. Les compositions ne sont pas retournées à leurs auteurs.

### Jury et proclamation des résultats

Le jury sera cette année composé de Rozenn Milin, qui en breton a toujours montré de grandes dispositions pour le haïku, de Pierre Tanguy, qui fut l'animateur de la rubrique « Perles de haïku » dans l'édition dominicale d'*Ouest-France*, de Jean-Yves Bauge, notre fidèle collaborateur très investi dans la promotion du gallo, et d'une personnalité de Landerneau très en vue dans le domaine culturel (c'est une surprise !). Car, cette année, les résultats du concours seront proclamés dans le cadre du Festival Kann al Loar à Landerneau, début juillet 2005, et paraîtront dans le numéro d'*hopala !* qui sortira au commencement de l'été. Vous pourrez aussi consulter le site de Serge Tomé : [www.tempslibres.org](http://www.tempslibres.org)

Amis pratiquant le haïku ou non, à vos crayons, stylos et pinceaux !

## Des haïku vus de l'intérieur

Une société souhaite toujours transmettre à ses enfants ce qu'elle a de meilleur. Ce n'est donc pas un hasard si les haïku sont présents dans les écoles japonaises. Les enfants découvrent ainsi que commencer à écrire des haïku, c'est s'engager dans une quête de perfection pour laquelle il faut travailler et travailler sans relâche, afin d'améliorer sans cesse sa pratique, grâce au regard sans complaisance des autres, et à toujours plus d'exigence artistique personnelle.

Un instituteur japonais, Kunihiko Fujii, utilise depuis plus de dix ans ce genre poétique comme outil pédagogique pour entraîner ses élèves dans une dynamique éducative originale. En effet, il leur fait découvrir progressivement les richesses de leur langue et ses multiples possibilités d'utilisation. Les élèves apprennent aussi à tendre l'oreille autour d'eux et à saisir, dans les propos de tous les jours, des mots aux consonances musicales, des rythmes de phrases, des expressions nouvelles. En parallèle, ils auront appris à observer leur environnement naturel, à y débusquer les événements saisonniers qui seront source d'inspiration pour la tenue d'un mini-journal d'abord, puis d'un petit poème ensuite qui dévoilera l'émotion qui se cache derrière l'apparence la plus quotidienne. Une autre phase de la pédagogie de notre maître d'école, peut-être la plus difficile et la plus originale, consistera à habituer les enfants à restituer pour tout le groupe leur haïku, et à soumettre leurs compositions poétiques au jugement des camarades de la classe et à leur appréciation. Mais ils apprendront à leur tour à évaluer, analyser, critiquer la production artistique des autres élèves de la classe. Ils seront donc tour à tour juge et compétiteur. C'est en quelque sorte à une véritable démocratie littéraire que sont initiés ces enfants.

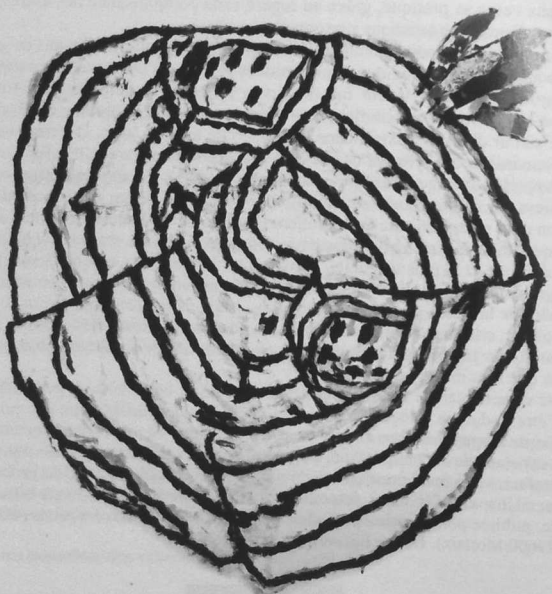
Toute cette démarche a été consignée par Kunihiko Fujii dans un petit manuel, qui vient d'être traduit en français sous le titre *La Ronde des haïku*, avec une postface du poète Pierre Tanguy, membre du jury de notre concours. Si vous souhaitez vous lancer dans le concours de haïku, que vous ne connaissez rien au haïku, et que vous avez une âme d'enfant, voilà une bonne entrée en matière ! Vous pouvez vous le procurer chez l'éditeur : Ubapar (cf. note ci-dessous). Il existe aussi une version en breton de cet ouvrage, publiée par les soins de Fañch Peru aux éditions Skol Vreizh (40, quai du Léon, 29600 Morlaix). Bonne lecture, et... bonne chance !

A. K.



Kunihiko Fujii, *La Ronde des haïku*, traduction d'Alain Kervern, Ubapar, Saint-Colombier, 56250 Saint-Nolff, 2004, 108 p., 10 €.

Planète, mai-juin 2001, acrylique sur papier maroufflé sur toile,  
105 x 95 cm



Il a dit (et répété) « ... je crayonne sans penser à rien, j'essaie de laisser ma main libre. Je ne veux rien, j'essaie de découvrir quelque chose que je ne connais pas... Petit à petit une idée... une forme se dégage... je ne la nomme pas, je la sens vivante... il y a des moments où je le sais : elle est là. »

## PÈLE-MÊLE, LA CHRONIQUE D'ALAIN-GABRIEL MONOT

### 1. Gérard Le Gouic

Le poète quimpérois aujourd'hui retiré à Kernevès publie *Contes et fables du moulin des chiens* aux éditions Telen Arvor. C'est, pour dire le vrai, son âme d'enfance que Gérard Le Gouic offre à son partage. Reprenant avec assez d'humour la tradition animatrice de La Fontaine, l'écrivain dédiée avec humour son recueil aux petits enfants de 4 à 104 ans ! Mais le livre est aussi manière pour ce révolté tendre qu'est Le Gouic de dire à mots calmes mais définitifs ses refus, parfois ses rancœurs. Ainsi le poème « Poule » : « On admet qu'une poule / n'ait jamais gravi une montagne / Erré dans une forêt, dans un désert / Ni longé la mer. // Mais qu'une poule en batterie / N'ait jamais eu connaissance / Que des touffes d'herbe / Se délectent de vents et de pluies, / Que dans l'air se vautre un soleil, / Alors non ! / Et ceci n'est pas de l'écologie / Un simple sursaut d'humanité. »

Quant aux lecteurs attentifs d'*hopala* !, ils seront heureux de retrouver, à la dernière page de l'ouvrage, le poème « Le chat » que Gérard Le Gouic nous avait offert lors de l'entretien qu'il avait accordé à la revue dans l'un de ses premiers numéros. On s'en voudrait enfin de terminer cet article sans mentionner que le joli dessin de



couverture de ce recueil bleu – couleur de songe, couleur d'enfance – sans souci est du poète Jean-Claude Pirotte. Gérard Le Gouic, *Contes et fables du moulin des chiens*, Telen Arvor, 2004, 12 €.

### 2. Des nazis bretons

Kristian Hamon, à qui l'on devait déjà l'ouvrage *Les Nationalistes bretons sous l'Occupation* en 2001 aux éditions An Here, publie cette année aux éditions Yoran Embanner *Le Bezen Perrot*, livre consacré aux nationalistes bretons sous l'uniforme allemand en 1944. Le livre se révèle être – alors que soixante années se sont écoulées depuis les faits qu'il narre – un document de première grandeur sur les errements criminels des soldats perdus d'une cause bretonne dévoyée, l'année du débarquement américain.

Bons chiens fidèles de leurs maîtres SS et jeunes criminels sans scrupules, les autonomistes dévoyés sont peints ici à l'aune de leur bêtise meurtrière avec une juste sévérité qui tranche heureusement avec la peureuse et honteuse amnésie de tout une partie du « mouvement breton » dans les premières années d'après-guerre.

Le livre est aussi pour Kristian Hamon l'occasion d'évoquer le véritable chemin de croix de la Résistance bretonne, en butte à l'infecte sauvagerie des nazis et de leurs serviles auxiliaires, enfants renégats à martyriser par leurs dénonciations, leurs tortures et leurs meurtres. Ainsi, fustigeant la bêtise criminelle des « gour » de la Bezen Perrot, l'historien rend enfin tout l'hommage qu'ils méritent aux résistants massacrés à Saint-Nicolas-de-Redon, Colpo, Plumélin, Le Faouet,

Plougonver, L'Hermitage-Lorge, et dans les centres de torture de Locminé, Bourbriac, Uzel et Rennes. C'est vers eux, morts dans l'enfance de l'âge pour que nous puissions être libres, et devenus pourtant bien anonymes, que vont nos pensées à l'heure où nous finissons la lecture de cet ouvrage.



Kristian Hamon, *Le Bezen Perrot*, éd. Yoran Embanner, 2004, 15 €.

### 3. Haïku

Jean-Yves Boudehen publie son recueil *Haïku de l'Île-Tudy et d'ailleurs* aux éditions de L'Estran. Professeur de philosophie au civil, l'auteur rompt ici avec la longue dissertation et la froideur des concepts pour leur substituer chaleur de l'image et brièveté de la forme. On a plaisir à marauder avec lui, en douceur, en langueur.

« Dès la fin de janvier / Des îlots jaunes sur l'île / Splendeur des mimosaes. » ou « Retour de pêche / Une escorte de mouettes / Derrière le bateau. » ou encore « Dans le port endormi / Le cliquetis des mâts / Impatience du large. »

Jean-Yves Boudehen, *Haïku de l'Île-Tudy et d'ailleurs*, éditions de L'Estran, 2004, 7 €.

## IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPRESSIONS... IMPR

### Dès que s'ouvre un camp

J'entre souvent dans une lecture par celles qui l'ont précédée. Dans *L'histoire trouée, négation et témoignage* – les actes du colloque organisé par Catherine Coquio en septembre 2002, édités avant l'été par l'Atalante de Nantes –, j'ai retrouvé Mustafa Ouyolou qui nous avait donné à lire dans le n° 16 de *hopala !* une introduction à l'histoire et à la littérature du peuple kurde. Il les reprend ici à la lumière (si l'on peut dire) d'un négationnisme d'État forgé et imposé par les élucubrations racistes du kémalisme. Sur les théories de « l'histoire et de la langue soleil », de « la race turque mère de toutes les civilisations, de la langue turque mère de toutes les langues », s'est édifiée une violence extrême acharnée à nier l'existence de toute entité historique kurde, à interdire de parler, d'écrire kurde, à combattre toutes les expressions culturelles, politiques, pacifiques aussi bien qu'armées, opposées au déni. Ce même nationalisme criminel a culminé dans la négation du génocide arménien.

Les rapports entre négationnisme, témoignage, historiographie et littérature sont au centre des réflexions de la quarantaine d'intervenants – historiens, philosophes, psychanalystes, poètes, chercheurs dans toutes les disciplines des sciences sociales – qui ont participé à l'écriture de *L'histoire trouée*.

Dans tous les génocides, œuvres concentrationnaires, crimes contre l'humanité, exterminations de masse, massacres passés en revue, on retrouve la même obsession des bourreaux et de ceux qui défendent leur mémoire et leurs idéaux, à nier l'étendue et la nature de leurs plans, à gommer les traces de leurs actions meurtrières, à contester l'authenticité des récits des survivants, la scientificité des historiens qui s'y réfèrent.

J'ai, dans cette lecture, beaucoup appris sur les négationnismes ; sur ce qui les distingue, intentions et méthodes, des nécessaires recherches dont se nourrit le travail des historiens ; sur les crimes qu'ils s'évertuent à démentir, à édulcorer, à banaliser ; sur la nécessité d'une histoire interne élaborée par les victimes pour fonder l'Histoire collective, commune, citoyenne, chargée de reconstituer, transmettre, enseigner.

J'ai mieux compris trois choses très importantes.

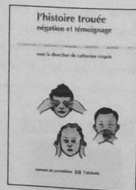
Les témoignages, s'ils ne sont que factuels (les plus nombreux), restent impuissants à enrayer le soupçon des négationnistes. Qu'ils aient écrit pour aller mieux, pour répondre aux injonctions générationnelles, communautaires du devoir de mémoire, pour répondre à ceux qui mettent en doute leur parole ou dans le cadre des collectes effectuées par les militants et les chercheurs engagés dans la lutte contre ces formes d'effacement, de justification du meurtre absolu, les témoins ne peuvent répondre aux négationnistes. Le témoignage, s'il n'est que factuel, comme le raisonnement négationniste, participe en effet de l'histoire positiviste pour laquelle la preuve (toujours matérielle, comptable) est censée fonder non seulement la véracité d'un vécu, mais aussi sa réalité, ce qui le constitue comme histoire individuelle et collective.

Ce qui a été effectivement vécu est fondamentalement indicible. Voilà ce que nous donnent à comprendre ceux qui s'en sont le plus approché par le témoignage, par la réflexion, et surtout par la littérature, les Primo Levi, Robert Antelme, Varlam Chalamov, Imre Kertész, Hannah Arendt, Georgio Agan-dem... : indicible est la destruction de l'individu affronté à l'anéantissement de son être ; l'expérience des Musulmänner qui ont vécu cela, perdu cela ne peut ni

se prouver ni faire l'objet d'un témoignage. Indicible est l'histoire collective des meurtres de masse, l'effort de la part d'une fraction de l'humanité pour en éradiquer une autre, l'obstination à lui dénier la reconnaissance qu'elle est une partie de l'humanité (l'aveu en est contenu dans la non-métaphore de la suppression des poils dans les chambres à gaz énoncée par Himmler, reprise par Darquier de Pellepoix, claiornée dans les médias par les élus du Front national des Le Pen et Gollnisch.)

Le négationnisme ne s'élimine pas. Plus le temps passe, plus il peut nuire. Ce que montrent plusieurs auteurs, c'est que la négation précède et prépare le crime. Elle est consubstantielle à l'antisémitisme, à tous les racismes. Elle est partout où l'humanité d'un groupe est niée. Elle est déjà présente quand une fraction de l'humanité – personnes déplacées, retenues aux frontières – est mise à part, est cachée. Dès que s'ouvre un camp. Dès que, sur fond sécuritaire, et sous prétexte que le débat est européen, se discutent des projets de centres d'enfermement, de rétention.

La principale raison pour laquelle il faut lire *L'histoire trouée* tient à l'actualité présente.



*L'histoire trouée, négation et témoignage*, sous la direction de Catherine Coquio, éd. L'Atalante, Nantes, 2004, 860 p., 29 €.

René Péron

### Dans la descente, mon cœur va en roue libre

Pierre Tanguy, dont la revue *hopala !* a déjà évoqué les précédents recueils (*Haïku du chemin en Bretagne intérieure*, en 2000, *Pages de connaissance* de La Part Commune), nous fait la surprise, cette année encore, de nous offrir une véritable palette d'impressions des quatre saisons, écrites à partir d'une selle de vélo. Le livre s'intitule : *Roue libre dans la ville*. À travers des poèmes d'une grande limpidité, il nous donne à vivre, à l'état brut, les petits bonheurs et les grandes frayeurs éprouvés par un cycliste pendant son trajet pour aller tous les jours au travail. Cette grande bouffée de fraîcheur fait penser aux *Émotions d'un perdreau rouge* d'Alphonse Daudet. Ou encore à certaines pages de Francis Jammes, dans ce regard bienveillant et tendre à l'égard du quotidien, des enfants, des vieilles dames et des jeunes chiens perdus : « C'est un terrain vague qui borde la gare de triage / un dimanche, je m'arrêterai pour faire un bouquet » (p. 31).

Ce qui frappe, c'est la grande simplicité du style que l'auteur met au service d'une mélodie qui sonne juste. Tout cela est dépourvu, sobre, sans artifice. Il n'y a pas de distance apparente entre la vie et ce qu'on lit. « Dans la descente, mon cœur va en roue libre », nous confie Pierre Tanguy sur sa bicyclette. L'évocation au premier degré des sensations du cycliste révèle parfois des émotions cachées derrière ces instantanés. Il y a d'emblée empathie du lecteur quand il suit l'auteur dans ses déplacements et qu'il raconte les « choses de la vie » par une succession de flashes que tout le monde a vécus sans les voir vraiment : « une bille de verre est tombée d'un cartable » ; « je croise en arrivant les ouvriers de la nuit » ; « coccinelle sur mon

pantalon » ; « l'orgie de juin, ce trop-plein de feuillage » ; « des voitures passent, en m'éclaboussant » ; « des chatons lissent leur pelage au soleil ». Et soudain, au détour d'une page, quelque chose dans la technique qui rappelle le haïku : « Passant devant une maison, je me suis dit / – c'est bien le printemps – / un homme repeignait ses volets » (p. 13).

Mais cette fois encore, la lecture de ce recueil me ramène irrésistiblement aux grands maîtres de la poésie T'ang, dont la fréquentation a donné à Pierre Tanguy ce ton grave et légèrement détaché, qui met en relief plus que ce que ne disent les mots : « Un chapeau de gelée blanche / sur le toit des michelines rouge et crème / La gare, côté cour, sur les voies de garage » (p. 83).

À ce poème répond en écho, au-delà des siècles, ce tableau de Liu Chang-Qing (709-780) : « Au-delà des collines enneigées le soleil s'enfonçait / on aperçoit dans le froid quelques toits blancs / derrière une porte un chien aboie ».

### Pierre Tanguy

Roue libre dans la ville



*Roue libre dans la ville*, Pierre Tanguy, éd. La Part Commune, Rennes, 2004, 13 €.

Alain Kervern

### Je me drogue...

...c'est bien évidemment le titre que j'aurais donné à ces lignes si j'avais été journaliste à *Libération*.

Je lis les poèmes de Drogue depuis la parution du *Contre Dit* en 1982. J'ai lu chaque nouveau recueil pour retrouver ce qui, je suppose, attache à un endroit. C'est ce que j'ai ressenti à la lecture de *Ventôses*, ce que je me suis dit en découvrant *Le Passé décomposé*, puis *Noir sur blanc*, puis *La main au feu*, j'ai éprouvé cette sensation-là, ce plaisir, je connais, j'aime y retourner. J'ai chaque fois pensé cela. Les poèmes de Drogue sont situés. Et le dernier titre donnait la position 48°39'N-2°01'W.

Vérification demandée au bureau des longitudes, confirmée par l'Office des latitudes, on est à Saint-Malo. Ah ! on se dit, c'est vrai, il y a du Chateaubriand et du tombeau devant la mer chez Drogue. D'ailleurs, il les a revendiqués, le romantisme, l'encre noire. Exergue et natures dans « 1.44.10.50.129.064 ». Mais avec des titres comme ça, il se moque, non ? Sûrement, car il est drôle, le poète tout mouillé promis à la mort, abimé dans son œuvre (René aurait usé de la majuscule), quand ça se termine par « rire énormément ». Impératif. On est ailleurs. Et cette fois, ce sont nos dérapages lyriques à nous que guette Henri Drogue. Il les provoque – il connaît les belles musiques – pour les casser. Parfois, il joue la parition à l'envers ; noirceur, désespoir, lumière : « les mots ! ah quel désert à la fin / merveilleux ».

Pareil avec Dieu. Interpellation, humour. La métaphysique naît du mélange. Après qu'il l'a délestée de tous ses noms – Dieu « l'ainsi dit » – demeurent les approches les plus agnostiques de la croyance : « qu'as-tu parlé ? quoi cherché ? quoi fait de l'ignorance ? » Meta(ex)stase : la perte des assurances projetée dans l'attente de

« l'inépisable » mort.

Radical, le traitement n'empêche pas le culte des tempêtes et de leurs apaisements. Au contraire, le retrait du démiurge laisse toute la place à la mer, aux vents, vagues, nuages. Aux oiseaux, aux plantes, herbes, fleurs, de la dune, de l'estran. Aux pluies.

Le paysage de Droguet mange toute la page du poème, juste traversé dans un coin par un minuscule bonhomme effaré. L'image est de Claude Roy.

Solitaire, le bonhomme ? La main d'une autre présence, le prime « je t'aime » dit et redit, traversent les changements de livres, de lieux, de styles. Nuits buissonnières, courses à l'abri, l'amour se joue des giboulées, se prend aux éclaircies.

A-social, le promeneur grommelant ? Saint-Malo, c'est déjà plus qu'un nom sur la carte. Traite et négocie. Le monde est dans ses docks, ses gares, les marchandises, d'autres morts.

Le sous-titre de 48°39'N-2°01'W (et

autres lieux), apporte une précision considérable.

Un lieu, c'est autre chose qu'un endroit. Les lieux, disent les ethnologues, ont une identité (je faisais la même observation il y a quelques mois avec *L'île Carn*, 4°40'00W-48°34'60N, pas si loin, plus avant dans la pointe) : les lieux ont un nom. Les lieux sont dits. Parlés, écrits. Ils existent, ils ont été faits avec de la parole, avec des mots. Ils sont faits de mots. Les poèmes sont des lieux. Les lieux d'Henri Droguet sont faits des mots d'Henri Droguet. Les lieux, les mots ont une histoire. Il sont d'une langue. La langue, c'est ce qui les fait exister. C'est ce qui leur confère leur singularité. Sa langue à lui surgit autant de la littérature, des littératures qu'il habite (ces autres lieux) que des littoraux qu'il arpente (48°39'N-2°01'W). Là où une savante critique de l'intertextualité livrerait des échos, une admirative dédicace, des citations, les clins d'œil, les emprunts

de vocabulaire, de couleurs, on se laisse surprendre par une langue neuve. Parce que les effets tirés de ce brassage surgissent moins de ces inspirations que d'une respiration. Les mots venus comme les vents de tous côtés, en leur tohu-bohu, fournissent matière à composer, à agencer, à peindre. Ce n'est pas du figuratif mais c'est plein de « paquets d'oiseaux un ébouriffé fou-toir botanique, de bleu beaucoup de bleu ». La langue des poètes, c'est ce qui fait qu'on en préfère certains, qu'on s'y retrouve, que l'on y revienne, ou passe. Ça se sait en visitant.

Chez Gallimard : *Le Contre-dit*, 1982 ; *Le Passé décomposé*, 1994 ; *Noir sur blanc*, 1998 ; *La Main au feu*, 2001 ; 48°39'N-2°01'W (et autres lieux), 2003.

Aux éditions du Champ Vallon : *Ventôses*, 1990.

René Péron

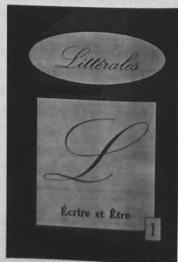
## PASSAGE EN REVUES... PASSAGE EN REVUES...

### « Littérales »

C'est toujours émouvant de parler du n° 1 d'une revue. D'autant que l'une des principales animatrices de celle-ci (belle couverture noire et or) est notre amie bulgare de Bretagne Anélia Véléva (quelques-uns de ses poèmes bilingues, où les caractères cyrilliques se tressaient aux caractères latins, ont été publiés dans le n° 5 de *hopala* !).

On retrouvera avec bonheur dans ce premier numéro l'excellente Guénane (qui nous rappelle que « *Poésie n'est pas refuge / mais école de feu* » et que « *Se relire / c'est rendre visite / à l'étranger qui vous habite* », et deux amis très chers : Marie-José Christien et Youenn Gwernig. Trois découvertes : Béatrice

Bonhomme qui sait parler des toiles d'oiseau et des cœurs de fontaine, Georges Rose, parfois croisé jamais vraiment rencontré, qui, dans un bel entretien sur le rapport entre Écrire et Être, nous prie de ne pas oublier qu'« *écrire est une pratique* », que « *ça ne consiste pas à mettre en forme des idées, des sentiments, des impressions* ». Et qui cite à bon escient le poème d'Emily Dickinson sur le fraternel dialogue noué dans la tombe entre « *la beauté* » et « *la vérité* ». Dans « *Poésie à double voix* », Anélia Véléva nous fait découvrir l'écriture intense d'une autre Bulgare, Kalina Kovatcheva. Ainsi donc, avec *Littérales*, c'est un beau cote bretois qui prend la mer. Puisse-t-il garder le cap, et se garder de la traîtrise des courants.



*Littérales*, n° 1 revue annuelle, 64 bd Gambetta, 29200 Brest.

### « Poésie / première »

Une bonne part de ce numéro est consacré à un hommage à l'écrivain toulousain Pierre Gamarra, qui présida longtemps aux destinées de la revue *Europe*. C'est là que je l'ai rencontré il y a bien longtemps. Le vieux Pierre Abraham, alors directeur de la revue avait imposé contre son avis un poème de moi sur la guerre d'Algérie. Je mesure aujourd'hui en lisant la suite de poèmes que publie *Poésie / première* à quel point il a dû à l'époque détester mon texte... Toutefois le Breton que je suis se découvre aussi, au-delà de cliques dont je retrouve la trace intacte, une certaine fraternité avec celui qui a su dire : « *Cet homme-là me parle en occitan, / me montre chaque mot entre ses mains rugueuses* », car une langue bannie se met alors à palpiter dans ces lignes : « *des mots ciselés, des mots sombres / [...] des mots usés comme les pistes qui vont aux lacs dans les montagnes* » — et là je ne peux rester indifférent.

Autre poète d'Occitanie, mais beaucoup plus proche de notre sensibilité, Albarède, courtoisement célébré par Jean-Paul Giraud. Albarède est ce voyeur voyant qui sait que « *le temps se fera fourni / pour étonner la pierre* », et que « *le vent / a valeur de vipères / vit aux crochets de l'épineux / vit* ». Albarède est aussi un fin critique d'art. Par exemple : « *Abstraction danger / Par l'écorce déchirée / on voit la pensée de l'arbre* ». Mais surtout, c'est un homme qui, aux confins du surréalisme, sait que « *Le soir au coin des portes / dans les visages le soleil dure / encore un peu avant la nuit* ».

Autre coup au cœur provoqué par ce superbe numéro, l'étude que Michel-Georges Bernard consacre à Jean Lescurre. J'ai connu Jean Lescurre au temps où il était directeur de l'Alhambra, cette salle de cinéma d'Asnières qu'il avait héritée de son père et transformée de

façon pionnière en salle d'Art et d'Essai (il était l'un des inventeurs du concept et fut quelque temps président de l'association française des cinémas d'Art et d'Essai). Les poèmes qui accompagnent le commentaire de M. G. Bernard ne peuvent que laisser sur sa faim pour qui a connu le mélange de chaleur, de gouaille et d'érudition qu'était cet homme chez qui on pouvait croiser des gens étonnants... On retiendra en outre de ce numéro un entretien avec Yves Di Mano, poète et directeur de collection chez Flammarion — un peu décevant malgré une jolie histoire d'« Orphée/on », un décapant billet d'humeur (« *Du côté de chez Swann* ») de J.-B. Papi, et une énigmatique mais très belle digression sur l'amitié, de Maria Maillat (« *L'ami, passeur des frontières imaginaires* »), où rôde l'ombre de Georges Perros. La revue se clôt sur des notes de lecture — que précède une suite de poèmes parmi lesquels luit d'un sombre et prémonitoire éclat le « *Tableau de la zone Belgique* » de Archibald Michiels.

### « Ar Falz »

Ce numéro d'*Ar Falz* est, sous la direction de Paolig Combot, voué comme les deux précédents aux rapports entre la Bretagne et la République. On peut se demander s'il n'y a pas là, dans la construction idéelle de ce tête-à-tête, quelque chose qui est de l'ordre de l'enfermement. Quoi qu'il en soit, voilà un riche numéro, puisqu'il est pour l'essentiel constitué des contributions d'universitaires rennais et lorientais au colloque de Nantes sur le thème de — justement — Bretagne et République. Ce colloque était organisé par l'association Bretagne Université / Breizh Klaskerezh. On retiendra plus particulièrement, parmi les dix communications publiées, celle de Jean Beaudouin (Droit, Rennes I) qui, analysant les thèmes constitutifs de l'idéologie jacobine et leur fonctionnement dans les mouvements révolutionnaires du 20<sup>e</sup> siècle, souligne leur rôle comme source d'inspiration de l'idéologie et de l'organisation du mouvement léniniste puis de la gestion stalinienne. Celle de l'historien Michel Denis « *Dimensions et limites d'une adhésion* », qui, aussi documentée qu'elle soit, n'épuise pas le sujet des communautés (de pays, de sens et de comportements) survivant, en Bretagne, aux clivages blancs/bleus évoqués à travers plusieurs exemples significatifs, et qui se traduisent aujourd'hui, ainsi qu'il le dit lui-même, par quelques faits majeurs : d'une part « *Pour bien des Bretons [...] les initiatives endogènes sont plus importantes que les concessions exogènes [de Paris]* » ; d'autre part « *Entre démocrates et républicains [...] beaucoup de Bretons se reconnaîtraient mieux sous la première étiquette que sous la seconde* ». Enfin, François Marzin montre, au terme d'une analyse non dépourvue d'ambivalence, quel puissant vecteur d'intégration notabiliaire au sein de la droite républicaine fran-



*Poésie / première*, *Poésie & littérature*, n° 29, éd. Editinter, BP 15, 91450 Soisy / Seine.

çaise aura été le CELIB. Citons également l'article en breton de Francis Favereau, « Breizhneg ha laikellezh », et celui de Jean Ollivro qui, dans « La Bretagne : région témoin d'une république modernisée ? », fait le procès de la pensée économiste dominante de l'Hexagone et donne à son analyse cette conclusion essentielle : « Il va falloir ici s'organiser sans en référer à un pouvoir parisien qui organise à son profit l'inégalité de la France [trahissant ainsi] les idéaux les plus fondamentaux de la république. »

Un « Billet d'humeur » de Christian le Meut, épinglant quelques manifestations bretonnes de racisme, se termine par cette recommandation : « *N'am eus kavet netra pe "rasism", evel e galleg.* » Cependant, une fois la revue fermée, je ne peux surmonter le sentiment de malaise. Dans le n° 15 de *hopala !*, nous avions longuement rendu compte du numéro précédent d'*Ar Falz* (le 87). On chercherait en vain dans ce numéro 88 un mot, non pas tant sur *hopala !*, mais sur quoi que ce soit d'autre que *Ar Falz*, son activité, les publications de sa maison d'édition (Skol Vreizh). Rien d'autre n'existe en Bretagne que *Ar Falz*. De sorte qu'il émane de ce lieu éditorial, en principe voué à la singularité de notre rapport à l'universalité, une atmosphère de chapelle. Chapelle distinguée certes, et confortable, mais chapelle, lieu clos, où se comprend mieux le sentiment d'enfermement évoqué plus haut. Et là, on se dit qu'on est bien en Bretagne, dans cette Bretagne telle qu'elle est devenue, après 120 ans de règne républicain : chacun dans sa chapelle ou dans sa baronnie, dans l'ignorance et le mépris des chapelles et des baronnies voisines ; et les vaches jacobines seront bien gardées.

*Ar Falz*, n° 88, Gwengolo, 2004 ; revue annuelle, La Manufacture, 41, quai de Léon, 29600 Morlaix.

#### « Sterenn »

Ce numéro de la revue de l'Institut culturel de Bretagne rend compte à la fois du colloque sur la musique et de la remise des hermines qui avaient lieu cette année le 26 septembre à Châteaubriant. René Abjean y fait un lucide état des lieux de la musique bretonne. Christian Bouvet donne un bel historique de cette cité bretonne que fut de tous temps – et reste – Kastell-Briant, Jean Cevaer évoque le festival itinérant Anne-de-Bretagne qui cet été s'y déroula et y connut le succès. On trouvera dans ce numéro la biographie des cinq herminés de l'année. On se réjouira de compter parmi eux (enfin) Yannig Baron, britephone, ancien de la Royale et natif de Groix, créateur de l'association pour l'enseignement du breton dans les écoles catholiques (Dihun), qui fit trois grèves de la faim entre 1988 et 1998 pour l'introduction et le développement du breton dans l'école publique, et milita pour la signature de la Charte européenne des langues minoritaires par la France. On se réjouira tout autant de voir herminé Albert Poulain, le maître d'œuvre de Pipriac, grand connaisseur du patrimoine architectural de haute Bretagne et qui, par son immense talent de conteur, est l'un des meilleurs défenseurs de la langue galloise et de sa vitalité.



*Sterenn* n° 21 (6, porte Poterne, 56000 Gwened Vannes). Comptes rendus de Gérard Prémel.

#### « Al Liamm » (Tir-na-nÓg numéro 345, août 2004)

Cela fait maintenant 59 ans que paraît *Al Liamm*. Cette revue entièrement en langue bretonne est consacrée à la littérature moderne en cette langue... et dans le monde.

Le numéro 345 est consacré à celui qui en fut le directeur-animateur, Ronan Huon, décédé en novembre 2003. Ce n'est que justice, pour un homme qui a consacré son temps à éditer tous les deux mois la principale revue littéraire en langue bretonne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ronan Huon fut celui qui édita les grands auteurs de langue bretonne après 1945, dans la lignée de *Gwalarn* (créé en 1925 par Roparz Hemon). C'est ainsi que les pages d'*Al Liamm* ont hébergé les écrits, par le passé, de Yeun ar Gow, Klerg, Youenn Drezen, Abeozen, etc., et pour la période plus récente, Goulc'hann Kervella, Per Denez, Reun ar C'halan, Yann Gerven, etc.

À partir de cette revue, Ronan Huon créa une maison d'édition éponyme où furent publiés les romans, collections de nouvelles et poèmes des auteurs précités. C'est parce qu'il fut l'animateur, l'âme d'*Al Liamm* (de façon bénévole, il était aussi professeur d'anglais en lycée) qu'il ne consacra guère de temps à sa création personnelle, trop pris par les contingences de l'éditorial militant. Et pourtant, ses deux recueils *An irin glas* (Les Prunelles vertes) – publiés en 1966 et 1971 – et *Ur vouezh er vorenn* (Une voix dans la brume qui venait de la mer) – publié en 1980 – comptent parmi les œuvres capitales de la littérature bretonne de la deuxième moitié du vingtième siècle.

Ce numéro fait la part belle aux témoignages de ses anciens compagnons de route comme Per ar Bihan, qui lui aussi a consacré beaucoup de son temps à la revue et à ses éditions, ou

encore Yann-Bêr Piriou, qui nous livre un récit plein de détails sur la personnalité de Ronan Huon. Yann-Bêr Piriou qui conclut ainsi : « Sans Ronan Huon, *Elen ar Meliner* et la petite équipe qu'ils ont animée, les plus beaux efforts des générations précédentes auraient été vains. Il y a ainsi, dans certains pays, des écrivains, des poètes, qui préfèrent, avant toute chose, s'occuper des

œuvres des autres, les faire naître. C'est de cette tranquille et anonyme grandeur que nous vivons tous. »

Pour Ronan Huon, la langue était un tout et c'est ce que montre l'étude réalisée par l'un de ses fils, Gwenaël, à propos de Kamp Etrekeltiek ar Vrezhonegerien (le camp interceltique des bretonnants), qui se tient toujours tous les étés à Scaër : à quoi sert une littérature

s'il n'y a pas de société pour la porter ? À cette question, Ronan Huon avait répondu en élevant ses enfants en breton, et ceux-ci ont à leur tour élevé leurs propres enfants dans la langue.

Concluons en disant qu'un recueil des nouvelles de Ronan Huon est à l'étude aux éditions Al Liamm. Il sera le bienvenu.

Hervé Le Bihan

#### LES INCONTOURNABLES LES INCONTOURNABLES LES INCONTOURNABLES LES INCONTOURNABLES

« CQFD » (BP 2402, 13215 Marseille cedex 02 ; mensuel, juillet 2004)

À lire : les sévices contre les prisonniers politiques dans les prisons françaises. Les prisons, réservoir de main-d'œuvre bon marché pour les entreprises en quête d'économies. Eurostat, le salon de l'armement, dernier cri du politiquement correct. Les bonnes nouvelles de la presse financière : le terrorisme, c'est bon pour la bourse.

« Le Peuple breton » (BP1 - 29850 Gouesnou. Rédacteur en chef R. Leprohon)

À lire plus particulièrement dans le n° 489 (« here ») : Les bonnes nouvelles de la rentrée scolaire pour la langue bretonne : avec près de 9 % de progression par rapport à l'an passé dans les trois branches, on approche désormais les 10000 élèves : Diwan (où la progression reprend malgré la crise des deux années précédentes) : 2 834 élèves. Div Yezh, (l'enseignement bilingue dans le public) : 3 549 élèves ; Dihun, (l'enseignement bilingue dans les écoles catholiques) : 3 285 élèves. Les villes qui progressent le plus : Vannes et Nantes. À noter : les incertitudes qui pèsent sur le secondaire, mettant en lumière l'urgence d'une réflexion linguistique prospective de fond dans la région.

Du n° 490 (*miz du*), on retiendra une bonne analyse de la crise identitaire de la France, qui ouvre le débat sur ce que cette crise implique pour la Bretagne, par P.-D. Morvan, ainsi qu'un substantiel compte rendu du festival de Douarnenez par Yves Jardin.

« Le Monde diplomatique » Du numéro de septembre (606)

nous avons retenu « La résistance en France des femmes de l'immigration contre les discriminations sociales et ethniques » par M. da Silva ; un panorama utile de Ph. Deschamps sur « La presse écrite indépendante », et, l'un des grands moments du *Monde Diplomatique* de ces dernières années, la profession de foi de l'Uruguayen Eduardo Galeano : « Nous allons porter les yeux au-delà de l'infamie... ». Du numéro d'octobre (607), on retiendra un découpé panorama de la « littérature » française actuelle à partir du galvaudage du vocable « rebelle » par P. Jourde et un remarquable dossier « Chine », avec un salubre rappel de Victor Hugo dénonçant le sac du Palais d'été à Pékin par le corps expéditionnaire français en 1861. À lire dans le numéro de novembre : la vision corrosive des artistes israéliens et leur regard critique sur leur société, par I. Goldberg ; la chronique du « mur », par W. Jackson ; « Notre ami

Saddam » de M. Despratx et B. Lando, ou comment Saddam fut fabriqué par les USA entre 1963 et 1990. À lire également un salubre rappel de l'engagement de Jean-Paul Sartre contre la guerre d'Algérie par A. Mathieu.

« Armor-Magazine » (BP 90206, 22402 Lamballe n° 417 octobre 2004)

Un article de M. Duhamel fait écho à celui de Morvan dans le *P. B.* de novembre, à travers une analyse du déclin de l'influence de la France dans les instances européennes et, inversement, l'apparition d'opportunités pour des régions d'Europe telles que la Bretagne. Ailleurs, P. Le Moine nous rappelle que l'actuel ministre de la Justice de la Patrie des Droits de l'Homme a récemment rejeté en bloc le rapport du Comité de prévention de la torture, inséqué par le Conseil de l'Europe, lequel dénonçait « les traitements inhumains et dégradants subis dans les établissements pénitentiaires français ». Ce rapport corroborait des études antérieures, entre autres celle de l'Observatoire international des prisons (OIP). À lire dans ce même numéro huit pages bien documentées sur le « Pays de Morlaix », où l'on trouvera des nouvelles de nos amis Les Voleurs de feu et de leur projet de Maison de la poésie.

G. P.

## VU, ENTENDU... VU, ENTENDU... VU, ENTENDU... VU, ENTENDU...

CINÉMA

L'Europe sera belge ou ne sera pas

En intitulant son édition 2004 « Les Belges », le Festival de cinéma de Douarnenez espérait mettre en lumière la pluralité de ce pays voisin, et effacer par la même occasion quelques clichés bien français, nourris de condescendance et de préjugés. Mission accomplie, grâce à une filmographie étonnante, et à la présence de débatteurs visionnaires.

Quel bonheur, d'habiter un petit pays qui n'a pas vocation à donner des leçons à la Terre entière ! Et quelle chance de vivre sous un régime qui considère l'évolution permanente de ses institutions comme le fondement même de la démocratie !

À bien des égards, et en toute modestie, ce sont souvent les Belges qui ont donné la leçon, en ce mois d'août bien arrosé. Lors d'un débat intitulé « Le labyrinthe belge », le public a constaté avec stupeur que, contrairement à ce que les médias français nous racontent, Wallons et Flamands ne se mènent pas une guerre impitoyable. La reconquête des droits linguistiques de la communauté néerlandophone, majoritaire, mais longtemps niée et écrasée par les francophones, est une nécessité reconnue et acceptée. Pour Philippe Suinen, chargé des relations internationales auprès de la Communauté française de la Région Wallonie, cela participe de la volonté « de défendre la dignité humaine à tous les niveaux de la société ». Et cela passe, bien sûr, par l'application véritable du principe de subsidiarité. La sociolinguiste Marie-Louise Moreau expliquera pour sa part qu'en Belgique les standards néerlandais et français ne sont pas faits pour étouffer les dia-

lectes, bien au contraire. D'ailleurs, ceux-ci connaissent une étonnante vitalité, du parler anversoïse au wallon, langue romane, en passant par l'allemand parlé par la communauté germanophone, autonome elle aussi.

En toute décontraction, le sociologue Geert Van Istendael reconnaît qu'il y a, dans les institutions belges, « des choses qui marchent, et d'autres qui ne marchent pas ». Mais il affirme aussi que « le caractère inextricable des institutions constitue en soi un principe d'organisation ». On sent affleurer cette idée forte, que les sociétés humaines auraient besoin de structures complexes en perpétuelle évolution, pour améliorer leur organisation. En face, les populistes, les démagogues, les clientélistes de tous bords, manipulent « les peuples » en faisant l'éloge d'une simplification outrancière, ennemie de la démocratie. À ce sujet, on notera la condamnation sans ambiguïté des idées du parti xénophobe *Vlams Blok* par tous les participants, y compris l'indépendantiste flamand Piet de Pauw.

Au cours d'un autre débat, intitulé « Belgique, des Belges, plus de Belgique ? », a été abordée la question des limites du système belge, et, au-delà, du fédéralisme. Y a-t-il vraiment un risque d'éclatement ? L'optimisme est

plutôt de mise : « Nous avons toujours réussi à résoudre de façon démocratique et sans haine de sang les problèmes soi-disant insolubles qui se posaient. Pourquoi voulez-vous que cela change ? » Tous savent que le point névralgique se situe aujourd'hui autour de la sécurité sociale. La remise en cause de son caractère étatique mettrait en danger les Wallons, aujourd'hui plus pauvres, et conduirait à un divorce irrémédiable. C'est d'ailleurs ainsi que Wallons et Flamands voient leur pays : le résultat d'un mariage arrangé par les grandes puissances d'alors (en 1830), sans avoir demandé l'avis des deux époux.

Enfin, on a aussi beaucoup parlé d'immigration. Pour s'apercevoir que la Belgique ne connaît pas les problèmes d'intégration de notre république. Pourquoi ? Le réalisateur Claudio Paziienza, fils d'un mineur italien, en a étonné plus d'un en racontant ses premières années de scolarité, passées dans un établissement biculturel italo-flamand. Inconcevable en France, bien sûr, où le bilinguisme des descendants d'immigrés est combattu, au lieu d'être considéré pour ce qu'il est : une immense richesse.

Pour ces intellectuels, on l'aura compris, toute démocratie véritable



hopala | n° 18

pas par la complexité des institutions, leur caractère évolutif, la subsidiarité à tous les niveaux et l'acceptation de la diversité culturelle. L'attitude de la France dans tous ces domaines, s'ajoutant à son arrogance, laissent nos voisins dubitatifs. Et certains de glisser, malicieusement, sur l'avenir de l'Europe passe par la prise en compte de toutes ces valeurs, que la France le veuille ou non. D'où, aussi, ce bon mot signé Geert Van Istendael : « L'Europe sera belge ou ne sera pas. »

Le prochain Festival de Douarnenez se déroulera du 20 au 27 août 2005. Il aura pour invités les Mexicains des USA, autour de la fameuse frontière Nord-Sud, et des allers et retours.

**Ne laissons pas Poutine assassiner le peuple tchéchène !**

Autre moment fort de l'édition 2004 du Festival de Douarnenez : les projections et les débats organisés autour de la question tchéchène. D'*Elisso*, un film géorgien de 1928, à *La Maison des fous*, l'époustouflant chef-d'œuvre de Konchalovsky, en passant par le travail entêté de Mylène Sauloy, avec ses incontournables *Grozny 51* et *Danse avec les ruines*, l'émotion était au rendez-vous. L'émotion, mais aussi la colère, exprimée par Sultan Islamov (l'acteur de *La Maison des fous*, présent), ainsi que les réfugiés tchéchènes, notamment ces femmes, prenant la parole lors des débats pour dire la souffrance et chercher l'espoir.

Le combat pour la justice a marqué un tournant, grâce au terrifiant documentaire de Mylène Sauloy, intitulé *Tchéchénie, la vidéo qui accuse*, qui montre l'utilisation de boucliers humains ainsi que le massacre des blessés et des prisonniers. Un crève-cœur pour la réalisatrice, qui avoue : « J'aurais préféré en rester à la beauté de la résistance, à

l'incroyable dignité des hommes dans l'adversité, plutôt qu'à mettre en scène la barbarie. Mais plein d'amis tchéchènes ont perdu un frère, un cousin, un pote à Komsomolskoe. C'était le début de la guerre, tous les jeunes, étudiants, paysans, partaient avec leur groupe de copains combattre, défendre la terre... C'est surtout pour eux que ce film est là, pour que le silence n'ensevelisse pas leur drame... »

Gérard Alle  
Contact pour la Tchétchénie : association Marcho Doryila, 01 46 26 69 42, www.marcho.org

### ACTUALITÉ

**Le « Jeûne de la mort », une désinformation criminelle**

*Zapito*\* n'a relevé aucune mention du « Jeûne de la mort » des prisonniers politiques turcs dans la presse dite « d'information » depuis le 5 avril 2003.

En passant dans une rue de Paris, en septembre 2004, j'ai vu affichée sur les murs la vérité monstrueuse que ne veut pas dire la « presse qui ment », pour parler comme *PLPL*, alors qu'on nous abreuve d'arguments à propos de la Turquie, mais jamais avec celui-là : le « Le "jeûne de la mort" : 114 victimes », un nom : « Tayad Komitee » et une adresse Internet (consulté quelques jours plus tard, le site m'a appris que le nombre des tués était alors de 117). C'est ainsi que j'ai pris conscience que la résistance des prisonniers politiques turcs d'extrême gauche continuait et que cette résistance avait un prix, toujours plus lourd, en nombre de vies. La dernière fois que la politique nous a appris jusqu'où la violence criminelle de l'État peut aller dans le mépris affiché du Droit, ce fut quand Bloody Maggy (Margaret Thatcher) laissa mourir en prison Bobby Sands et ses

neuf compagnons républicains irlandais. Ces dix-là ont dû lutter jusqu'à la mort pour affirmer l'évidence qu'ils étaient des « prisonniers politiques » et non de simples « droit commun ». On peut mourir pour ça. C'était en 1981. Plus de 20 ans plus tard, le problème politique de l'occupation britannique de l'Irlande du Nord n'est toujours pas reconnu, ni résolu. Les crimes de l'armée d'occupation britannique contre la résistance républicaine continuent (voir *Zapito* n° 33, Irlande du Nord). Mais en 1981, en France comme ailleurs, la presse avait rendu compte du martyre des Irlandais. En 2004, la presse se tait. La cause de la mort des prisonniers turcs est tout aussi inimaginable que celle des républicains irlandais : en Turquie, on peut mourir par dizaines parce que l'on refuse de se soumettre aux conditions d'incarcération « européenne ». L'État turc, candidat à l'Europe, profite de sa mise aux normes européennes (des prisons privatisées à la britannique ?) pour soumettre les prisonniers politiques à l'isolement dans des cellules individuelles. Les militants refusent ces mesures d'isolement, institutionnalisation de la torture psychologique. C'est pour ça qu'ils se battent jusqu'à la mort, eux et ceux qui les soutiennent, car les prisonniers ne sont pas seuls. Leurs proches, leur famille font aussi des jeûnes de soutien et eux aussi en meurent. Voilà l'Europe qui se construit, avec nous dedans. Une Europe dite « démocratique », dominée par des États dits « de Droit » qui donnent pourtant tant de preuves du contraire. Le crime d'État est la vérité du pouvoir turc. La torture carcérale est la vérité de l'Europe.

Philippe Doray  
Pour plus d'information, voir le site de Tayad Komitee.

\* *Zapito* est édité par l'« association de mots », 4, rue de la République 76350 Oissel.

## EXPOSITIONS

## Les Petits papiers, petits formats de Yves Plusquellec

La Maison de la Fontaine est la plus ancienne maison de Brest. L'édifice, qui a échappé aux bombardements et à l'avidité des promoteurs est un lieu d'exposition plein de charme sur la rive droite de la Penfeld.

Yves Plusquellec, que la revue *hopala !* a accueilli dans son numéro 1, y a exposé en octobre une série de « petits papiers », sorte de récits sans mots qui se lisent malgré l'absence de texte et dont les histoires, délivrées de toute anecdote, sont directement accessibles à l'émotion.

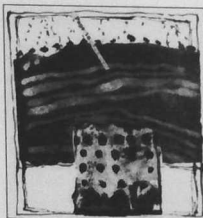
Géologue de terrain et paléontologue, Yves Plusquellec déchiffre la nature et nous en restitue, par l'encre et le dessin, la complexité et les imbrications de la matière. Dans la précision du geste, on perçoit l'empreinte de plissements métamorphiques et d'affleurements hercyniens ; aux ondulations des couches de terrain répondent celles du papier : feuilles juxtaposées ou pliées en accordéon, carnets minuscules, racontent des parcours, des promenades et font penser aux « emaki », ces petits rouleaux japonais dont les paysages au lavis évoquent des tables d'orientation de poche.

Yves Plusquellec aime le papier – il faudrait dire « les papiers » – les vergés plus que les vélins, les japons pour leur toucher, leur manière si particulière d'accrocher la lumière et leur incroyable complicité avec l'encre. Ses petits papiers, échelonnés sur presque un demi siècle, lient, avec autant de sûreté du geste que de rigueur de l'œil, gravure, collage, dessin, album (si on peut appeler ainsi ses fragiles accordéons de tickets de métro sur lesquels de fins ajouts nous plongent dans une étrange poésie de signes).

Artiste silencieux et discret, mais pas

isolé, c'est à partir de la Bretagne, son lieu de vie et de création, qu'il est en rapport direct, sans intermédiaire, avec les grands courants mondiaux de cet art qu'on appelle quelquefois « minimal » et qui nous fait ressentir, avec densité, le mystère du monde.

Anne-Marie Kervern



Les Petits papiers, petits formats de Yves Plusquellec à la Maison de la Fontaine (Brest).

## Clotilde retrouvée

Qui se souvenait de Clotilde Vautier, à part sa famille et ses amis, lorsque sorti sur les écrans, en octobre 2003, le film de Mariana Otero *Histoire d'un secret* ? Est revenue alors dans les mémoires l'image de cette jeune femme peintre qui avait fait de nombreuses expositions, à Rennes et dans d'autres villes de Bretagne entre 1962 et 1968, et qui avait disparu, croyait-on, suite à une opération ayant mal tourné. Il s'agissait en fait d'un avortement clandestin. Sa fille Mariana dévoilait, en même temps que l'œuvre d'un peintre, le secret d'une famille et le scandale d'une époque où des milliers de femmes ont péri dans la honte, le rejet et la douleur.

Ce film, dont la carrière se poursuit en soulevant toujours autant d'émotion, fait revivre, dans des images admirables, ce qui fut une révélation pour de nombreux spectateurs : la peinture et

les dessins de Clotilde Vautier. Il se terminait par une exposition fictive d'une seule journée, montée pour les besoins de la cause, et jointe en qualité de figurants bénévoles par les membres de l'association Les amis du peintre Clotilde Vautier. L'objectif de cette association, créée en 2001, était de publier, grâce à une souscription, un livre sur l'œuvre de Clotilde Vautier, et d'obtenir qu'ait lieu une grande exposition rétrospective, à Rennes.

Cette exposition a eu lieu ; elle s'est tenue du 24 septembre au 16 octobre 2004, à la galerie du Théâtre national de Bretagne. 3 500 visiteurs ont pu, en trois semaines, admirer la presque totalité des tableaux et des dessins de l'artiste : l'espace n'était malheureusement pas encore assez grand pour tout contenir. Tous ont été néanmoins stupéfaits de l'importance du travail accompli par Clotilde Vautier en si peu de temps, et encore plus par la beauté et la vigueur de son travail.

Tableaux et dessins se succédaient par période, en respectant l'ordre chronologique.

L'exposition débutait par deux très jolies gouaches (« La plage de Gouville », « Le champ de foire »), suivies d'œuvres graphiques de la période d'étude aux Beaux-Arts qui témoignent déjà de l'audacieuse personnalité de l'artiste : goût de la recherche et de l'expérimentation, hardiesse de la construction, mais aussi grande délicatesse du trait dans l'utilisation des techniques les plus variées (dessins au crayon, à la pierre noire, fusain, lithographie, gouache, lavis, encre...). On devine déjà un talent qui ne s'amollira pas dans l'habitude.

Suivaient les tableaux des années d'étude, portraits, paysages, natures mortes, nus : tous les motifs qu'elle reprendra ensuite de façon plus assurée et épanouie, mais où l'on trouve déjà sa palette de base, avec ces touches de bleu outremer presque imperceptibles

et, surtout, cette façon si personnelle de construire des formes à la fois équilibrées et dynamiques.

Venaient ensuite, après le magnifique portrait d'Antonio et le regard si troublant d'Isabel à la rose, les grands nus nacrés, les paysages tourmentés, présentés en mosaïque. On retrouvait des dessins, portraits de Carina, de Maïta... Portraits des habitués du café des Vautiers... Puis une période de tableaux aux dominantes chaudes : ocres, rouges, bruns profonds... caractéristiques encore de ce moment de création, des nus éclatants, remarquablement structurés : « La Gitane », « La Grande Rousse », pour aboutir à une autre mosaïque, de nature morte cette fois...

Et, là, on approchait des dernières toiles, des derniers dessins... Les « Tricoteuses », nus aux yeux clos et aux formes amples, avec lesquels, en 1967, Clotilde Vautier fut classée seconde au concours de la Casa de Velazquez ; la série de grand dessins sinueux « Femme à sa toilette », accompagnée des deux toiles qu'ils préparent, et qui aurait dû être présentée à ce même concours, avec, cette fois, de grandes chances de succès, en 1968, date de la mort de l'artiste, à vingt-huit ans.

Tout le long de l'exposition, des membres de l'association ont accompagné le mari de Clotilde Vautier, Antonio Otero, qui présentait aux visiteurs le livre paru aux éditions du Carabe. Ce livre, qui reproduit l'œuvre complète du peintre, comprend un texte critique de l'historienne d'art Sylvie Blottière-Derrien et un texte inédit de l'écrivain Nancy Huston. Les filles du peintre, Isabel et Mariana Otero (les « Carina » et « Maïta » des dessins, devenues respectivement l'une comédienne, l'autre cinéaste), participent également à l'ouvrage, la première par une dédicace, la seconde par une préface retraçant la genèse du film et du livre. Le DVD du film *Histoire d'un secret* est intégré au

livre et présente, outre le film, une interview inédite de Mariana Otero, un choix d'œuvres de Clotilde Vautier, divers documents sur l'histoire de l'avortement (extraits des discours de Simone Veil lors du vote de la loi de 1975, extraits d'émission de télévision sur le thème du Secret, etc.).

L'affluence au vernissage comme à véritable intérêt pour cette artiste et qu'il serait absurde et désolant de laisser ces toiles et ces dessins cachés aux yeux du public. L'association étudie donc toutes les propositions d'exposition qui lui sont faites. Certaines sont d'ores et déjà prévues, couplées avec des projections du film *Histoire d'un secret* : à Vire (5 novembre-5 décembre 2004), à Brest (février 2005), à Equeurdreville-Cherbourg (mars 2005), à Mortagne-au-Perche (avril 2005).

Le site internet de l'association (<http://www.clotildevautier.org>) contient de nombreuses informations complémentaires. L'association étudie la possibilité de permettre à tous un accès permanent à cette œuvre d'une beauté et d'une force singulières. Ce sera l'objectif des années à venir.

Marie-José Tenaud

## Histoire d'un secret

Clotilde Vautier était vouée à la lumière et à la pénitence. Elle est morte à 28 ans des suites d'un avortement clandestin, comme le rappelle Marie-José Retaud (ci-dessus).

La fille de Clotilde, Mariana Otero, avait alors quatre ans et demi. Le film qu'elle vient de réaliser, 35 ans après, est un questionnement sur l'occultation. Il se distingue de l'actuelle profession des documentaires par le tissage d'un réseau serré entre les images de la peinture et celles de la réalité : les tableaux sortent du placard où ils

étaient enfermés et la cinéaste les scrute comme seul lien tangible avec la longue et insupportable présence-absence de la mère.

Le film noue l'éclairage intime à l'histoire, les témoignages, les coupures de presse aux rires en fusée. De chaque scène émane la vérité de l'instant. À la première vision, « le cœur nous point ». À la seconde, on est davantage frappé par la force de certains plans, comme celui du cheval vide, spectral, face à la parole du père, le dos tourné à la caméra. Le film commence presque à tâtons dans une lumière obscure, puis le spectre s'élargit jusqu'à la scène finale, solaire, de l'exposition dont le père et la fille font la traversée.

Si *L'histoire d'un secret* émerge dans le même temps que la télé-réalité, il en est le démenti. Le spectateur n'y est pas dans la posture du voyeur ; il fait avec les protagonistes de l'histoire son propre cheminement. Le souvenir, « cette pierre blanche au fond d'un puits » dont parle Anna Akhmatova, devient une mémoire qui travaille et joue, sans noyer sous les auspices d'un travail de deuil la dénonciation de faits d'autant plus inadmissibles que la médecine avait les moyens de les éviter. Il montre aussi, par surcroît, la fragilité et la précarité spécifiques des jeunes artistes (Janine Guillou, peintre et compagne de Nicolas de Staël, est, elle aussi, morte des suites d'un avortement clandestin). Une *omerta* voilait ces faits plus encore là où les interdits



religieux pesaient de tout leur poids. Honneur au conseil régional de Bretagne pour s'être porté partie prenante du projet de Mariana Otero, ainsi qu'à la ville de Rennes, où elle est née, où Clotilde est morte.

Liliane Riou

## RENCONTRE

### Le parisianisme existe, je l'ai rencontré

Ça sa passait lors d'une manifestation de poètes, cet automne, quelque part en Bretagne. Le matin, après quelques discussions un peu entre soi sur la situation de la poésie en Bretagne et ailleurs, à laquelle participèrent

quelques hopaliens, du magnifique château où nous phosphorions – et où se plaindre de manques de moyens pour la poésie devenait indécent –, nous nous rendîmes dans la cafétéria d'un centre commercial pour le déjeuner.

Nous en sommes au café. À deux mètres de la table des poètes, un homme âgé, un poète lui aussi, paraît-il, le cheveu gris et ras, habillé d'un costard du plus beau conservatisme, s'assoit et sort son portable. Aussi fort qu'il le peut, il dit : « Allô, ma chérie ? Oui, oui tout va bien. La soirée d'hier s'est bien passée, nous avons écouté un concert de harpe, c'était chaaarmant. Alors, cet après-midi, nous aurons un concert de jazz. Comment ? Oui, du jazz menhir, ha ! ha ! Bon, à présent, nous sommes... dans un établissement

de troisième zone à quelques kilomètres du château, un... endroit que je serais bien en peine de te décrire... etc. »

Poètes ou pas, il y a des tas de gens bien à Paris, des gens qui prennent le métro pour aller au boulot, des gens qui prennent le métro pour rentrer du boulot, des gens qui font de la musique pour les gens qui vont au boulot, d'autres qui leur font les poches, des gens qui conduisent les rames de métro, d'autres qui se jettent dans les rames de métro, des gens qui les réparent, d'autres qui les nettoient... alors, poète ou pas, pourquoi avoir invité celui-là, qui n'a jamais mis les pieds dans le métro ?

Manuel Cortella

## BRÈVES DE BRÈVES OU SI VOUS... BRÈVES DE BRÈVES OU SI VOUS...

... êtes un **inconditionnel de Dan Simmons**, vous avez forcément lu ou êtes en train de lire les 600 pages d'*Illium*, son dernier pavé, dont le sujet est une guerre de Troie se déroulant dans un lointain futur en proie à des débordements d'énergie quantique assez curieux. À part les avatars de deux robots jupitériens amateurs de Proust et de Shakespeare, se tressant avec les mésaventures terribles d'un petit groupe de post-post-humains en proie à l'ignorance et à la hantise de Caliban, cette guerre de Troie se déroule à peu près conformément à ce qu'en a rapporté Homère. Jusqu'au moment où le narrateur, un terrien resuscité par les Dieux, couche avec la belle Hélène. Et alors là... Pour ceux qui ne connaissent pas l'auteur, un conseil : commencez plutôt par ses premiers livres, tout aussi inventifs mais quand même plus acérés (*L'amour la mort*, 1995 ; *Le Styx coule à l'envers*, 1997 ; *L'Éveil d'Endymion*, 1998).

... gardez une certaine **tendresse pour les justiciers solitaires**, aimez les belles histoires d'amour, êtes un(e) passionné(e) de foot, et ne crachez pas sur le pomo, alors lisez *Rencontre sous X* de Didier van Cauwelaert (Albin Michel, 2002). Il y a, dans la détermination et l'humour avec lesquels sa star ukrainienne du hard et son avant-centre sud-africain (paumé dans la nasse des transferts de joueurs) règlent leurs comptes, quelque chose de jubilatoire qui n'est pas sans rappeler l'art de Manchette.

... rencontrez le **fantôme de Jean-Pierre Abraham**, rassurez-le de notre part. Dites-lui que la gentille Anglo-Américaine Tracy Chevalier n'a pas défloré le secret de sa relation avec la jeune fille à la perle. Et que, par ailleurs, cette version de la liaison entre

l'homme de Delft et sa servante que nous sert la dite Tracy est plutôt bien ficelée. Un peu trop peut-être, mais bon. Nombreux ceux qui apprécieront l'hypothèse suivant laquelle la pathétique petite surnoise au bandeau bleu avait de la morale.

... aimez particulièrement **les fleurs**, vous pouvez mettre dans un vase quelques-uns des vers que Henri Le Guen leur consacre dans *L'errance des fleurs* (Le petit véhicule, Nantes, 2003). D'étranges fulgurances parcourent ce torrent de métaphores telles la « fleur aux paupières mutilées », « le silence des cités raffinées », ou ces «...aurores abyssales / (qui) chavirent / les houles ».

... avez toujours rêvé de pouvoir crier – sans l'oser – « **Vive moi !** », alors lisez *Vive moi !* de Jeanne-Marie Sens (Sens & Tonka, 2004). C'est l'his-

toire de la jeunesse, de la vieillesse et de la mort d'une femme racontée par l'une de ses filles. Les trois mots-clés du livre sont tendresse, compassion et lucidité, à quoi il convient d'ajouter cette *politique du désespoir* qu'est l'humour. Ça se lit comme on feuillette un carnet de croquis (les hommes de la mère, ses amants, son enterrement, et toutes ces obsessions où « la réalité du faux paraît se pas sur l'irréalité du vrai »). *Carthage* croquis sont plus réussis que d'autres, mais c'est normal.

... ne savez pas encore que Marie-José Christian est l'**une des grandes voix actuelles de la poésie bretonne** de langue française, alors lisez *Entretiens*, son dernier recueil, paru chez Intervention à haute voix (2004). Ses bref mais intenses poèmes, où chaque mot pèse un peu plus que son poids, sont accompagnés de somptueuses encre de Marc Bernol. Vous pourriez ainsi découvrir celle qui sait dire : « ... je tremble d'exister / n'ayant de religion / que l'espace / depuis des siècles... » ; qui n'a pas oublié que « *Sur nos tombeaux / saignent doucement / d'obscurités légendées...* » et qui, regardant le ciel, sait entendre que « *quelque chose ici / se murmure / qui échappe à la mort* ». On se réjouit que des gamins aient comme institutrice une dame qui a de si précieux messages à transmettre.

... voulez savoir par ailleurs de quoi cette même Marie-José est capable quand elle retrouve ses manches, alors lisez le dernier numéro de *Spered Gouez* (« l'esprit sauvage »), la revue qu'elle a créée il y a huit ans, et dont elle sort désormais un numéro chaque année. Ce numéro-ci est consacré à **Carhaix**, centre de l'univers connu comme chacun sait (au sens où *Bretagne* [m']est univers). Comme

cette remarquable et abondante publication de 240 pages sort au moment où nous mettons sous presse, nous ne pouvons en dire plus : nous y reviendrons dans notre prochain numéro. Par contre, vous, n'attendez pas ce délai pour acheter *Spered Gouez*. Vous ne serez pas déçus du voyage.

... voulez savoir **jusqu'où peut aller l'hystérie jacobine**, alors feuillotez chez votre librairie (sans l'acheter mar plij) *L'hystérie identitaire*, dernier cri de l'idéologie nationale-républicainiste, du citoyen Eric Dupin (le Cherche-Midi, 2004). Vous y apprendrez que « *Les fanatiques de la "langue bretonne" sont... enclins à la clôture identitaire* » et « *...qu'une minorité très motivée entend bien faire du particularisme linguistique son cheval de bataille* », mais que si « *pour la très grande majorité des Bretons (85 %)...* la langue bretonne est « *un pilier de l'identité régionale, ils sont presque aussi nombreux (57 % – sic !) à refuser des mesures contraignantes* » pour l'apprendre (ouf !). À parcourir son panorama des différentes « *hystéries identitaires* » (immigrés, homosexuels, humanitaires, sectes...), on constate que la catégorie la plus stigmatisée est celle qu'il regroupe sous l'appellation « *Festival du régionalisme* ». À la conclusion de l'auteur : « *L'hystérie identitaire sera la réponse de l'individu ou du groupe incapable de gérer ses tensions internes* », substituons donc la nôtre, malheureusement beaucoup plus vérifiable : « *L'hystérie jacobine est le mode de fonctionnement de l'appareil d'état national-républicainiste, pour gérer les tensions internes du pays, et procéder à la purification culturelle ainsi qu'à l'assujettissement social, avec l'alibi du terme "intégration"* ».

... voulez connaître les **lauréats** des prix décernés cette année par la Maison internationale des poètes et des écrivains de Saint-Malo, les voilà : prix Guillevic à Robert Sabatier, pour l'ensemble de son œuvre ; prix Georges Perros à André Lagrange, pour son ouvrage *D'un point à un autre*, éd. E. C., 2003 ; prix Imram à Nolwenn Korboll pour son dernier CD où sont regroupées ses chansons en langue bretonne. On doit également à Dodik Jegou, la directrice de ladite Maison internationale, la dernière mouture de son annuelle *Pierre éclatée* qui relate les précédentes Rencontres poétiques internationales de Bretagne. Le sous-titre de *Pierre éclatée* pourrait être, à l'image de Saint-Malo, « *Fenêtre ouverte sur le monde* ».

Maison internationale des écrivains de Saint-Malo : tél. 02 99 40 28 77.

... êtes optimistes, alors vous vous réjouirez de la très récente ouverture d'une **Maison de la poésie de Rennes**, dont nous espérons pouvoir vous donner la programmation dans le prochain numéro.

Maison de la poésie de Rennes : tél. 02 99 51 33 32.

... voulez continuer à **explorer la planète kurde** (cf. *hopala* ! 16), lisez *Karapinar*, réalisé par la Délégation rennaise Kurdistan. En étroite collaboration et amitié avec les familles kurdes de Rennes, pour beaucoup originaires de Karapinar, « *petit village de l'est anatolien [...] d'où elles ont été chassées en 1994* », les bénévoles de la Délégation ont recueilli la parole de ces exilés au parcours particulièrement douloureux. L'on suit la dispersion des membres des familles de Karapinar entre leur village, Malatya, Istanbul, Izmir, Marseille, Paris, Rennes, etc., déchirés entre le désir de retourner au

pays, la crainte légitime d'y subir la répression et la difficulté de vivre en France. Aux récits et témoignages, structurés par familles, répondent les photos fraternelles de Gaël Le Ny. Quelques points de repères historiques mettent en perspective des propos parfois confus et toujours à vif. Un seul regret : la qualité rédactionnelle n'est pas toujours au rendez-vous. On n'en oubliera pas pour autant l'essentiel : l'injustice faite à ce peuple. On n'en oubliera pas de formuler un vœu, à la lecture de ces pages : pour que l'avenir des Turcs soit européen, il faudra que l'avenir de l'Europe soit kurde.

(Karapinar, texte d'André Métayer, photos de Gaël Le Ny, Délégation rennaise Kurdistan, Rennes, 15 €).



... vous pensez que **la Bretagne n'a pas dit son dernier mot**, vous pouvez toujours feuilleter *La Bretagne n'a pas dit son dernier mot* de Marcel Texier, éd. Yoran Embanner, 2004. Malgré une introduction qui ne manque pas de sel, et malgré quelques rappels salutaires (les trop méconnues traductions en breton par Fañch Morvanou des classiques de la pensée humaniste européenne, la trop oubliée lecture en breton à la BBC de l'appel du 18 juin 1940 par le jeune marin de la France libre Charles Guillois...), l'auteur nous livre, abondantes citations à l'appui, le pénultième avatar de la fameuse démarche Yaquà-Fauquon. Y a qu'à sauver la langue, Faut qu'on ait l'indé-

pendance. Il a même une méthode pour ça. Son index des noms cités donne la mesure de ses lacunes. Bref, si vous voulez vous persuader que la Bretagne n'a pas dit son dernier mot, abonnez-vous à *hopala* !

... voulez savoir ce que peut donner **la rencontre d'un peintre et d'un écrivain** et, surtout, si vous cherchez quelques paroles sensées et sensibles sur *une* peinture contemporaine (si, si, c'est possible), alors débrouillez-vous pour lire la *Lettre à François Dilasser* de Jean-Pierre Abraham. Vous y retrouverez la citation en exergue des pages consacrées à Dilasser. Vous vous interrogerez avec Abraham : « *Peut-on imaginer que je progresse vers la peinture à la godille ?* », tandis qu'il rejoint le bateau-feu anglais où il a provisoirement élu domicile et d'où il écrit à François Dilasser. Et c'est déjà la fin de cette brève, presque aussi longue que La lettre.

Jean-Pierre Abraham, *Lettre à François Dilasser*, Le Temps qu'il fait, Cognac, réédition 2003, tirage limité.

... voulez connaître le fin mot de la brève précédente, lisez *Chez François Dilasser* (entretien avec Charles Juliet). Vous y apprendrez notamment deux choses : d'une part que **ça vaut parfois la peine de se les geler sur un bateau-feu** (le *Scarweather* en baie de Douarnenez) et d'autre part que ça vaut également la peine d'écrire à un peintre que l'on aime. Car c'est bien la lettre d'Abraham qui a inspiré à Dilasser sa série *Les Bateaux-feu*. Vous y apprendrez aussi qu'on peut se mettre à la peinture à quarante ans avec « *des enfants, une famille à faire vivre* », sans être passé dans une école d'art quelconque mais qu'il faudra se battre. Vous y lirez également de très belles

choses, comme : « *Un soir, alors que j'avais peint un paysage lié au souvenir de la mort de ma femme, je suis rentré chez moi la nuit venue et un papillon m'a suivi...* »

Jean-Pierre Abraham, Antoinette Dilasser, Jean-Marie Patoirel, Charles Juliet, René Le Bihan, quel étrange pouvoir a Dilasser pour inspirer ces paroliers ?

*Chez François Dilasser*, entretien avec Charles Juliet, L'échoppe, Paris, 1999.

... avez entendu l'estimable président de notre conseil régional, **Jean-Yves Le Drian** répondre aux questions des journalistes de France-Culture dans la soirée du 5.11.04, vous avez dû vous dire (aussi honorable qu'il ait été par ailleurs le niveau de ses réponses) qu'il fallait lui fournir des arguments pour défendre une politique claire et cohérente de développement de la langue bretonne dans notre région. N'hésitez donc pas à nous écrire à ce sujet, nous regroupérons les réponses afin de les lui transmettre.

— Ma klaskit eur gazetenn e brezhoneg... **Ya !** Ur gazetenn sizhuniel e brezhoneg : Un nerz nevez evit ar yezh ! Med perag embann ur gazetenn sizhuniel e brezhoneg ?

Dere'hel ar yezh e stad m'emañ n'eo ket trawalc'h. Dav dezhi adc'hounit tachenn a-drugarez d'ul liamm kreñv ha c'hwek etre an holl vrezhonegerien.

Ouzhpenn kelenn brezhoneg eo dav ober. Lakaat da vevañ en un doare pleustrek ha pemdezhek.

**Ya !** Ur gazetenn e brezhoneg aes da gompren gant an holl hag 8 pajennad bep sizhun, o rentañ-kont eus an darvoudoù, ar goeliou, ar c'hudennoù, hag o kinnig ar pezh a zo da welout pe da c'houzout !

*Ya !* 22, Grand-rue, 29520 Laz.

## À VENIR

## Terre Humaine : rectificatif

Nous annonçons il y a un an (*hopala* / n° 15) les dates d'une exposition pour le cinquanteaire de la collection Terre Humaine. Elles ont été reportées au 15 février-9 avril 2004 (Petite Galerie de la Bibliothèque nationale de France). Le colloque, également annoncé aura lieu du 31 mars au 2 avril 2004 (à la BNF).

## SPECTACLE

## « Billy Paogamm »

de Martin McDonagh

La compagnie Teatr Penn ar Bed annonce sa nouvelle création : Billy Paogamm, la version bretonne de The Cripple of Inishmaan du jeune auteur irlandais Martin MacDonagh. « 1934. Il ne se passe pas grand chose sur Inishmaan, l'une des îles d'Aran [...] On apprend ainsi que le cinéaste américain Robert O'Flaherty a l'intention de tourner un documentaire : Man of Aran sur l'île voisine Innishmore. Billy Paogamm, handicapé, qui passe son temps à regarder les vaches et à lire [...] se met donc en tête de quitter son île pour aller "faire du cinéma" ! » Traduction, Remi Derrien ; mise en scène, Lionel Jaffrez. Prochaines représentations : à Landerneau le 25 novembre ; à Rennes le 11 décembre ; à Lorient : le 19 décembre... Teatr Penn ar Bed, Brest (tél. 02 98 41 67 54).

## Clown et soldat

Après les tonitruants et poétiques *Monologues du vagin* montés au printemps dernier, la compagnie Paris-Atlantique propose un nouveau spectacle intitulé *Effroyables jardins*, d'après la pièce de Michel Quint. Deux résistants français sont prisonniers d'un soldat allemand... qui se trouve être un clown dans le civil. À l'heure où nous

imprimons, la compagnie se prépare pour les premières représentations (les 18, 19 et 20 novembre au Stella de Lambazellec à Brest et le 21 à Saint-Rivoal). Des représentations sont également prévues pour les lycéens, qui ont au programme la Seconde Guerre mondiale. Avis aux amateurs : le spectacle, simple à transporter, cherche des salles où se produire dans la région. Contact tournée : 06 16 46 45 49. Mise en scène : Geneviève Robin.

## À Rennes...

— au TNB, *Un homme est un homme* de B. Brecht, mise en scène de B. Sobel, du 30 novembre au 11 décembre ;  
— au Triangle, *Les mythes fondateurs de l'Inde*, par Akhram Khan Ma, Théâtre chorégraphique, du 4 au 8 janvier.

## Festival Paroles d'hiver

À ne pas manquer : le cabaret nomade du samedi 11 décembre à Dinan, avec Vente sou lez saodd, par Bertrand Oubré et sa bande, et la musique du groupe nigéro-breton Makida palabre. Du 26 novembre au 12 décembre (info : ODDC, 02 96 60 86 29).

## Susana Azquinez...

... la conteuse qui nous souhaite un hiver lumineux, dira les *Contes en liberté* à Saint-Malo (35), au centre social La Découverte, le 11 décembre à 15 h ; le 13 décembre de 9 h à 16 h30 à l'Atelier d'initiation à l'art de conter.

## À la péniche-spectacle L'Arbre d'Eau...

... à Rennes, seront proposés : un Atelier Conte le 12 décembre de 10 h à 17 h ; les *Parfums d'Espagne d'une rive à l'autre* (avec Jean-Baptiste Rousseau à la guitare), le 17 décembre à 20 h30 (tél. : 02 99 59 35 38).

## Gérard Prémel...

... lira ses poèmes à l'occasion de la sortie de son dernier recueil *Parfois depuis peu* à la galerie L'Autre rive, 15, cour de Chazelles, Lorient, le 26 novembre.

## EXPOSITIONS

— **Peinture symbolique polonaise** jusqu'au 5 janvier 2005 au musée des Beaux-Arts de Rennes ;

— **Geneviève Asse** à La Cohue de Vannes du 16 octobre 2004 au 16 janvier 2005 ; puis à la galerie Oniris à Rennes ;

— **Antoine Perrot et Claude Briand-Picard** : deux expositions autour des *Ready-made color / La couleur importée* à la galerie Caminade à Paris puis au centre d'art La Passerelle à Brest. Du 7 octobre au 4 décembre 2004 ;

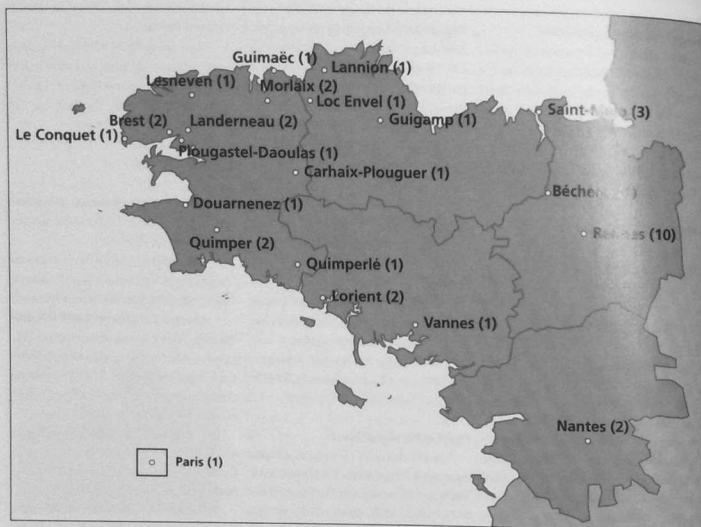
— **L'Univers et l'intime** : haïku d'Alain Kervenn et dessins de Manuel Cortella sur l'île d'Ouessant (à Lambaol) à partir du 2 février 2005 ;

— **Peintures récentes de Judith Farro** à l'Atelier d'Estienne à Pont-Scorff (02 97 32 42 13) du 27 novembre 2004 au 30 janvier 2005 ;

— Une exposition incontournable : **Max Jacob et ses amis peintres** au musée des Beaux-Arts de Quimper, jusqu'au 31 décembre ;

— **Toujours à Quimper, la peinture zen de Françoise Bailly** à la galerie Patrick Gaultier (02 98 95 69 40), jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre ;

— Au Grand Cordel : **vidéo installation de Marie Drouet** jusqu'au 16 décembre ; **sculptures de Maria Cemeli** du 5 janvier au 11 février 2005.



**Vous trouverez hopala ! dans les librairies dont les noms suivent.**  
Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

- Lib. Dazont (Bécherel)
- Ar Bed keltiek (Brest)
- Dialogues (Brest)
- Maison de la presse (Carhaix)
- Ar Vro (Douarnenez)
- Caplan & Co (Guimaëc)
- Librairie Pedrono (Guingamp)
- Café des arts (Landerneau)
- Maison de la presse (Landerneau)
- Librairie de la Cité (Landerneau)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Lib. Saint-Christophe (Lesneven)
- Café-livre (Loc-Envel)
- Coop Breizh (Lorient)
- Librairie L'Imaginaire (Lorient)
- Lib. André (Morlaix)
- La Nuit bleu marine (Morlaix)
- Vent d'ouest (Nantes)
- Le lieu unique (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Ar Bed keltiek (Quimper)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn da benn (Quimperlé)
- Alphagraphe (Rennes)
- Café-boutique Archipel (Rennes)
- Le Chercheur d'art (Rennes)
- Coop Breizh (Rennes)
- Lib. Encre de Bretagne (Rennes)
- Lib. Ici-Même (Rennes)
- Planète lo (Rennes)
- Lib. Le Faillier (Rennes)
- Skol an emsav (Rennes)
- Lib. Vagabondages (Rennes)
- Librairie Le Môle (Saint-Malo)
- Lib. L'Odysée (Saint-Malo)
- Galerie Ombre et lumière (Saint-Malo)
- Librairie Lenn ha dilenn (Vannes)

hopala !, il est vrai, paraît tous les quatre mois. hopala ! tombe dans la boîte aux lettres de ses abonnés ou atterrit sur les devantures des librairies amies avec une belle régularité... Certains parlent déjà d'hopala ! comme d'une référence, presque une institution ! C'est beaucoup d'honneur, mais c'est aussi une image trompeuse : hopala ! n'a pas les moyens d'une institution alors qu'elle semble parfois en avoir les devoirs. En réalité, chaque numéro paru est le fruit d'un travail acharné. Et la meilleure façon de nous soutenir, c'est encore de s'abonner...

La rédaction

**BON DE COMMANDE / URZH-PRENAÑ**

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

hOPALA n° 0 à 17 : 8 € le numéro franco de port

hOPALA n° 2  3  4  7  8  9  10  11  12  13  14  15  16  17 (n° 5 et 6 épuisés)

hOPALA n° 18 (novembre 2004 – février 2005) 10 € franco de port

Cocher les numéros concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn(où) divizet

Actes du Forum des langues du monde à Brest (2002) : 5 € franco de port

Montant de la commande / Sammad \_\_\_\_\_ € TTC

Chèque à l'ordre de / Chekenn e gourc'hemenn / HOPALA !  
Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :  
hopala ! abonnements, MPT, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau  
Renseignements : hopala.buro@wanadoo.fr

**ABONNEMENT / KOUMANANT**

Nom / Anv

Adresse / Chomlec'h

Début de mon abonnement / adalek : n° / n<sup>mm</sup>

|   | Normal | Soutien/<br>Skoazell | Étudiants<br>Chômeurs/<br>Studeñrien<br>Tud dilabour | Institu-<br>tionnels<br>/ Ensava-<br>duriou | Étranger/<br>Broioù<br>estrenn |
|---|--------|----------------------|--|---|--------------------------------|
| 1 an / bloaz (3 n° / n <sup>mm</sup> )  | 27 €   | 35 €                 | 20 €   | 43 €  | 32 €                           |
| 2 ans / vloaz (6 n° / n <sup>mm</sup> ) | 52 €   | 70 €                 | 38 €   | 83 €  | 60 €                           |

Chèque à l'ordre de /  
Chekenn e gourc'hemenn /  
HOPALA !  
Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :  
hopala ! abonnements, MPT, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau  
Renseignements : hopala.buro@wanadoo.fr

1<sup>re</sup> de couverture

*Tête, crayon* © François Dilasser

*Achévé d'imprimer  
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan  
le quatrième trimestre 2004*

*Dépôt légal n° 2059*

